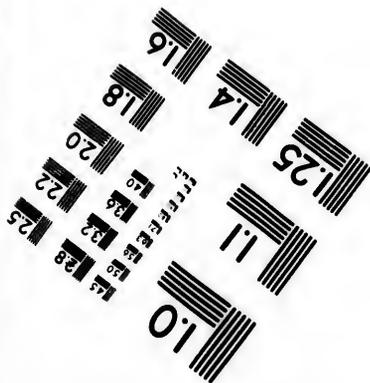
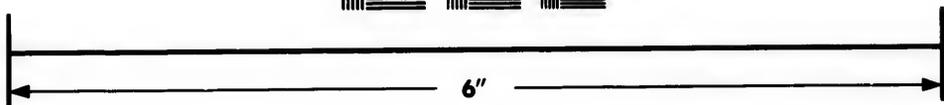
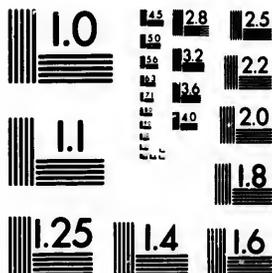


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

128
125
122
120
118

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

110
107
104
101

© 1984

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

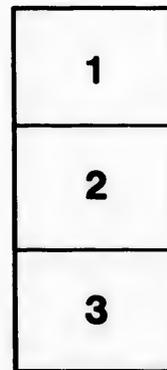
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
image

rrata
o

pelure,
n à

32X

A

DE

DE

T

AVENTURES

DE ROBERT CHEVALIER,

DIT

DE BEAUCHÈNE.

TOME PREMIER.

1793

A

DE

D

CA

N

T

De

Chez

An

AVENTURES
DE ROBERT CHEVALIER,
DIT
DE BEAUCHENE,
CAPITAINE DE FLIBUSTIERS,
dans la Nouvelle-France.

Par **LE SAGE.**

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



A MÉZIERES,
De l'Imprimerie de **TRÉCOURT.**
Et se trouve à LILLE,
Chez **C. F. J. LEHOUCQ, Libraire.**

Année II^e. de la République.

1793



A

DE

PR

M
d'orig
aux en
Saint-
Ton



AVENTURES
DU CHEVALIER
DE BEAUCHÊNE.

PREMIERE PARTIE.

MON pere & ma mere, Français
d'origine, allerent s'établir en Canada,
aux environs de Montréal, sur le fleuve
Saint-Laurent. Ils vivoient là dans

Tome I.

A

1793

cette heureuse tranquillité que procure aux Canadiens la soumission que le gouvernement exige d'eux. J'aurois été bien élevé, si j'eusse été disciplinable; mais je ne l'étois point. Dès mes premières années, je me montrois si rebelle & si mutin, qu'il y avoit sujet de douter que je fisse jamais le moindre honneur à ma famille. J'étois emporté, violent, toujours prêt à frapper & à payer avec usure les coups que je recevois.

Je me souviens que ma mere voulut un jour m'attacher à un poteau pour me châtier plus à son aise, & que n'en pouvant toute seule venir à bout, tout petit que j'étois, elle pria un jeune prêtre, qui venoit au logis m'apprendre à lire, de lui prêter la main. Il lui rendit ce service fort charitablement, dans la pensée que cette correction pourroit m'être utile. En quoi certes, il se trompa. Boin-loin de regarder son action comme un trait de charité.

de
da
qu
lav

co
je
tro
gra
plu
mo
pro
pou
se n
tous
vou
vé l
si qu
hasa
déro
sisti
en l
actue
naire
a pas
c'est

dont je lui étois redevable , elle passa dans ma petite tête pour une injure qui me déshonoroit , & que je devois laver dans son sang.

Je tournai donc toute ma fureur contre ce pauvre diable de maître , & je résolus de le tuer. Me sentant trop foible pour exécuter seul un si grand projet , je le communiquai à plusieurs enfans , aussi méchans que moi , qui ne manquèrent pas de l'approuver , & de m'offrir leurs bras pour une mort si juste. Les conjurés se munirent de pierres , & assaillirent tous ensemble le misérable auquel ils en vouloient ; de façon qu'il auroit éprouvé le sort du premier martyr chrétien , si quelques personnes qui passoient par hasard dans ce tems-là , ne l'eussent dérobé à nos coups. Ce bon ecclésiastique , nommé Periac , est revenu en France dans la suite. Il demeure actuellement à Nantes dans un séminaire , dont il est supérieur. Il n'y a pas trois mois que je l'ai vu , & c'est lui qui m'a fait souvenir de ce

bel exploit, en me disant qu'il étoit ravi d'avoir fait une fausse prédiction : ayant prédit dans mon enfance que je me ferois tuer avant que j'eusse de la barbe.

Mes parens qui me voyoient faire tous les jours quelque espièglerie, comme celle dont je viens de parler, ne jugeoient pas de moi plus favorablement, & je m'étonne aujourd'hui que je sois encore au monde, après m'être tant de fois exposé à périr. Jamais enfant n'a fait paroître tant de disposition à devenir un querelleur furieux, un nouvel Ismaël, fils d'Agar. Je n'étois pas content que je n'eusse entre les mains coûteaux, flèches, épées, pistolets : c'étoient - là mes poupées. On faisoit de moi tout ce qu'on vouloit, quand on me promettoit de ces armes ; & si l'on avoit l'imprudence de m'en donner, je les essayois sur les premiers animaux que je rencontrois. Je n'avois pas sept ans, qu'il ne restoit ni chat, ni chien, ni porc dans le voisinage.

C'est
en
pou
& d
cont
C
sents
fois
Mon
pelon
bois
la nu
que
retiro
butin
chose
Mais
de ne
ceux
souve
lures :
nent
biers
des ch
même
Ils'éte

C'est ainsi que j'exerçois ma valeur, en attendant que je fusse assez fort pour en faire un plus noble usage, & combattre avec mes trois freres contre les Iroquois.

Ces sauvages, gagnés par les présents des Anglais, faisoient quelquefois des courses jusqu'aux portes de Montréal. Ils entroient dans le pays par pelotons, se tenoient cachés dans les bois pendant le jour, se rassembloient la nuit, & venoient fondre sur quelque village. Ils le pilloient, puis se retiroient promptement avec leur butin, après avoir mis le feu aux choses qu'ils ne pouvoient emporter. Mais ils avoient grand soin sur-tout de ne pas oublier les chevelures de ceux qu'ils avoient tués. Je les ai souvent vu couper de ces chevelures: & sans contredit, ils s'y prennent plus adroitement que les barbiers d'Europe pour ne point perdre des cheveux, puisqu'ils arrachent en même tems la peau de dessus le crâne. Ils étendent ces peaux sur de petits

cercles d'osier, & les conservent précieusement. Voilà les drapeaux qu'ils aiment à prendre sur leurs ennemis. Il faut voir de quel œil on regarde ces trophées chez les Iroquois. On juge de leur courage par la quantité de chevelures qu'ils possèdent. Ils sont honorés & respectés à proportion, sans toutefois que la gloire d'un pere qui se sera distingué des autres par son courage, influe le moins du monde, comme en Europe, sur un fils qui paroîtra indigne de lui.

La troupe d'Iroquois qui se faisoit le plus redouter vers Chambly & Montréal, avoit pour chef un sauvage des plus célèbres. Il auroit pu lui seul fournir de cheveux le perruquier de Paris le plus achalandé. C'étoit la terreur du Canada. Ce terrible mortel s'appelloit *la Chaudiere noire*. Il n'y a personne en ce pays-là qui puisse se vanter de n'avoir pas frémi à ce nom formidable. Croira-t-on bien que l'on demandoit dans les prieres publiques d'être délivré de sa rage ; de même

qu'autrefois dans certaines provinces de France les peuples prioient Dieu de les délivrer de la fureur des Normands.

Tout ce que j'entendois de ce fameux sauvage, m'inspiroit moins de crainte que d'envie de le voir. Je savois que les Iroquois, au-lieu de tuer les enfans, avoient coutume de les emporter pour les élever parmi eux. Cela me fit souhaiter qu'ils m'enlevassent. Je suis curieux, disois-je, de connoître ces gens-là par moi-même, & d'éprouver si j'aurai aussi peu d'agrément dans leur habitation, que j'en ai dans ma famille, où l'on me gronde & contredit à tout moment : les sauvages sans doute me laisseront manier des armes à discrétion ; loin de combattre comme mes parens le plaisir que je prends à m'en servir, ils verront avec joie mon humeur belliqueuse, & me donneront des occasions de l'exercer. Je formai donc le dessein d'aller les joindre dès la première course qu'ils feroient

vers Montréal; ce qui ne manqua pas d'arriver peu de tems après, ainsi que je vais le raconter.

M. de Frontenac s'embarqua pour passer en France. A peine fut-il parti, que les Iroquois voulurent profiter de son absence pour se venger des ravages qui avoient été faits l'année précédente dans un de leurs cantons (1) par Messieurs le marquis de Denouville, de Cailleres, & de Vaudreuil. Ainsi de toutes parts, on n'entendit plus parler que de villages surpris, pillés & brûlés. Pour moi, j'attendois impatiemment que la troupe de *la Chaudiere noire* s'approchât de nous, lorsqu'un soir l'alarme se répandit dans nos quartiers. Les hommes courent aux armes, & se préparent à défendre la patrie. Quel sujet de ravissement pour mes yeux, de voir tout le monde s'appréter au

(1) C'est celui des Sonontouans, qui fut ravagé en 1687.

combat. Au-lieu de me cacher avec les femmes, je me disposai à suivre mes freres, qui étoient en âge de se servir de leurs épées pour la défense de nos dieux Penates, & je m'écriai dans l'excès de la joie qui me transportoit, que j'étois bien aise de voir ce sauvage dont le nom retentissoit de tous côtés. Ce qui m'attira de la part de ma mere une réprimande précédée d'un soufflet, qu'à la vérité je n'osai rendre, mais que je me promis bien de ne pas laisser impuni. Je m'échappai de ses mains, quelques efforts qu'elle fit pour me retenir, & courant vers le lieu où j'entendois tirer, j'arrivai sur le champ de bataille, résolu de m'enfuir avec les Iroquois, où s'ils dédaignoient de me prendre, d'être du moins spectateur du combat, tant pour me venger de ma mere, que pour jouir d'un spectacle qui m'étoit agréable.

Les sauvages firent leur coup en moins d'un quart-d'heure. Ils tuerent

une trentaine de personnes , avant qu'on fût en état de les repousser , mirent le feu à plusieurs maisons , & se retirèrent avec un butin plus gros que riche , & quelques prisonniers , parmi lesquels mon frere aîné eut le malheur de se trouver. Comme je cherchois des yeux les Iroquois , j'en apperçus douze ou quinze qui démeubloient une maison avant que de la brûler , & qui en enlevoient deux petits enfans. Je criai aussi-tôt à pleine tête : *Quartier , Messieurs , quartier ! Je me rends ; emmenez-moi avec vous.*

Je ne fais s'ils m'entendirent ; mais je me présentai à eux de si bonne grace , qu'ils ne purent me refuser la satisfaction d'être leur prisonnier. L'un d'entre eux me prit sur ses épaules , & nous rejoignîmes promptement le gros de la troupe. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'au-lieu de pleurer comme les autres petits garçons , je tenois dans mes mains un chaudron & un vase d'étain , que le sauvage qui me portoit avoit quittés pour me mettre sur ses épaules.

Après une marche de huit à dix lieues, les Iroquois remarquant l'approche du jour, s'arrêterent dans le bois pour s'y reposer jusqu'au soir. Comme ils alloient se remettre en chemin, ils furent tout-à-coup attaqués par deux cents tant Canadiens qu'Algonquins, qui malheureusement ne s'étant pas apperçus assez-tôt du lieu où les prisonniers étoient attachés, ne purent les délivrer. Les Iroquois qui les gardoient, ayant ouï le cri (1) de guerre, se hâterent de les assommer.

On a bon marché des Iroquois lorsqu'on les surprend. Ils aiment mieux attaquer que se défendre. Aussi prirent-ils bientôt la fuite, nous emportant sur leurs épaules, & laissant

(1) Ce cri que les Canadiens ont imité des sauvages, est un hurlement qui se fait en se frappant plusieurs fois de la main sur la bouche. Il sert à deux fins : à effrayer l'ennemi qu'on surprend, & de signal en même tems.

neuf des leurs au pouvoir de leurs ennemis.

Les Canadiens qui venoient de faire une si brusque expédition, étoient commandés par MM. de Maricour, de Sainte-Hélène, & de Longueil, freres de M. d'Iberville, chef d'escadre; tous trois pleins de valeur, & des premiers de Montréal (1). Ces braves officiers, poussés par les sollicitations de mes deux autres freres, firent cette tentative pour arracher des mains des sauvages mon aîné & moi.

Dans le canton d'Iroquois où je fus mené, l'on avoit coutume de brûler les prisonniers qu'on faisoit. On les lioit à un poteau, aujour duquel on allumoit quatre feux à une

(1) Ces trois Messieurs ont des biens considérables dans le pays, & sur-tout M. de Longueil, qui possède une terre de ce nom, située au sud de Montréal, belle, bien peuplée, & qui a 7 à 8 lieues de longueur.

distance assez grande, pour que ces misérables fussent des deux & quelquefois des trois jours entiers à rôtir avant que d'expirer. Les Canadiens souvent avoient menacé ces sauvages de les traiter de la même façon, s'ils n'abolissoient cette barbare coutume & ne faisoient meilleure guerre. Les Iroquois avoient toujours méprisé leurs menaces; de sorte que M. de Maricour & ses freres, quelque horreur qu'ils eussent pour une pareille inhumanité, crurent qu'ils devoient à leur tour l'exercer sur les neuf prisonniers qu'ils venoient de faire.

Tout le monde sait que chez ces sauvages, un homme qu'ils ont pris, à quelque genre de mort qu'ils le réservent, peut être dérobbé au supplice par un des assistans qui l'adopte, en lui jettant un collier au cou, & une couverture sur le corps, sans autre cérémonie. Or il faut observer que ce M. de Maricour dont je viens de parler, avoit autrefois été enlevé par

les Iroquois , & adopté de cette sorte ; & qu'ayant trouvé moyen de s'échapper de leurs mains , il étoit revenu à Montréal.

Il vouloit donc par représaille , comme chef de l'expédition , que les neuf sauvages qu'il avoit pris fussent brûlés. Il étoit encore poussé par mes parens , qui demandoient leur trépas avec de fortes instances , & tous les Canadiens y consentoient ; mais M. de Saint-Vallier , évêque de Quebec , se trouvant alors à Montréal , où il étoit venu donner la confirmation , s'y opposa de tout son pouvoir. Il tint au peuple un discours très-pathétique , & employa jusqu'aux larmes pour exciter sa compassion. Cependant la politique rendit inutile l'éloquence du prélat. M. de Maricour fut inexorable , & tous les spectateurs jugerent aussi qu'on devoit dans cette occasion préférer la cruauté à la douceur.

On attachâ les prisonniers chacun à un poteau , & l'air aussi-tôt retentit

de leurs voix. Ils commencèrent à chanter ce qu'ils appellent leur chanson de mort. Cette chanson contient ordinairement l'énumération des personnes qu'ils ont tuées dans leurs courses, & le nombre des chevelures qui parent leurs cabanes. Malgré l'appareil effrayant de la mort qui les environne, ils paroissent tranquilles; on ne voit sur leur visage aucune impression de crainte ni de douleur. Ils regardent comme une marque de lâcheté d'avoir peur de mourir, & même de ne pas chanter quand on va perdre la vie. Il y a peu d'Européens capables d'un si grand sang froid.

Tandis que M. de Maricour donnoit ses ordres pour le supplice des neuf Iroquois, il s'aperçut que le plus apparent d'entre eux ne chantoit pas, & qu'au-lieu de témoigner autant de gaieté que ses compagnons, il étoit enseveli dans une profonde affliction. Il lui en fit des reproches en langue Iroquoise qu'il savoit bien.

Comment donc, ami, lui dit-il, tu manques de fermeté ! Il semble que tu finisses tes jours à regret ? Tu te trompes, lui répondit le sauvage : ce n'est point la mort qui m'afflige & m'empêche de chanter. Je suis plus brave que toi. Regarde mon casse-tête (1) ; tu y verras les marques de cinquante-cinq ennemis que j'ai tués. Ce qui m'attriste en ce moment, ajouta-t-il, c'est de t'avoir arraché toi-même, il y a dix ans, au sort que tu me fais éprouver aujourd'hui. A ces mots, M. de Maricour envifagea l'Iroquois avec plus d'attention qu'auparavant, & le reconnut pour le sauvage qui l'avoit adopté. Il court à lui d'abord en l'appellant son pere ; il l'embrasse avec transport à plusieurs reprises. Ensuite se tournant vers le peuple, il lui demande la grace de ce sauvage. Le peuple, déjà tout atten-

(1) Espèce de massue recourbée par le bout, & un peu coupante dans sa convexité.

dri de cette reconnoissance, commençoit à crier qu'on le déliât, quand un nommé Cardinal, jeune bourgeois de Montréal, dont le frere avoit été tué dans la dernière expédition, s'étant brusquement approché de l'Iroquois qu'on vouloit sauver, lui plongea dans l'estomac le couteau que l'on porte attaché à la jarretiere dans ces pays-là; ce qui fit beaucoup de peine à M. de Maricour.

Après qu'on eut fait brûler sept des huit prisonniers qui restoient, on laissa le huitieme exposé deux ou trois heures aux feux qui étoient allumés autour de lui, afin qu'il pût parler plus pertinemment des douleurs cuisantes que ses camarades avoient souffertes, lorsqu'il seroit de retour dans son canton, où il fut renvoyé pour dire aux siens, que s'ils ne cessioient de brûler leurs prisonniers, ils devoient s'attendre au même traitement. Cet exemple de sévérité eut plus de force sur les Iroquois, que la douceur avec laquelle on en

avoit usé toujours avec ceux d'entre eux qui avoient été pris. Effectivement on les renvoyoit libres, & quelquefois même chargés de présents. Ils ne brûlerent presque plus de Canadiens depuis ce tems-là. Mais quelques Hurons, & grand nombre d'Algonquins me donnerent cet amusement pendant les six années que je demurai chez les Iroquois.

En arrivant dans le village, je retrouvai une mere. Une femme qui venoit de perdre dans le combat un de ses enfans avec son mari, m'adopta ; & faisant choix d'un autre époux, elle fut bientôt consolée. Mais je parle en Européen, elle n'avoit pas besoin de consolation : bien-loin de s'affliger de la perte qu'elle venoit de faire, elle s'en réjouissoit : outre l'honneur infini que faisoient réjaillir sur elle les défunts qui étoient morts glorieusement pour le pays, ils lui laissoient pour succession une copieuse quantité de chevelures.

Il y avoit plusieurs enfans de

mon âge dans la cabane, & un assez grand nombre dans le village. Je crus n'avoir rien perdu, puisque je me voyois un pere, une mere, des freres & des compagnons. Mais ce qui me plaisoit le plus dans mes nouveaux parens, c'est qu'au-lieu de m'empêcher, comme les premiers, de toucher aux armes, ils m'apprennoient à m'en servir, & m'y laissoient exercer continuellement. Je m'attirois néanmoins de tems en tems des corrections un peu rudes, parce que je cherchois souvent querelle, & que j'en venois aux mains avec d'autres petits garçons que je bleffois dangereusement. Il y avoit tous les jours quelque tête cassée de ma façon. Ce qui étoit cause que mes parens sauvages vouloient quelquefois me renvoyer en Canada, quoiqu'ils m'aimassent tendrement. Ils ne pouvoient pourtant s'y résoudre, car je leur témoignois une si grande répugnance à les quitter, quand ils me mençoient de me faire conduire à Montréal, que je les at-

tachois plus fortement à moi, J'allai en course contre d'autres sauvages, & l'on me mit des grandes parties de chasse dès l'âge de douze ans. Il est vrai que j'étois plus robuste & plus formé que les autres jeunes gens ne le sont à dix-huit; sans cette force qui a toujours été en augmentant jusqu'à ce jour, & qu'on peut appeller extraordinaire, j'aurois péri dans cinquante occasions où seule elle m'a sauvé la vie.

Je pourrois mieux que personne faire ici une fidelle peinture des usages & des mœurs des Iroquois; mais il y a tant de ces faiseurs de relations, que je laisse de bon cœur à d'autres le plaisir de faire connoître ce qu'il y a de faux dans celles qui sont entre les mains de tout le monde. Ayant été élevé parmi ce peuple sauvage, je dois être bien instruit de ses coutumes. J'en ai même tellement pris l'esprit, que je me suis regardé long-tems comme Iroquois. Il m'a fallu plusieurs années, je ne

dis pas pour vaincre, mais seulement pour adoucir un peu cette férocité que j'ai contractée avec ces hommes si différens des autres, & dont le genre de vie ne flattoit que trop mes inclinations.

Je ne respirois que les combats. Cependant quelque envie que j'eusse de me battre, je refusois de suivre mes parens, quand ils alloient en guerre contre les Canadiens, & même contre les Algonquins; ce qu'ils faisoient assez souvent pour plaire aux Anglais qui les y engageoient, & leur envoioient pour cela quantité d'armes, de quinquaillerie & d'eau-de-vie. Ils firent de si fréquentes courses en Canada, que M. de Frontenac, qui en étoit gouverneur, se mit à leurs trouffes vers l'année 1695, & vint piller le canton où je demeurois. Nos sauvages eurent cette obligation aux Anglais qui étoient avec nous, & qui leur avoient fait entendre que rien n'étoit plus aisé que d'arrêter M. de Frontenac sur la frontiere même.

On ne sauroit être plus embarrassé que je le fus dans cette occasion. Je ne voulois point absolument combattre contre les Canadiens; les Iroquois me croyant assez fort pour payer de ma personne, menaçoient de me tuer si je ne faisois comme les autres. Quel parti prendre? Heureusement pour moi l'amour que je conservois pour ma patrie ne fut pas mis à une forte épreuve, puisque les Canadiens entrèrent dans notre canton en si bon ordre, qu'il nous fallut reculer & le laisser ruiner, sans pouvoir rien entreprendre contre eux, ni leur faire d'autre mal que de tuer quelques sentinelles la nuit à coups de fleches.

Comme ils bornoient leurs ravages à détruire, arracher, brûler, sans profiter de nos dépouilles, ils se lasserent bientôt d'exercer une fureur infructueuse. Ils retournerent sur leurs pas. Ce que nous n'eûmes pas plutôt remarqué, qu'il nous prit envie de les poursuivre, donnant plus à la vengeance que nous

n'avions fait à la défense du pays. Nous ne songions nullement à des attaques générales. Chaque chef de village conduisoit son monde ainsi qu'il le jugeoit à propos. Divisés en trois ou quatre troupes, nous ne fîmes pendant plusieurs jours que côtoyer les ennemis, & voltiger la nuit sur leur aîle gauche, sans pouvoir les entamer.

Un soir pourtant nous en aperçûmes environ deux ou trois cents, qui ne nous croyant pas si près d'eux, s'étoient retirés dans une prairie assez loin du reste de leur armée. Nous résolûmes d'enlever ce petit corps que nous attaquâmes un peu après minuit. Je me mis de la partie, sur l'assurance qui me fut donnée que c'étoit des Hurons qui prenoient sur la gauche pour gagner leur pays le long du grand Lac. Nous en tuâmes d'abord une demi-douzaine ; mais quatre ou cinq pelotons qui étoient comme des gardes avancées, nous reçurent de si bonne grace, qu'il

nous mirent bientôt en désordre & en fuite. Ils nous choissoient à la lueur des feux allumés autour de leurs troupes, & ne perdoient pas un coup de fusil.

La passion que j'avois pour la guerre, ne me permettant pas d'être des premiers à me retirer, je fus enveloppé avec mon pere adoptif, qui voulant me dégager de cinq ou six Canadiens qui m'environnoient, se trouva pris avec moi. Nous fûmes attachés à des arbres, & nous comprions bien qu'on nous feroit brûler dès qu'il seroit jour. Je n'étois pas trop content de l'être si jeune; & ce qui me mortifioit encore plus qu'une mort prématurée, c'est que n'ayant pas tué d'ennemis, je n'avois rien à dire pour chanson de mort. Mon pere sauvage entrant dans ma peine, me disoit pour me consoler, qu'il suffisoit pour mourir en brave homme, que j'eusse été pris les armes à la main.

Quoiqu'il dût être persuadé qu'il seroit

fe
co
à
na
po
me
for
néa
par
exa
hon
me
aux
voic
mag
enfa
souff
coler
me d
tu ve
M
trême
s'app
me co
que l
Iroqu

feroit sauvé avec moi si je me faisois connoître; il m'exhortoit cependant à ne pas découvrir que j'étois Canadien. Je lui promis sans savoir pourquoi, & sans lui témoigner qu'il me sembloit que c'étoit faire le fin fort mal-à-propos. Trop de vivacité néanmoins m'empêcha de lui tenir parole. Parmi ceux qui vinrent nous examiner lorsqu'il fut jour, un grand homme me prit par le menton pour me regarder en face, & dit ensuite aux autres: Parbleu, Messieurs, en voici un bien jeune; ce seroit dommage de le faire rôtir, ce n'est qu'un enfant. A ces paroles que je ne pus souffrir patiemment, je lui dis en colere: Grand benêt, on n'a qu'à me délier & me lâcher après toi, tu verras si je ne suis qu'un enfant.

Mon emportement causa une extrême surprise aux Canadiens, qui s'approcherent de moi en foule pour me considérer avec toute l'attention que leur paroïssoit mériter un jeune Iroquois qui parloit si bien la langue

Française. Nous fûmes aussi-tôt détachés, mon pere sauvage & moi. L'on nous conduisit au commandant, qui m'ayant fait avouer que j'étois né Canadien, nous offrit la vie, si nous voulions, qu'il nous emmenât avec lui. J'acceptai son offre sans balancer, comptant bien que jem'enfuirois dès la première occasion qui s'en présenteroit. Pour le sauvage, il refusa de me suivre, & ne cessa de me faire des reproches, jusqu'à ce que lui ayant fait donner la liberté, je lui eus promis de le rejoindre dans peu.

L'officier qui commandoit la troupe des Canadiens que nous avons attaqués si mal-à-propos, s'appelloit alors M. le Gendre. Je dis alors, parce que je l'ai connu depuis sous le nom de comte de Monneville. J'ai couru bien des aventures avec lui, comme on le verra dans l'histoire de ma vie. Nous conçûmes dès ce tems-là l'un pour l'autre une amitié qui dure encore aujourd'hui.

f
f
lu
ca
n
M
do
m
à u
Ch
lib
lui
par
fa
éga
N
bell
pay
moi
de f
une
ne
fut-
long
qu'il

Il emmenoit esclaves plusieurs femmes Iroquoises, & beaucoup d'enfans. J'appréhendois fort d'aller avec lui sur le même pied; & dans ce cas je me proposois de me faire connoître à mes parens de Montréal. Mais ma crainte fut vaine. Il me fit donner la paye de soldat dans une méchante bicoque où il commandoit à une cinquantaine de lieues au nord de Chambly, & j'y jouis d'une entière liberté. Il fit plus, mon air dégourdi lui plut. Il me mit de toutes ses parties, m'obligea de manger à sa table & me traita comme son égal.

Nous passions les jours dans une belle habitation qu'il avoit dans le pays, & à laquelle tout autre que moi se seroit trouvé trop heureux de se fixer. M. le Gendre menoit là une vie douce & très-rangée; cela ne me convenoit point. Aussi me fut-il impossible de m'en accommoder long-tems, & de répondre à l'amitié qu'il avoit pour le repos; il me

falloit des fatigues, des courses, des combats, ou du moins quelques querelles pour m'amuser, & je n'en avois là aucune occasion. Cependant dans un séjour si tranquille, M. le Gendre & moi nous pensâmes mourir de mort violente.

Un officier du fort me voyant un matin avec des soldats, qui, pour chasser le mauvais air, buvoient de l'eau-de-vie, se joignit à nous. Notre entretien rouloit sur les Iroquois. Les soldats étant bien aises de s'instruire à fond des mœurs de ces sauvages, me faisoient des questions, & je prenois plaisir à satisfaire leur curiosité. L'officier se mêlant à la conversation, se mit aussi à m'interroger. Après quoi, me priant de le suivre, il me mena dans son cabinet; il tira d'une armoire une bouteille qu'il décoëffa, prit un verre qu'il remplit, & me le présenta: Buvez de ce vin, me dit-il, je crois qu'il fera de votre goût. Je portai le verre à ma bouche, je mouillai

se
m
pa
s'
co
ré
d'
pa
en
no
vin
M
qu
r-
pro
&
c'e
mo
bro
ma
vo
deu
lui
me
pre
me

seulement mes levres, & fis la grimace comme un homme qui n'aimoit point cette liqueur. Comment donc, s'écria-t-il, est-ce que vous trouveriez ce vin mauvais ? Très-mauvais, lui répondis-je, avec toute la franchise d'un sauvage qui ne fait point mentir par politesse. Je vois bien, reprit-il en riant, que vous ne vous y connoissez guere ; c'est un des meilleurs vins de France. Je suis persuadé que M. le Gendre en jugeroit autrement que vous. Je voudrois bien, ajouta-t-il, partager avec lui une petite provision que j'ai de ce bon vin, & dont on m'a fait présent ; mais c'est ce que je n'oserois lui proposer moi-même. Nous sommes un peu brouillés, & peut-être recevrait-il mal mon compliment. Il faut par votre adresse nous réconcilier tous deux. Je ne demande pas mieux, lui repartis-je ; apprenez-moi seulement de quelle façon je dois m'y prendre. Il n'y a rien de plus facile, me dit l'officier, faites-lui goûter de

mon vin sans lui dire d'où il vient ; & s'il le trouve excellent , comme je n'en doute pas , vous m'en avertirez secrètement. Je lui en enverrai quelques barils , & j'ai dans la tête que ce petit présent donnera lieu à notre réconciliation.

J'approuvai fort ce projet de raccommodement , & je promis de bonne foi de travailler à le faire réussir. Je reçus de la main de l'officier une bouteille bien cachetée , & je l'assurai que j'en ferois l'usage qu'il desiroit. Par le plus grand bonheur du monde , je ne quittai pas sur le champ l'officier ; je m'amusai encore quelque tems avec lui ; ensuite je me retirai sans emporter la bouteille que je laissai par oubli dans le fort , & j'allai retrouver mes deux soldats avec qui je continuai jusqu'à la nuit à chasser le mauvais air. Le lendemain matin m'étant ressouvenu que je n'avois pas fait ce que souhaitoit l'officier , je me disposois à retourner chez lui , lorsqu'un soldat vint m'annoncer qu'on

Pav
don
&
le
poi
l'ou
liat
le C
pré
fim
sans
cela
der
pab
Die
ces
que
pas
don
C
le C
ne
néce
prop
voy
prop

l'avoit trouvé, ainsi que ses deux domestiques, morts dans leurs lits, & tous trois du même poison, suivant le rapport du chirurgien. Je ne doutai point que ce funeste accident ne fût l'ouvrage de la bouteille de réconciliation ; & après avoir conté à M. le Gendre ce qui s'étoit passé le jour précédent entre l'officier & moi, nous fîmes là-dessus mille raisonnemens, sans pouvoir comprendre comment cela s'étoit pu faire, & sans oser décider si le défunt étoit innocent ou coupable. Quoi qu'il en soit, je remerciai Dieu de ne m'avoir pas donné de ces tempéramens posés & flegmatiques, qui songent à tout, & n'oublient pas le moindre article des commissions dont ils sont chargés.

Ce triste événement, quoique M. le Gendre n'eût rien à se reprocher, ne laissa pas de le mettre dans la nécessité d'aller à Quebec. Il me proposa de faire avec lui ce petit voyage, & j'acceptai volontiers la proposition. En passant par Montréal,

je voulus , par pure curiosité , voir mes parens sans me faire connoître. Je m'imaginai que c'étoit une chose aisée ; je me trompois. Ma résolution ne put tenir contre les mouvemens de tendresse que la nature inspire dans ces occasions. Quand j'aborderai mon pere & ma mere , ces doux noms sortirent de ma bouche malgré moi , au-lieu de ceux de Monsieur & de Madame que je croyois seulement prononcer.

Je fus reçu au logis comme l'Enfant prodigue. Les auteurs de ma naissance remercièrent le ciel de mon retour ; pour mes freres qui ne m'avoient jamais aimé , ils en eurent peu de joie , & les voisins en frémissirent. Ces derniers se souvenant encore de mes espiégleries , frémissirent en me revoyant. Mon pere & ma mere allerent avec empressement demander ma liberté à M. le Gendre , qui ne put la refuser à leurs instances , quelque chagrin qu'il eût de me perdre.

O
mon
séjour
s'y
mes
fait
parc
trou
souv
mer
man
frer
mes
Je l
aussi
n'é
jour
mier
de
P
je
je n
Pou
des
sauv
sou

On juge bien qu'un garçon de mon humeur ne pouvoit faire long séjour dans la maison paternelle sans s'y ennuyer. Je regrettai bientôt mes sauvages; je n'étois pas tout-à-fait le maître au logis, ce qui me paroissoit un état trop gênant; je trouvois fort dure la nécessité d'être soumis au droit que mon pere & ma mere avoient de me faire des réprimandes impunément. A l'égard de mes freres, quoiqu'ils fussent officiers & mes aînés, je les mis sur un bon pied. Je les accoutumai à plier devant moi, aussi-bien que les étrangers, qui, pour n'être pas obligés d'avoir tous les jours les armes à la main, aimoient mieux se résoudre à souffrir mes airs de hauteur.

Pour éviter l'oïveté dans laquelle je ne pouvois manquer de tomber, je me donnai tout entier à la chasse. Pour cet effet, je m'associai avec des Algonquins; & vivant plus en sauvage qu'en Canadien, j'étois souvent des six mois sans revenir

chez mes parents, qui, loin de se plaindre de ces longues absences, m'en savoient alors fort bon gré. Quelquefois aussi je revenois avec une troupe d'Algonquins qui m'avoient choisi pour leur chef, & qui suivoient mes ordres. En arrivant dans Montréal à leur tête, j'étois plus fier qu'un général; & malheur aux bourgeois qui ne me saluoient pas profondément, ou qui m'osoient regarder entre deux yeux.

Une affaire que j'eus dans cette ville vers le milieu de l'année 1701, m'attacha tout de bon à mes Algonquins. Voici le fait: nous nous chargeâmes, environ cent Canadiens & moi, d'escorter M. de la Mothe de Cadillac, qu'on envoyoit avec deux officiers subalternes, à près de deux cents lieues de Montréal commander au (1) détroit. Quand nous fûmes

(1) Le détroit est un établissement avec un bon fort, qui a été fait par ordre de M. de Pontchartrin sur la rivière ou le canal qui joint le lac Huron au lac Erié.

à l
la
en
& d
M.
can
pas
per
dan
tôt
mai
aup
lui
nou
poit
C
féqu
qui
Cac
&
arm
deu
fa
fi
ci
no

à l'endroit qu'on nomme le faut de la Chine, parce qu'il y en a un en effet sur le fleuve Saint-Laurent, & qu'on est obligé d'y faire le portage, M. de Cadillac s'avisa de visiter les canots, pour voir si nous n'emportions pas plus d'eau-de-vie qu'il n'étoit permis. Il en découvrit de contrebande dans plusieurs canots. Il éleva aussitôt la voix, & demanda d'un ton de maître à qui elle étoit. Il y avoit auprès de lui un de mes freres qui lui répondit sur le même ton, qu'elle nous appartenoit, & que ce n'étoit point à lui à y trouver à redire.

Cadillac étoit gascon, & par conséquent vif. Il brusqua mon frere, qui tomba sur lui l'épée à la main. Cadillac le reçut en brave homme, & le faisant reculer, il alloit le déarmer, lorsque me jettant entre eux deux, j'écartai mon frere pour prendre sa place, & je poussai à mon tour si vivement son ennemi que celui-ci n'eut pas sujet d'être fâché qu'on nous séparât. Je crois qu'il est encore

s
in de se
absences,
bon gré.
nois avec
qui m'a-
, & qui
arrivant
e, j'étois
malheur
saluoient
m'osoient

ans cette
ée 1701,
mes Al-
ous nous
anadiens
Mothe de
ec deux
de deux
mander
s fûmes

ent avec
ordre de
e ou le
Erié.

vivant ; qu'il me donne, s'il l'ose , un démenti.

Nous n'étions qu'à trois lieues de Montréal ; Cadillac y retourna pour porter ses plaintes. J'eus l'indiscrétion de l'y suivre au-lieu de me retirer avec mes sauvages. M. de Champigny qui étoit alors intendant, me fit dire à mon arrivée de lui aller parler. On me conseilla de m'enfuir. Je rejettaï ce conseil, qui me parut moins prudent que timide, & ne balançai pas un moment à me rendre chez l'intendant, sans être agité de la moindre frayeur. Je croyois, au contraire, qu'il devoit lui-même craindre, & qu'il ne seroit pas assez hardi pour me dire quelque chose de désobligeant.

J'entrai dans sa salle d'un air effronté, & habillé en sauvage à mon ordinaire. Je me souviens qu'il y avoit autour de lui plus de cinquante officiers, outre M. de Ramezé, gouverneur de la place, & plusieurs Dames. Approchez, me dit d'un air assez doux l'intendant, approchez, Monsieur

Monf
qui ti
Oui,
c'est
ne pa
mes
est u
imiter
peines
si on
vous
demeu
ce qu
vous
Je
voulo
étoit
avec l
grace
sans
mais i
de ca
tête ;
d'un
répor
j'aura
To

Monsieur le mutin ? C'est donc vous qui tirez l'épée contre vos officiers ? Oui, Monsieur, lui répondis-je, c'est moi ; & je l'ai dû faire pour ne pas laisser égorger mon frere à mes yeux. Votre frere, reprit-il, est un rebelle qu'il ne falloit pas imiter, & qui subira la rigueur des peines portées par les ordonnances, si on le peut attraper. Pour vous, je vous condamne au cachot, où vous demeurerez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que M. de la Mothe veuille bien vous pardonner.

Je suis persuadé que l'intendant ne vouloit que me faire peur, & qu'on étoit convenu que M. de Ramesé avec les autres officiers demanderoient grace pour moi, si je me soumettois sans murmure à l'arrêt prononcé ; mais il n'y eut pas moyen. Le terme de cachot me fit monter le feu à la tête ; & regardant M. de Champigny d'un air irrité : Ce ne sera pas, lui répondis-je fièrement, tandis que j'aurai mon sabre que j'irai au cachot,

ni tant que mes sauvages seront dans la place. Là-dessus je fis quelques pas pour sortir ; alors tous les officiers se mirent au-devant de moi, & me désarmerent, en m'assurant qu'il ne me seroit rien fait, si j'obéissois à M. l'intendant. Comme je n'en voulois rien faire, malgré tout ce qu'on me pouvoit dire, les gardes du gouverneur me saisirent enfin, & me menerent, ou plutôt me porterent en prison ; non sans recevoir de moi bien des gourmades, qu'ils me rendirent au centuple.

Je passai trois jours dans le cachot les fers aux pieds, & rongant mon frein. Après cela l'intendant dont l'intention étoit de ménager mes sauvages qui murmuroient de ma prison, me fit venir devant lui, & me dit qu'il étoit fâché que je l'eusse réduit à me punir, qu'il m'estimoit, que je pouvois compter qu'il me serviroit en tout ce qui dépendroit de lui, qu'il m'exhortoit seulement à faire tous mes efforts pour modérer ma

vio
faif
dev
hor
le
il n
là.
I
j'ap
ami
M.
d'ab
ne
ma
pen
moi
Cha
élan
fem
pou
qu'
Mo
pou
cel
fon
ce

violence, & qu'à ma considération il faisoit grace à mon frere. Grace qui devint inutile à celui-ci, puisque la honte d'avoir été battu par Cadillac le fit passer chez les sauvages, d'où il n'est point revenu depuis ce tems-là.

Le jour que je sortis de prison, j'appris que M. de Ramesé avoit par amitié pour moi fait des excuses à M. de la Mothe, & qu'il avoit d'abord obtenu de l'intendant que je ne serois qu'une heure au cachot, mais qu'une vieille Madame d'Arpentigny, qui, par malheur pour moi, grossissoit alors la cour de M. de Champigny, avoit fait surseoir mon élargissement; que cette méchante femme avoit représenté qu'on ne pouvoit me traiter trop sévèrement, qu'elle avoit dit à l'intendant: Ah! Monseigneur, vous devriez le laisser pourrir en prison, vous rendriez en cela un grand service au pays; personne n'est à couvert des fureurs de ce garnement; moi qui vous parle,

Monseigneur , j'ai sujet de me plaindre de lui ; il m'a dernièrement insultée avec une insolence à mériter punition corporelle.

Voici en quoi consistoit cette prétendue insulte faite à la Dame d'Arpentigny. Je lui avois vendu des pelleteries à crédit , en lui prescrivant un tems pour me payer. Elle l'avoit laissé passer sans me fatifaire ; je lui demandai de l'argent , elle m'en refusa ; je la menaçai dans des termes qu'elle ne trouva peut-être pas assez mesurés. Je ne fis pourtant que lui dire en jurant , que si je n'étois pas payé dans vingt-quatre heures , j'irois l'écorcher toute vive dans sa maison , & y mettre ensuite le feu.

Indépendamment des bontés de M. de Ramefé à mon égard , il y avoit une bonne raison pour me mettre en liberté. Je devenois nécessaire par rapport aux sauvages qui m'étoient attachés. La guerre étoit recommencée en Europe au sujet de la couronne d'Espagne , & par conséquent entre

les
& l
ces
de
avo
leur
fait
la
de
sa
tre
étou
chef
parti
si p
irrég
juge
autre
les
l'adr
du p
habil
chez
conn
les e
leurs

les Anglais de la nouvelle Angleterre & les Canadiens. C'étoit là une de ces conjonctures où il est important de ménager les sauvages. Les Iroquois avoient enterré la hache, pour parler leur langage; c'est-à-dire, avoient fait la paix; mais on craignoit qu'ils ne la rompissent dès l'année 1698. M. de Frontenac, peu de tems avant sa mort, avoit fait une espece de treve avec eux, les trouvant tout étourdis de la perte de leur fameux chef *la Chaudiere noire*, tué par un parti de jeunes Algonquins. On fit si peu de fonds sur un traité si irrégulier, que M. de Callieres, jugeant qu'on en devoit faire un autre, conclut une paix solide avec les Iroquois en 1701, par les soins & l'adresse de M. de Maricour, & du pere Anselme, jésuite. Ces deux habiles négociateurs se transporterent chez tous ces sauvages, dont ils connoissoient parfaitement le génie, & les engagerent à envoyer à Montréal leurs députés, qui y planterent,

comme ils disent, *l'arbre de paix* & y dansèrent le *calumet* au nombre de huit à neuf cents.

Depuis ce tems-là , les Anglais n'ayant rien épargné pour les porter à déterrer la hache contre nous , y réussirent en partie , puisqu'à force de présens , ils gagnèrent quelques-uns de ces sauvages , qui , vers la fin de l'année 1703 , mirent le feu par surprise au fort où M. de Cadillac commandoit au détroit.

La nation des Iroquois , en général , ne regarda pas néanmoins cette entreprise comme une infraction du traité , puisqu'en ayant rencontré dans les bois plusieurs troupes peu de tems après , nous en fûmes reçus eu amis plutôt qu'en ennemis. Ils voulurent absolument fumer , & faire chaudiere (1) avec nous. Trente Algonquins qui m'accompagnoient , avoient

(1) Faire cuire les viandes & les manger.

d'abord appréhendé qu'il ne nous fallût venir aux mains ; mais les Iroquois nous protestèrent que jamais ils ne leveroient la hache sur le Français ; ni sur ses alliés ; que pour l'Anglais dont ils avoient sujet d'être mecontents, ils ne lui feroient point de quartier. Je fus curieux de savoir pourquoi ils se plaignoient des Anglais, & je le leur demandai. Ils me répondirent qu'ils n'en étoient pas satisfaits pour plusieurs raisons, & entr'autres pour une qui leur tenoit fort au cœur : qu'ils avoient porté quelques pelleteries à Corlard dans la nouvelle-Yorck, où, après avoir cherché pendant deux jours un des leurs qui s'y étoit égaré, ils l'avoient trouvé pendu dans un lieu écarté.

A ce mot de pendu, tous les Iroquois poussèrent des cris effroyables, & firent éclater une vive douleur. On eût dit qu'ils avoient encore devant les yeux le compagnon malheureux dont ils déploroient la destinée. Je ne perdis pas une si belle

occasion de les exhorrer à ne point laisser impuni un affront si sanglant. Je fis plus ; je m'offris à servir leur vengeance, & à partir sur le champ avec eux, pour aller tirer raison de cet outrage. Ils me prirent au mot. Ensuite réfléchissant sur notre petit nombre, ils me demanderent si je ne pourrois pas obtenir plus grand secours de notre pere *Onuntion* (1). Je crus que notre gouverneur, qu'ils appelloient de ce nom, ne seroit pas fâché de profiter de cette conjoncture, pour faire quelque entreprise qui brouillât ces sauvages pour long-tems avec les Anglais. Dans cette confiance, je conduisis à Montréal une partie de ces Iroquois en qualité de députés de leur nation. Je les présentai à M. de Ramesé, qui flatta fort leur ressentiment, et leur promit du secours. Effectivement, après en avoir écrit à M. de Vaudreuil, il

(1) Les sauvages nomment ainsi un souverain, un maître, & Dieu même.

leur donna trois cents Canadiens commandés par M. de Beaucour, ingénieur, capitaine de compagnie. Outre cela, il me pria d'engager le plus d'Algonquins que je pourrais à se mettre de la partie. Je l'assurai que si je n'en déterminois pas un grand nombre à me suivre, ce ne seroit pas ma faute. Je lui donnai cette assurance, avec un zèle qui m'attira des complimens de sa part. Mais pour dire la vérité, si j'entrais si chaudement dans ses vues politiques, c'étoit moins par amour pour le bien public, que par le plaisir que je sentoient quand on me proposoit des ravages à faire.

Je haranguai donc les Algonquins; près de quatre cents se laisserent persuader; & lorsqu'ils m'eurent donné leur parole, nous partîmes pour cette expédition sur la fin de Juin 1704. Les députés Iroquois s'étoient auparavant retournés dans leurs cantons, pour donner avis à leurs freres du résultat de leur dépu-

tation. Une partie devoit nous venir joindre en chemin, & les autres à certain jour marqué, entrer dans le pays en plusieurs troupes. Nous arrivâmes au rendez-vous avant le jour prescrit quoique la route fût difficile, & longue de plus de 150 lieues. Malheureusement M. de Beaucour avoit amené avec lui quelques soldats Français, qui n'étant pas acoutumés à nos canots, ne pouvoient résister à la fatigue, & nous incommodoient beaucoup plus qu'ils ne nous servoient. Quand il y avoit des portages à faire, comme il y en avoit plusieurs, & surtout un de 25 lieues, ils avoient assez de peine à se traîner eux-mêmes : ce n'étoit pas le moyen de nous aider à porter nos canots & nos vivres. Cependant ce n'auroit été rien que cela, si l'un d'entre eux ne nous eût fait manquer notre coup par la plus noire des trahisons.

Ce perfide, pendant que nous nous arrêtàmes dans les bois, à trente lieues des premiers villages Anglais,

P
re
ne
qu
fo
no
qu
qu
bo
fêt
app
arm
piec
nou
rega
n'et
don
nou
à no
de
plus
Bea
majo

(

us venir
 autres à
 dans le
 nous arri-
 t le jour
 difficile,
 o lieues.
 Beaucoup
 es soldats
 coutumés
 t résister
 modoient
 servoient.
 es à faire,
 s, & sur-
 s avoient
 k-mêmes :
 nous aider
 os vivres.
 rien que
 e nous eût
 par la plus

pour cacher nos canots, & nous
 reposer en attendant le jour, dont
 nous étions convenus avec les Iro-
 quois, ce traître ayant repris des
 forces, nous prévint, & alla avertir
 nos ennemis de notre arrivée; de sorte
 que nous demeurâmes fort fots,
 quand nous approchâmes d'un gros
 bourg, que nous nous étions fait
 fête de ravager le premier. Nous
 appercûmes bien deux mille Anglais
 armés, qui nous y attendoient de
 pied ferme. Ce qui nous obligea de
 nous retirer promptement, & de
 regagner les bois. Comme nous
 n'étions pas éloignés d'Orange (1),
 dont la garnison pouvoit nous couper,
 nous fûmes contraints de retourner
 à nos canots sans avoir tiré un coup
 de fusil. Cela nous piqua d'autant
 plus, que l'année précédente, M. de
 Beaubassin, fils de M. de la Valiere,
 major de la ville de Montréal, avoit

nous nous
 à trente
 es Anglais,

(1) Ville de la nouvelle-Yorck.

ravagé plus de vingt-cinq lieues de ce même pays, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une poignée de Canadiens, & beaucoup moins de sauvages que nous n'en avions.

Les frais de l'armement n'étoient par si considérables que nous ne nous fussions aisément consolés de cette fausse démarche, si nous en avions été quittes pour perdre nos pas; mais nous n'avions porté des vivres que pour la moitié du voyage, comptant que les magasins ennemis nous en fourniroient de reste pour notre retour. C'est ainsi que nous nous étions trompés dans notre calcul; & notre équipée nous pensa coûter la vie à tous, du moins y périt-il plusieurs de nos compagnons, qui demeuroient en chemin sans pouvoir nous suivre, ou qui par foiblesse laissoient emporter leurs canots à la rapidité de de l'eau, & se noyoient de sept ou huit hommes à la fois.

Mes sauvages se tiroient d'affaire un peu moins mal que les autres;

ils attrapoiert toujours quelques poissons ou quelque piece de gibier, mais en petite quantité, la saison n'étant pas favorable pour la pêche à cause des chaleurs. Ce qui les faisoit murmurer contre Messieurs de Beaucour & de Vaudreuil, & surtout contre moi, pour l'amour de qui ils s'étoient mis en campagne. L'un d'entr'eux, gros garçon des plus simples, porta même son ressentiment plus loin, & nous fit rire un soir, malgré la misere où nous étions. On sait que les sauvages soumis à la France, sont presque tous baptisés, & si ignorans, qu'ils ne savent pas les premiers principes de la religion chrétienne; on les regarde comme des docteurs, & comme les théologiens du canton, lorsqu'ils poussent l'érudition jusqu'à retenir par cœur les litanies de la Vierge, qu'ils disent publiquement soir & matin pour toutes prieres. Quant aux autres indociles élèves des missionnaires, ils ne savent que répondre: *Ora pro*

nobis. Encore écorchent-ils ces trois paroles. Il arriva donc qu'un gros réjouit de ces derniers qui nous étourdissoit tous les jours de ses *Ora pro nobis*, ayant un soir gardé un profond silence, nous surprit tous par cette nouveauté. Comment donc, Makina, lui dis-je après la prière, tu n'as rien dit aujourd'hui? Tu n'as point prié l'*Onuntio*. Il me répondit brusquement, *Matagon tarondi, matagon Ora pro nobis*. Que Dieu me donne à manger, je lui donnerai des *Ora pro nobis*.

La plupart des autres sauvages ne trouvoient pas qu'il eût si grand tort. Quelques-uns même l'imiterent; & comme nous n'avions presque rien mangé depuis trois jours, le désespoir commençoit à s'emparer de nous. Personne ne se sentoit assez de vertu pour exhorter les autres à la patience. Je crois que nous serions tous morts en enragés dans les déserts, si nous n'eussions pas tout-à-coup été secourus par cette même Providence,

contre laquelle nous n'avions pu nous défendre de murmurer. Il nous restoit encore près de la moitié du chemin à faire, lorsqu'il nous arriva des vivres.

C'étoit M. de Vaudreuil lui-même qui nous les envoyoit. Averti de l'état déplorable où nous étions par un de ces sauvages, qu'on appelle jongleur, il s'étoit hâté de prévenir notre perte. Ce jongleur l'avoit assuré que son ouahiche, ou démon, lui avoit dit pendant la nuit, que ses freres étoient trahis, & revénoient sans vivres aussi-bien que toute sa troupe. Nous avions en effet avec nous deux freres de ce sauvage, l'un desquels étoit son frere jumeau. Ceux qui me connoissent savent bien que mon défaut n'est pas d'être trop crédule, néanmoins je confesse que des jongleurs m'ont souvent étonné, s'ils n'ont pu me persuader. Je rapporte ce fait, parce qu'il est certain que sans ce jongleur, nous aurions tous péri dans les bois. De quelque

façon qu'il eût appris l'état où nous nous trouvions, soit par magie, soit en songe, ou, comme disent nos savans, par sympathie, que nous importe? Il le devina toujours à bon compte, & nous sauva.

M. de Vaudreuil s'étoit moqué le premier de l'avis du jongleur, & ne s'étoit déterminé à nous envoyer du secours à tout hasard, qu'à la pressante sollicitation de plusieurs officiers, qui lui représentèrent que, sans avoir égard aux visions de ce sauvage, il falloit faire semblant de les croire mystérieuses, & le charger de conduire lui-même un petit convoi. Ce qui fut exécuté plus par plaisanterie qu'autrement. Quiconque a fréquenté M. de Vaudreuil, lui aura sans doute entendu raconter cette histoire, qu'il ne se lassoit point de répéter, non plus que vingt-cinq Français qui furent témoins de la confiance avec laquelle le jongleur lui débita l'entretien qu'il prétendoit avoir eu avec son démon.

Le mauvais succès de cette entreprise rendit mes sauvages plus circonspects, & moins empressés à se joindre aux Canadiens; & la perfidie du soldat Français les prévint terriblement contre toute la nation. Ils ne vouloient plus avoir de liaison avec un peuple qui leur paroïssoit capable de violer ce qui doit être le plus sacré parmi les hommes; & s'ils demeuroient encore soumis à la France, je m'appercevois que c'étoit plutôt par crainte que par inclination. Tant ces bonnes gens dans leur ignorante simplicité aiment qu'on ait de la bonne foi.

Je fis moi-même quelque tems après dans leur esprit assez mal l'apologie de la nation Française, en les quittant d'une manière qui ne dut pas leur faire plaisir. Ils n'auroient pas manqué de me la reprocher, si, pour me mettre à couvert de leurs reproches, je ne les eusse abandonnés pour jamais. C'est un détail que je vais faire, sans chercher à m'excuser de leur avoir faussé compagnie.

M. de Subarcas, gouverneur d'Acadie, fit fréter dans son port une frégate nommée la Biche. Ensuite il s'adressa pour avoir du monde & former son équipage, à M. Raudot, intendant de Canada, & à M. de Vaudreuil, qui envoyèrent à Montréal un officier de Québec, appelé Vincelot, avec ordre de faire cette levée. Cet officier, en arrivant, apprit que le moyen le plus sûr d'avoir des Algonquins, étoit de me mettre dans ses intérêts, & de m'engager le premier. Il m'en fit la proposition d'une manière qui ne me permit pas de balancer un moment à l'accepter, puisqu'il débura par me faire entendre que sur cette frégate nous ferions tous les jours des courses sur les côtes de la nouvelle Angleterre, & que plus nous ferions de braves gens, plus nous ferions des captures considérables.

L'envie que j'avois d'essayer de la guerre sur mer, où je m'imaginois que tous les jours j'aurois occasion

d'en venir aux mains, me fit employer tout le crédit que j'avois sur mes sauvages, pour les obliger à me suivre. Mais c'étoit un voyage à faire plus long encore que celui que nous avions fait vers Orange; & le malheureux succès de notre entreprise, qu'ils n'avoient point eu le tems d'oublier, ne les prévenoit pas en faveur d'une nouvelle. Je n'en pus enrôler que vingt, qui ne s'engageant dans cette affaire que par amitié pour moi, exigèrent avant leur départ de n'être soumis qu'à mes ordres. Ils firent plus; armés d'une défiance qui leur paroissoit bien fondée, ils demanderent des vivres pour eux & pour moi, avec la liberté de faire notre route en particulier, soit devant ou après les Français, & les Canadiens qui se préparoient à partir au nombre de cent trente. Ce qui leur fut accordé.

C'étoit sur la fin de l'hiver, & les glaces que nous avions à rompre à chaque pas, nous firent employer

à notre voyage près d'un mois par-delà notre calcul, si bien que M. de Subarcas, qui, sur la nouvelle de notre départ, avoit envoyé plusieurs fois un brigantin pour nous faire passer le détroit, ou la baye Française, qui sépare l'acadie de la nouvelle-Angleterre, apprenant qu'il ne venoit personne, le rappella dans Port-Royal, & ne nous attendit plus. Ce furent des sauvages du lieu qui nous voyant là tous rassemblés, sans savoir quel parti prendre, nous donnerent cet avis.

Après avoir donc attendu à notre tour neuf à dix jours, vivant des poissons que nous laissoient les marées, nous tinmes un conseil, dont le résultat fut de choisir un jour calme, & de hasarder dans un de nos canots quelques-uns des nôtres, pour aller informer de notre arrivée M. de Subarcas. Le danger étoit tel, qu'il ne pouvoit être bravé que par des personnes qui ne le connoissent point. Il y avoit pour le

moins trente lieues de trajet ; & pour peu que la mer s'agitât , elle devoit engloutir le canot & les hommes. Les Canadiens , qui voyoient tout le péril , ne s'empressoient nullement à s'y exposer. Ils furent ravis lorsqu'ils entendirent que je voulois bien courir le risque d'une pareille navigation avec cinq de mes sauvages. Nous nous embarquâmes tous six dans un petit canot d'écorce , & habillés en Algonquins. C'est de cette façon que je vis la mer pour la première fois.

Par bonheur pour nous , le calme fut tel que nous pouvions désirer. On eût dit que le Dieu des vents , pour favoriser notre témérité , avoit enchaîné les aquilons. Nous ne sentions pas même le doux souffle des zéphyrus. La surface des eaux étoit unie comme une glace ; pour comble de bonne fortune , le tems ne changea point ; & plus heureux que sages , nous fîmes notre route , sans qu'il nous arrivât aucun fâcheux accident.

M. de Subarcas, charmé de notre venue qui lui parut un coup du ciel, nous reçut avec autant de joie que de surprise.

La frégate la Biche étoit encore sur les chantiers. Elle fut lancée à l'eau devant nous, & la manière dont cela se fit, fut pour mes sauvages de même que pour moi, un spectacle aussi amusant qu'il étoit nouveau. Nous montions continuellement dessus comme sur le brigantin qui étoit dans le port. Nous en admirions la construction, & un si bel ouvrage de l'art nous donnoit une furieuse impatience d'être sur mer pour voir la manœuvre de ces vaisseaux. Cependant le hasard satisfit en partie notre curiosité, en amenant au port un bâtiment sans voiles. Nous fûmes étonnés de sa vitesse & de sa légèreté; quoiqu'il fût presque aussi gros que la frégate neuve, il sembloit voler sur la mer.

C'étoit un vaisseau de sibustiers dont le capitaine, qui se nommoit

Morpain, est présentement, je crois, capitaine de port sur les côtes de Canada. Il venoit faire du bois & de l'eau, & vendre la prise qu'il avoit faite sur les Anglais, & qui consistoit en deux petits bâtimens chargés de farine. M. de Subarcas a toujours regardé l'arrivée de ce navire & la nôtre, comme un secours certain du génie qui protege la France, puisque huit jours après nous vîmes venir mouiller à la vue de la place vingt-huit vaisseaux Anglais, qui comptoient se rendre aisément maîtres de l'Acadie.

Pour leur faire voir que nous étions en état, ou du moins dans la résolution de nous opposer à leur dessein, nous eûmes la hardiesse de nous avancer vers eux, trois à quatre cents, tant Canadiens & sauvages, que sibusstiers ou habitans du pays. Nous avions ordre de faire d'abord belle contenance, comme si nous eussions voulu troubler leur descente ; mais pour deux cents hommes tout

au plus que nous étions de chaque côté à tirailler sur leurs chaloupes, ils mirent à terre plus de quatre à cinq mille Anglais, qui nous firent bientôt reculer. Néanmoins en reculant, nous faisons sur eux chacun trois ou quatre décharges avant qu'il pussent nous débusquer de derrière les arbres, & nous obliger à nous retirer plus loin. De sorte qu'en recommençant à tirer ainsi de vingt-cinq en vingt-cinq pas, nous leur tuâmes bien du monde. Notre retraite, semblable à celle des Pathes, étoit funeste à nos ennemis.

Le gouverneur, craignant qu'à la fin il ne nous fût très-difficile de rentrer dans la place, sortit pour nous soutenir à la tête de toute sa garnison, composée d'environ cent soldats. Nous combattîmes tous ensemble avec une extrême vigueur, jusqu'à ce que voyant notre cavalerie démontée, nous jugeâmes à propos de nous renfermer dans la place; c'est-à-dire, après que le gouverneur eut perdu son

for
qu
da

Ar
ils

pill
div

fru

den

cap

qu

tain

à s

sur

trou

dan

l'en

qui

I

auss

Sain

moi

étoi

d'un

avo

son cheval qui fut tué sous lui, & qui étoit le seul que nous eussions dans notre garnison.

Pendant les premiers jours que les Anglais nous tinrent comme bloqués, ils envoyèrent le long des côtes piller & ravager tout le pays par divers partis, pour tirer quelque fruit du blocus; ce qui pourtant ne demeura pas long-tems impuni. Le capitaine Baptiste, brave Canadien, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une quarantaine de sauvages, les obligea bientôt à se tenir sur leurs gardes. Il leur surprenoit à tout moment quelque troupe qu'il battoit; puis il se retiroit dans les bois; & harcelant ainsi l'ennemi, il ne laissoit pas de l'inquiéter.

De notre côté, nous commençâmes aussi à faire des sorties, le baron de Saint-Castin avec ses sauvages, & moi avec les miens. Ce gentilhomme étoit fils d'un baron Français, & d'une sauvagesse que son pere avoit avoit épousée étant prisonnier parmi

D

les sauvages, & il pouffoit la bravoure jusqu'à la témérité. Aussi étoit-il estimé de tout le monde, & regardé comme un officier fort utile à la France. Il joignoit à sa valeur toute la probité d'un honnête homme avec un mérite singulier. Il se faisoit ainsi que moi un plaisir d'être toujours habillé en sauvage.

Enfin les Anglais, considérant que leurs ravages leur coûtoient plus de sang qu'ils n'en tiroient de profit, rappellerent leurs partis, & firent quelques tentatives pour emporter la place; mais ils furent repouffés à tous les assauts qu'ils y donnerent. M. de Subarcas sentit alors le besoin qu'il avoit des flibustiers & des Canadiens. Outre que sa garnison n'étoit pas nombreuse, elle étoit si peu aguerrie, que, sans nous, elle n'auroit pas tenu vingt-quatre heures. Le soldat principalement avoit si bien perdu l'espérance de résister long-tems, qu'il ne songeoit qu'à deserter, & les officiers avoient bien de la peine

à le
deu
sion
un
frere
mot
L
moy
préc
deva
gouv
si tr
proc
vie
comm
son
lui r
pren
où il
parol
cre sa
je ch
les p
sur le
passa
à cir

à les en empêcher. Un jour il en déserta deux qui donnerent par leur fuite occasion aux flibustiers de me connoître, & un grand desir de m'avoir pour confrere. Voici l'aventure en peu de mots.

Les deux déserteurs ayant trouvé moyen de s'écarter, tournerent sans précipitation leurs pas vers les Anglais, devant nous & en plein midi. Le gouverneur qui les voyoit désertier si tranquillement, fut irrité de leur procédé, & marqua une extrême envie de les ravoïr, pour les traiter comme ils le méritoient. J'entrai dans son ressentiment, & je m'offris à les lui ramener. Il faisoit difficulté de me prendre au mot, à cause du péril où il falloit me jeter pour tenir ma parole; mais sans m'amuser à vaincre sa répugnance par mes discours, je choisîs trois de mes Algonquins les plus alertes, & me mis avec eux sur les traces des deux soldats. Nous passâmes avec une vitesse surprenante à cinquante pas des ennemis qui fi-

rent feu sur nous , & nous coupâmes les déserteurs qui s'étoient arrêtés pour nous voir courir. Nous les faisîmes & les ramenâmes au gouverneur , qui , sur le champ , leur fit couper la tête. En même tems il m'accabla de caresses , & me donna publiquement des louanges , dont ma vivacité le fit repentir une heure après.

Pour proportionner la récompense au service que je venois de rendre , il eut la bonté de m'assigner pour mes sauvages & pour moi une portion copieuse de viande & d'eau-de-vie , dont on commençoit à nous faire des parts assez minces. Le garde-magasin , nommé Dégoutin , qui avoit eu apparemment en France le même emploi , & qui croyoit avoir encore affaire à des soldats Français , nous voulut faire passer quinze livres pour vingt , & des os pour de la chair. Je m'en plaignis , il me brusqua , & moi qui n'ai jamais été fort endurant , je lui repliquai par quelques coups de sabre qui le mi-

rep
fair
me
gou
rie
à c
dit
la
de
m'e
mé
&
hor
cro
les
que
sen
qu'
gne
lira
nio
leu
étr

rent hors d'état de m'empêcher de me faire moi-même bon poids & bonne mesure.

Ce trait fut aussi-tôt rapporté au gouverneur, qui sortit d'un air furieux, & vint sur moi un pistolet à chaque main, jurant, comme on dit, ses grands dieux, qu'il casserait la tête à quiconque oseroit manquer de respect à ses officiers. Sa colere m'effraya si peu, que j'eus la témérité de jurer plus haut que lui, & de le défier de tirer. Il étoit homme à punir mon audace, & je crois qu'il auroit déchargé sur moi ses pistolets, si Morpain & quelques autres s'abusiers ne lui eussent retenu les bras, & représenté qu'un sauvage étoit excusable d'ignorer les loix de la discipline militaire; & que si nous les apprinions peu-à-peu, de ses soldats, nous leur apprendrions peut-être aussi à être intrépides & fideles.

Ces raisons, ou plutôt le besoin

D 1

qu'il avoit de mes sauvages, qui jusqu'au dernier se feroient tous fait tailler en pieces en me vengeance, ralentit son courroux. Il nous fit une longue leçon sur nos devoirs, & me dit ensuite qu'il me pardonnoit mon emportement, parce qu'il étoit persuadé que je ne m'y serois pas laissé aller, si j'avois su que s'en prendre à un de ses officiers, c'étoit l'attaquer lui-même, qui représentoit la personne du roi. Telle fut la belle action qui fit souhaiter aux sibus-tiers de m'avoir avec eux. Ils jugerent par-là que j'étois un téméraire qui ne connoissoit point le péril, & qui étoit incapable de plier. En un mot, je leur parus digne d'augmenter le nombre des sibus-tiers. Cependant ils ne me le proposerent pas encore.

L'entreprise que formerent les Anglois après cela, ne leur réussit pas mieux que le reste. Ils s'efforcèrent vainement de brûler les vaisseaux qui étoient sous le canon de la place. Si bien que se voyant près de man-

qu
qu
pre
rin
vée
flor
de
I
har
leur
ce,
de
men
à l'i
hom
loup
situé
un g
sent
rent
tôt
tion
quel
dre
brav
Cast

quer de vivres, & faisant réflexion que nous les battions de leurs propres armes, en nous servant des farines que Morpain leur avoit enlevées, & qu'ils destinoient pour leur flotte, ils prirent prudemment le parti de se retirer.

Ils ne nous croyoient pas assez hardis pour oser les attaquer dans leur retraite; & dans cette confiance, ils se rembarquoient avec assez de tranquillité, lorsque sortant brusquement de nos bois, nous tombâmes à l'improviste sur onze à douze cents hommes qui, en attendant les chaloupes, pilloient quelques maisons situées sur le rivage. Nous en tuâmes un grand nombre avant qu'ils se misent en défense; mais ils ne tardèrent pas à s'y mettre, & furent bientôt soutenus. Il y eut alors une action des plus chaudes, & dans laquelle nous eûmes le malheur de perdre M. de Saillant, l'un de nos plus braves officiers. Le Baron de Saint-Castin y fut blessé dangereusement,

aussi-bien que M. de la Boularderje (1).

Quelques sibusniers, auprès de qui je combattois, me remarquerent avec plaisir dans la mêlée. Ils apperçurent qu'après avoir cassé mon sabre, je me servis de la crosse de mon fusil comme d'une massue, sans m'effrayer d'un coup de feu que j'avois reçu dans la cuisse. Cela les confirma dans la bonne opinion qu'ils avoient de mon courage, & ils résolurent de m'engager à quelque prix que ce fût dans la sibusnie. Je découvris leur dessein à la façon seule dont ils firent mon éloge à M. de Subarcas, qui, pour me dédommager de la perte de mon fusil que j'a-

(1) C'est ce même officier auquel il y a quelques années, il arriva un accident à Brest. Il donnoit un repas à plusieurs Messieurs & Dames de la ville sur une frégate neuve qu'il voulut leur faire voir sous voiles; le bâtiment fit capot à la vue de toute la ville, & tous les convives périrent.

vo
An
por
bon
dan
A
Dic
avo
aim
ter
glai
d'er
Plu
voy
que
de
pûn
gou
qu'à
Fra
ne
fin
ord
tem
je
des

vois entièrement brisé sur les têtes Anglaïses, me fit présent de celui qu'il portoit lui-même. Ce fusil étoit fort bon, & je m'en suis utilement servi dans la suite.

Au-lieu d'employer la frégate la Piche, à l'usage d'abord auquel elle avoit été destinée, M. de Subarcas aimoit mieux l'envoyer en France porter la nouvelle de l'entreprise des Anglais, & il chargea M. de la Ronde d'en aller rendre compte à la cour. Plusieurs Canadiens furent de ce voyage. Pour mes Algonquins & moi, quelque envie que nous témoignassions de nous mettre en mer, nous ne pûmes en obtenir la permission; le gouverneur voulant nous garder jusqu'à ce qu'il eût des réponses de France, & se proposant même de ne nous renvoyer en Canada qu'à la fin de l'été, s'il ne lui venoit pas des ordres contraires. Je me plaignis hautement de son procédé, disant que je ne m'étois engagé que pour faire des courses sur la nouvelle - Angle-

rie (1).
rés de
querent
ls ap-
é mon
rosse de
e, sans
u que
ela les
opinion
ge, &
à quel-
sibuste
a façon
ge à M.
domma-
que j'a-

quel il y
accident
plusieurs
sur une
faire voir
t à la vue
vives pé-

terre, & nullement pour m'enfermer dans une place, & en grossir la garnison.

Les sibusstiers, pour attiser le feu, nous représentoient qu'on se moqueroit de nous en Canada, si l'on nous y voyoit retourner au bout de quatre mois sous l'aile de nos peres & meres, après leur avoir dit adieu pour longtems. Ils m'exposoient en particulier, & me vantoient tout ce que leur état avoit de plus propre à flatter mes inclinations. Ce qu'il y a de gracieux parmi nous, disoient ils, c'est que chacun est officier, & ne travaille que pour lui. Nous sommes tous égaux, & notre capitaine n'a point d'autre privilege que celui de passer pour avoir lui seul deux voix dans les délibérations; je dis passer, car pour dire les choses comme elles sont, il n'a qu'une voix comme les autres; ou plutôt il n'en a point du tout, puisque quand il s'agit de résoudre si l'on attaquera ou non, l'alternative n'est pas à son choix,

& c
pour
oblig
time
à la
avez
le co
coud
ves
t-elle
boire
Peut
vaiss
qu'ils
les v
dre f
desse
meur
vous
seaux
Avec
piece
quelq
de de
quipa
sans

& qu'il doit nécessairement opiner pour l'attaque, afin de n'être jamais obligé de combattre contre son sentiment. Vous nous avez vus les armes à la main, ajoutoient-ils, & vous avez pu remarquer que nous avons le cœur au métier. Faut-il en découdre? nous nous y portons en braves gens; l'occasion nous manque-t-elle d'exercer notre valeur? rire, boire, jouer, voilà notre occupation. Peut-être vous étonnez-vous que nos vaisseaux soient petits; mais songez qu'ils en sont plus légers, & nous les voulons de cette sorte pour joindre facilement ceux que nous avons dessein d'attaquer. Si vous étiez d'humeur à prendre parti avec nous, vous verriez que les plus grands vaisseaux ne nous épouvantent point. Avec nos bâtimens de six ou de huit piéces de canons, nous en emportons quelquefois de cinquante piéces, & de deux à trois cents hommes d'équipage. Pourquoi cela? c'est que sans canonner nous allons tout d'un

coup à l'abordage, & qu'alors un brave officier vaut mieux que dix soldats.

Vous avez pu juger aussi, pour-suivoient-ils, par les farines que nous avons vendues au gouverneur, que dans les prises que nous faisons, nous ne payons qu'un dixieme à l'amirauté, & que tout le reste est pour nous. D'abord que nous nous sommes rendus maîtres d'un vaisseau, nous faisons le partage de ses marchandises au pied du grand mât, quand cela se peut, sinon, nous envoyons vendre la capture au premier port, & nous en partageons le prix. Nous ne sommes pas alors fâchés de n'être qu'un petit nombre; moins il y a de parts, plus elles sont grosses. Au reste, on a souvent éprouvé qu'on est toujours assez de gens à un bord, pour peu qu'on soit d'hommes vaillans. Quoique nous ne soyons pas ordinairement en grand nombre lorsque nous attaquons, cela ne nous empêche pas de combattre à

à dé
ttra
les a
T
d'aut
me t
déba
d'exe
Je le
jour
ment
du q
toit c
défen
sous
leur é
rines
lettres
J'av
en re
chasse
uns d
le lon
Lorsq
seau
devois
Ton

à découvrir sans nous bastigner ou retrancher, comme on fait sur tous les autres vaisseaux.

Tous ces discours & beaucoup d'autres encore que ces sibusiers me tenoient tous les jours pour me débaucher, m'inspirèrent enfin l'envie d'exercer leur profession avec eux. Je leur promis de les aller joindre le jour de leur départ le plus secrètement qu'il me seroit possible, attendu que M. de Subarcas, qui se doutoit de notre complot, leur avoit défendu de m'emmener, avec eux, sous peine de leur faire perdre ce qui leur étoit dû de reste pour leurs farines, & qu'il leur devoit payer en lettres de change.

J'avois coutume de passer de tems en tems des deux ou trois jours à chasser dans les bois avec quelques-uns de mes sauvages, ou bien j'allois le long des côtes à la découverte. Lorsque je sus le jour que le vaisseau devoit partir, & le lieu où je devois l'attendre, je pris au magasin

des provisions pour plusieurs jours ; & je sortis à mon ordinaire avec neuf ou dix de mes Algonquins , que je menai jusqu'à l'endroit qu'on m'avoit indiqué. Dès que je l'eus reconnu , je leur fis reprendre la route de Port-royal en nous écartant dans les bois , afin de pouvoir leur échapper. J'avoue que ce fut pour moi un triste quart-d'heure que celui-là. En considérant que j'allois quitter des amis tout dévoués à mon service , j'en soupirai de douleur ; & malgré la dureté de mon naturel , je me sentis presque aussi affligé qu'un père que la nécessité oblige à s'éloigner de ses enfans.

J'avois peut-être trente ou quarante pistoles en monnoie du pays , c'est-à-dire , en cartes à jouer , signées du gouverneur & de l'intendant. J'avois envie de leur donner cela ; mais je ne savois comment m'y prendre. Cependant je m'avisai de dire à l'un d'entre eux que je m'étois imprudemment chargé de ces cartes plus

incon
je le
me l
rété
toujo
dans
dans
eus p
le lie
né re
attenc
C'e
quinz
comm
couvr
tems
quiétu
tois m
plaigr
où je
retrou
suadé
cherch
hurler
bord
compa

incommodes que pesantes, & que je le priois de les porter à son tour pour me soulager. Après quoi m'étant arrêté en chemin, je leur dis d'aller toujours au petit pas. Ce qu'ils firent dans la pensée que je les rejoindrois dans un moment. Si-tôt que je les eus perdus de vue, je retournai vers le lieu où les sribustiers m'avoient donné rendez-vous, & je m'y cachai en attendant leur arrivée.

C'étoit une petite isle à douze ou quinze lieues de Port-royal. Le soleil commençoit à se coucher, quand je découvris le vaisseau des sribustiers; il étoit remis qu'il parût. Touché de l'inquiétude où j'étois sûr que je mettois mes pauvres sauvages, je les plaignois, & il y avoit des momens où je me sentoient tenté de les aller retrouver dans le bois. Je suis persuadé qu'ils y passerent la nuit à me chercher, en poussant des cris & des hurlemens. Quoi qu'il en soit, d'abord que je vis venir mes nouveaux compagnons, je cessai de m'occuper

des autres, & ne songeai plus qu'à me distinguer dans la sibusse par des actions d'éclat.

La première chose que me dirent les sibusstiers, fut que le gouverneur ravi de les voir partir sans moi, leur avoit expédié leurs lettres de change le plus galamment du monde. Ce qui nous fournit une belle occasion de rire à ses dépens. Je n'aurois guère tardé à m'apercevoir, si je n'en eusse pas déjà été convaincu, que je ne pouvois être avec des vivans d'une humeur plus conforme à la mienne. Ils me revêtirent d'un habit d'ordonnance, & se cotisèrent tous pour me faire une bourse, afin que je pusse jouer avec eux; car enfin, que faire sur mer si l'on ne joue? J'eus peu de peine à m'y accoutumer, & de-là prit naissance & racine en moi la maudite passion que j'ai pour le jeu, & que je ne ferois me flatter de pouvoir jamais vaincre.

Je donnai au commencement la

coméd
& par
laquel
disoit
d'appr
capabl
par ex
de me
d'heur
le vai
comme
eût pu
grand
petit
faisois
& quir
ment,
les au

Ils v
se div
vais v
n'aimo
furent l
vrai de
& me
souhai

comédie à ces grivois par mes naïvetés
& par la trop docile simplicité avec
laquelle j'exécutois tout ce qu'il me
disoit qu'il falloit faire. Le desir
d'apprendre la marine me rendoit
capable de tout; je me souviens,
par exemple, qu'ils eurent la malice
de me laisser pendant un demi-quart
d'heure me tourmenter pour empêcher
le vaisseau de pencher sur les flots,
comme si le poids de mon corps
eût pu produire cet effet sur un
grand bâtiment de même que sur
un petit canot. Heureusement je ne
faisois pas deux fois la même sottise,
& quinze jours après notre embarque-
ment, je n'étois pas plus neuf que
les autres.

Ils voulurent voir un jour, pour
se divertir seulement, si j'avois mau-
vais vin; & remarquant que je
n'aimois point cette liqueur, ils me
firent boire de l'eau-de-vie. Je m'eni-
vrai de cette boisson sans répugnance,
& me mis dans l'état où ils me
souhaitoient pour faire leur épreuve.

A mesure que les vapeurs de l'eau-de-vie troubloient ma raison, j'en devenois plus gai. Ce qui obligea quelques-uns de mes confreres, à m'agacer. Ils affecterent de me dire des choses désobligeantes, & de me pousser à bout. Je fus piqué tout de bon ; & me jettant sur eux le coutelas à la main, je ne fais ce qu'il en seroit arrivé, si des flibustiers qui m'observoient ne m'eussent saisi par derriere, & attaché jusqu'à ce que ma fureur & mon ivresse fussent passées. Ce qu'il y eut de malheureux dans cette scene, c'est que je balaffrai un flibustier fort aimé de tout l'équipage, quoiqu'il fut Espagnol. J'en eus beaucoup de chagrin, lorsque j'appris que tout cela n'avoit été qu'une comédie concertée entre mes camarades. Telle est souvent la fin des jeux de la folle jeunesse. Ils dégènerent en affaires sérieuses.

Je brûlois d'impatience de rencontrer un vaisseau pour en venir aux prises avec lui. J'étois fort curieux

de voir de quelle façon je me tirerois d'un combat naval, & j'avouai franchement aux fibuffiers que s'ils me faisoient demeurer encore quelque tems dans l'inaction, ils m'obligeroient à regretter mes sauvages. Néanmoins, malgré la démangeaison que j'avois d'aller à l'abordage, il se passa près d'un mois sans qu'il s'en offrît la moindre occasion. A la fin pourtant nous rencontrâmes une frégate Anglaise de vingt-quatre piéces de canon, & de cent trente hommes d'équipage.

Je n'avois point été surpris qu'on fit la priere publique soir & matin sur le vaisseau; mais je le fus au-delà de tout ce qu'on peut penser, quand j'entendis notre équipage entonner joyeusement le *Salve*, si-tôt que nous fîmes à la portée du canon. Effectivement cette priere se trouva très-convenable à une vingtaine des nôtres, qui furent tués pendant une demi-heure que nous demeurâmes exposés au feu du canon & de la mousqueterie des Anglais, sans qu'il

nous fut possible de les aborder. Aussi dès que nous eûmes mis le pied sur leur pont, nous terminâmes cette affaire; & pour cinq hommes que nous perdîmes encore, ils en eurent plus de soixante d'expédiés, & le reste se rendit.

Morpain & les autres jugerent bien alors qu'ils ne s'étoient pas trompés, quand ils m'avoient fait l'honneur de me croire doué des qualités requises pour être sribustier; car je fus un des premiers à sauter sur le bord ennemi, & à me jeter au milieu des Anglais, à qui toutefois je ne fis pas grand mal, parce qu'ils ne m'en donnerent pas le tems, & qu'ils me gratifierent d'un coup de feu, sans préjudice d'un coup d'épée que je reçus dans le corps. Ces deux blessures m'arrêterent tout court, & me mirent hors de combat. Nous eûmes huit ou neuf des nôtres qui furent aussi blessés, les ennemis ayant fait sur nous plusieurs meurtrieres deux ou trois de-

charg
d'am

C'

bustie
qu'il

ou so

sa m

lui,

meur

n'aur

nos p

la ca

nous
au po
Dom

En

fus é

f. ntir
parler
vis pa

(1)

qu'on

(2)

côte f
très-b

charges de mousqueterie avant que d'amener (1).

C'est la coutume, parmi les flibustiers, que chacun ait son matelot, qu'il appelle son ami, son frere, ou son associé. Ce matelot le sert dans sa maladie, le veille, prend soin de lui, & devient son héritier, s'il meurt. Si j'eusse perdu la vie, je n'aurois pas fort enrichi le mien, nos parts n'étoient pas considérables; la capture ne valoit pas ce qu'elle nous avoit coûté. Nous la vendîmes au port de Paix (2) dans l'isle Saint-Domingue.

En arrivant dans ce pays-là, je fus étonné des chaleurs qui s'y font sentir, moi qui n'avois jamais ouï parler de Zone-Torride. Je ne me vis pas plutôt guéri de mes blessures,

(1) C'est baisser le pavillon pour marquer qu'on se rend.

(2) Ce n'est qu'un gros bourg sur la côte septentrionale de l'isle, mais il a un très-bon port.

& en état de pouvoir sortir , que je m'allai promener sur le port , où j'appris qu'il y avoit un homme de Montréal établi à quelques lieues de-là , dans une jolie habitation. On me le nomma ; je connoissois sa famille ; je me proposai de me rendre chez lui , & d'y passer quelques jours pour éprouver s'il faisoit aussi grand chaud à la campagne que dans le bourg. Notre capitaine m'y fit conduire , après m'avoir assuré que d'un mois entier nous ne serions en état de nous remettre en mer. Il le croyoit ainsi ; mais dès le lendemain de mon départ , ayant été averti qu'un bâtiment Anglais qui traînoit après lui une prise Française , venoit de passer à la vue du port , il s'informa de sa route , & se mit aussi-tôt à ses trouffes , sans se donner le tems de m'attendre , ni même de me le faire savoir. De maniere qu'au bout de quinze jours étant revenu au port de Paix , je ne trouvai plus personne.

que
me
Ou
d'h
j'ig
rev
Cep
arré
aprè
de
est à
disar
lieu
on e
y ve
Je
je m
mon
que
& u
qu'ell
avoit
que j
beau
mon

J'avois entendu dire qu'on étoit quelquefois des trois ou quatre mois en mer sans relâcher dans aucun port. Outre que je ne me sentoïis pas d'humeur à rester si long-tems oisif, j'ignorois si le vaisseau de Morpain reviendroit mouiller en cet endroit. Cependant j'eus la patience de m'y arrêter tant que j'eus de l'argent, après quoi mon hôte me conseilla de prendre la route du Cap qui est à quinze lieues de-là, en me disant qu'il y avoit toujours dans ce lieu quelque sîbustier, & que même on en voyoit souvent plusieurs qui y venoient relâcher ensemble.

Je partis pour le Cap; je n'avois, je m'en souviens, pour armes que mon coutelas, & pour garde-robe que ma chemise, avec mes culottes, & une petite veste qui, de blanche qu'elle avoit été, comme le reste, avoit pris une teinture de gris-brun que je lui fis perdre dans un fort beau ruisseau que je rencontraï sur mon chemin. M'étant blanchi de

cette sorte, je continuai ma route en laissant au soleil le soin de me sécher. Sur la fin de la journée, j'aperçus six cavaliers, qui paroissent se promener dans la campagne. Ils s'approchèrent de moi, & commencèrent à me questionner. Je leur avouai ingénument qui j'étois & où j'allois. Là-dessus ils me dirent qu'il y avoit pour moi du péril à faire mon voyage à pied; que je trouverois plusieurs rivières que je ne pourrois passer à la nage, sans m'exposer à être dévoré par des poissons (1) monstrueux dont elles étoient pleines. Je ne crains point les poissons, Messieurs, leur répondis-je, je nage aussi-bien qu'eux, & ils n'ont pas de fabre comme moi.

Cette réponse & plusieurs autres que je leur fis, leur inspirèrent l'envie de me retenir, & de me rendre service, ainsi que je l'éprouvai dans

(1) On appelle ces poissons Caymans.

la suite. Le principal de ces Messieurs étoit un capitaine de côtes, nommé Rémouffin, né Créole, de même que son épouse, & les personnes qui l'accompagnoient étoient ses paréns pour la plupart. Il possédoit de grandes richesses, & son habitation contenoit un petit monde de negres.

M. de Rémouffin m'invita fort poliment à faire quelque séjour chez lui; & voyant que je m'en défendois: du moins, me dit-il, demeurez avec nous jusqu'à demain. Je ne souffrirai pas que, si près de ma maison, un galant homme comme vous passe la nuit à l'air. J'eus beau leur dire que dès mon enfance parmi les sauvages, je m'étois accoutumé à coucher sur la dure; ma résistance fut vaine. Deux de ces cavaliers descendirent de cheval, & me mirent de force en croupe derriere M. de Rémouffin. Je n'aurois pas eu besoin de leur secours ni même d'étrier pour y monter de bon gré; mais j'érois décontenancé à ne savoir quel parti

prendre. Ils m'embarraffoient plus par leurs honnêtetés, qu'ils n'auroient fait en m'attaquant tous six à la fois.

Quand on se trouve dans un pays inconnu avec de nouveaux visages, on ne fait si leurs caresses sont les préludes du bien ou du mal qu'ils vous veulent faire. Suivant la différence des peuples, les uns vous surprennent & vous conduisent à la mort par les même moyens que les autres employent à vous secourir. C'est un embarras où je me suis vu bien des fois; & franchement dans cette occasion, je ne fus pas sans défiance. Quoique ces gens-ci, disois-je, parlent Français, ce sont peut-être des Anglais qui vont me mettre aux fers, ou me faire mourir cruellement; encore s'ils se déclaroient mes ennemis, j'en tuerois quelqu'un, & je mourrois satisfait.

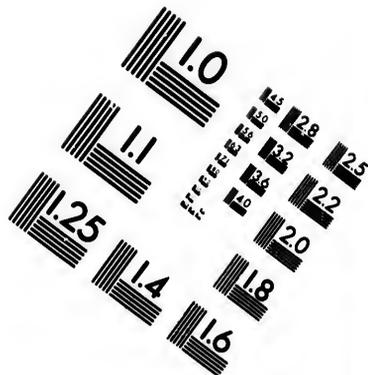
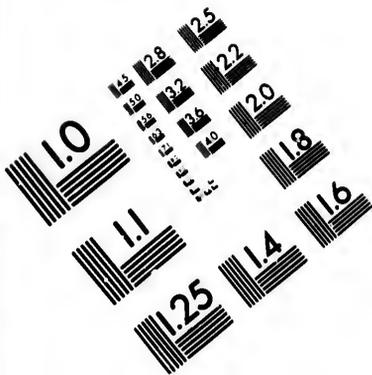
Je croyois pourtant qu'il n'y avoit dans ce pays que des Français & des Espagnols qui devoient alors être

unis d'intérêts ; mais d'un autre côté , je me souvenois que les sibusiers m'avoient dit , que malgré l'alliance de ces deux nations , il falloit un peu se défier de la dernière , qui poignardoit quelquefois un homme en le caressant.

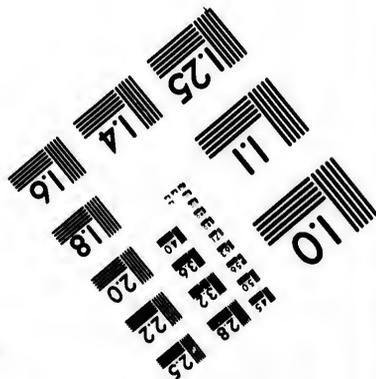
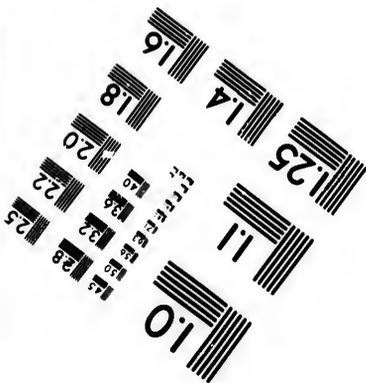
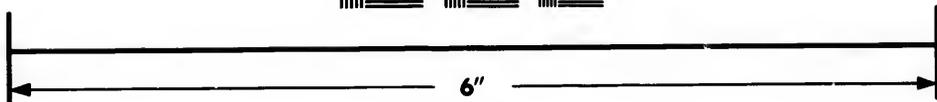
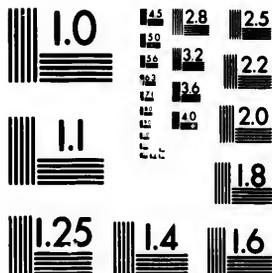
Il y avoit aussi des momens où je m'imaginerois que je pouvois être avec des voleurs ; & lorsque je m'arrêtois à cette pensée , je ne trouvois pas qu'ils eussent grand sujet de s'applaudir de ma rencontre , puisque je n'avois pour tout argent qu'une trentaine de sols en monnoie pour faire mes quatorze lieues. Autre embarras ; je n'avois jamais été à cheval ; je n'avois pas peu de peine à m'y bien tenir , & je craignois en tombant d'exciter les ris de mes conducteurs à mes dépens.

L'habitation où l'on me menoit n'étoit pas éloignée , nous y arrivâmes bientôt. Hola ho , Mesdames , s'écria M. de Rémoussin , en appelant sa femme & plusieurs parentes qui étoient





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 128
15 132
16 136
17 22
18 20
19

20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

avec elle : voici un sauvage curieux que je vous amène. Sans aller en Canada , vous alléz voir un Iroquois , mais un Iroquois qui ne vous fera pas peur. A ce mot d'Iroquois , les Dames se formant une idée de monstre , fait à-peu-près comme leurs negres , s'avancerent pour me considérer , & ce ne fut pas sans étonnement qu'elles virent un gros garçon d'assez bonne mine , blanc & blond , comme le sont communément les Canadiens.

Quoiqu'à la vue de ces aimables personnes je me fusse un peu rassuré , & que je jugeasse bien que j'étois avec d'honnêtes gens , je ne laissai pas de les aborder d'un air qui sentoit tant soit peu l'Iroquois. Mais il falloit me le pardonner , je n'étois guere propre à m'entretenir avec le beau sexe. Néanmoins n'étant alors obligé que de répondre aux questions que les Dames me faisoient sur le Canada , sur les sauvages , & sur leur façon de vivre , il ne me fut

pas difficile de les satisfaire. Je m'appercus même que je les divertissois infiniment, malgré ce qu'on appelle les gros mots, dont j'affaisonois ma narration. Elles me trouvoient une naïveté qui les réjouissoit.

On servit un souper splendide. Il ne me manqua rien pour être charmé de ce repas, que la permission de boire de l'eau pure; mais tous les convives me forçoient à boire du vin à leur exemple; ce qu'ils faisoient avec des manières si engageantes, que je ne pouvois m'en défendre, quelque peu de goût que j'eusse pour cette boisson. Elle me donna tant de vivacité, que la compagnie, ayant témoigné qu'elle étoit curieuse de savoir pourquoi j'avois abandonné les Iroquois, & ensuite le Canada, elle eut sujet d'être contente des discours que je tins là-dessus. Je fis sur-tout avec enthousiasme le détail du siège de Port-Royal, de l'attaque du vaisseau Anglais, & de sa prise, sans oublier la moindre cir-

constance. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'à chaque phrase, je disois toujours : *Oh, je vais me remettre en mer* : & ce refrain faisoit pousser aux convives de grands éclats de rire.

Madame de Rémouffin, étonnée de me voir dans une âge si peu avancé, ne respirer que les combats, m'en fit des reproches, en me demandant malicieusement combien j'avois mangé d'Anglais depuis que je courois les mers. Ne doutant point que je ne fusse assez inhumain pour suivre la coutume des sauvages, qui disent qu'un ennemi vaincu augmente personnellement leurs provisions de bouche. Je sentis bien que je méritois ce trait railleur, & que j'avois tort en effet de faire des portraits si cruels devant des Dames. Mais c'est une règle générale que chacun aime à parler de son état. Je fus pourtant dans la suite un peu plus retenu.

Lorsque nous fûmes levés de table

M. de Rémoussin me conduisit lui-même dans une salle où il me dit : Voilà votre chambre & votre lit : vous avez besoin de repos , & vous pouvez le goûter ici comme si vous étiez dans votre famille. On va vous apporter tout ce qui vous est nécessaire pour la nuit. S'il vous faut autre chose , vous n'avez qu'à le demander librement. Il sortit en disant ces paroles , & deux nègresses vinrent étendre sur le lit deux draps des plus fins ; elles me présentèrent ensuite une chemise , un bonnet , & des serviettes , tandis que deux negres qui avoient apporté un grand bassin d'eau claire , me répétoient sans cesse : *Laver , maître , laver.* Comme je n'étois point fait à de pareilles cérémonies , je regardois tranquillement ces negres sans leur répondre. Ils prirent mon silence pour un consentement , & se mirent en devoir de me déshabiller ; mais peu satisfait de mes valets-de-chambre , je me préparois à leur donner leur congé , &

à les mettre à la porte, lorsque M. de Rémoussin, qui, de son appartement, entendoit notre contestation, revint me trouver pour me demander pourquoi je faisois de telles façons. Je lui répondis que n'étant pas en état de reconnoître ses bontés, il me suffisoit de passer la nuit dans la cabane d'un de ses negres, pour moins incommoder & pour partir dès la pointe du jour.

Vous comptez sans votre hôte, repliqua-t-il, si vous vous proposez de nous quitter dès demain. C'est ce que nous ne vous permettrons nullement. Nous connoissons trop le danger qu'il y auroit pour vous à poursuivre votre chemin. Si vous voulez absolument aller au Cap, au lieu d'attendre ici vos compagnons, je vous promets de vous y mener moi-même incessamment dans ma pirogue (1). En attendant, ajouta-t-

(1) Espece de chaloupe souvent faite d'un seul tronc d'arbre, sur-tout dans l'Amérique méridionale. Ces pirogues sont légères & il y en a qui peuvent porter jusqu'à cinquante personnes.

il, en mettant huit ou dix louis d'or dans ma poche, voilà de quoi vous amuser & jouer avec nous, si cela vous fait quelque plaisir. Enfin, regardez-moi, de grace, comme votre frere, & soyez tranquille.

Ce procédé si noble & si généreux du maître, me fit recevoir sans façon les services de ses esclaves; & laissant faire les negres, je fus bientôt déshabillé, lavé, frotté & couché. Je puis dire que le lendemain, & les jours suivans, on me traita en enfant gâté. Les Dames ainsi que les hommes, me faisoient des caresses à l'envi. C'étoit à qui prendroit plus de soin de moi; cela me fit bien sentir la différence qu'il y a des secours qu'on peut attendre des sauvages, à ceux qu'un malheureux éprouve chez une nation civilisée, humaine & obligeante. Telle est, entre autres, la Française, particulièrement dans ces isles.

N'étant pas accoutumé aux chaleurs excessives du climat, je restois ordi-

nairement avec les Dames , pendant que leurs époux montoient à cheval , & faisoient leurs tournées vers les côtes. L'habitation étoit un vrai ferrail pour ces femmes infortunées , elles ne voyoient que leurs maris , & encore avoient-elles des rivales dans leurs négresses. Quelques parentes de Madame de Rémouffin , qui ne s'en appercevoient que trop , s'en plaignoient assez hautement , mais elles avoient affaire à des maris qui ne s'en soucioient guere.

Une de ces épouses négligées qui souffroit apparemment avec plus d'impatience que les autres cette aliénation de ses revenus , jetta les yeux sur moi pour en être dédommagée. Elle me fit toutes les avances que peut faire une honnête femme qui médite un dessein qu'elle se reproche sans pouvoir y renoncer. Mais j'étois alors si peu au fait sur cet article , qu'à moins de me dire , bois , je n'aurois jamais osé toucher au verre. Souvent elle me tirailloit en particulier , me prenoit

les
fier
pa
con
cha
les
taq
toit
nou
mag
aussi
avez
plus
fessio
pas
cette
vous
fuis
vous
maris
aux n
ohène
valon
fesse
noient
repon

les mains qu'elle ferroit entre les
 siennes ; & me regardant d'un air
 passionné, elle me plaignoit de l'in-
 commodité que me causoient les
 chaleurs du climat : elle gémissoit sur
 les blessures que j'avois reçues dans l'at-
 taque du vaisseau Anglois, & m'exhor-
 toit tendrement à n'en plus chercher de
 nouvelles. N'est-ce pas grand dom-
 mage, me disoit-elle, que jeune &
 aussi aimable que vous l'êtes, vous
 ayez embrassé la plus pénible & la
 plus dangereuse de toutes les pro-
 fessions. Est-ce que vous n'aimeriez
 pas mieux demeurer avec nous dans
 cette charmante solitude, que de
 vous exposer à tant de périls ? Je
 suis persuadée, ajoutoit-elle, que
 vous êtes de meilleur goût que nos
 maris, & que vous nous préféreriez
 aux négresses ? Parlez, M. de Beau-
 chène, n'est-il pas vrai que nous
 valons mieux qu'elles ? Je vous con-
 fesse qu'à des questions qui me don-
 noient si beau jeu, je ne savois
 répondre que *oui, Madame ; vous*

avez bien de la bonté, Madame.

La plupart de mes lecteurs diront, sans doute, que je faisois-là un vrai rôle de sot; j'en conviens; mais quelques-uns pourront s'écrier: O précieuse ignorance! O trop heureuse simplicité! Ce qu'il y a de certain, c'est que si j'enusse violé les loix de l'hospitalité en profitant de la foiblesse qu'on me témoignoit, M. de Remoussin & tous ses parens auroient fort bien pu m'en punir. Quoi qu'il en soit, je ne me reproche aujourd'hui en me rappelant cette aventure, que de m'être quelquefois repenti d'avoir été trop honnête homme.

La Dame qui m'avoit inutilement agacé, ne manqua pas de dire aux autres, qu'elle me croyoit insensible à l'amour. Elles penserent toutes la même chose de moi. Les unes en rioient; mais il y en avoit qui disoient fort sérieusement; c'est dommage. Cela leur paroissoit un grand défaut dans un adolescent de
ma

ma figure. Elles en parlerent à leurs maris ; enfin , le bruit s'en répandit parmi les negres , & je devins bientôt , sans m'en appercevoir , la fable de l'habitation.

Pour mes péchés , une maudite négresse des plus malignes , & qui servoit de femme - de - chambre à Madame de Rémousfin , s'offrit à venger les Dames de mon insensibilité. Elle se vanta qu'elle trouveroit bien le secret de me donner du goût pour les femmes. Tout le monde applaudit à cette entreprise qui parut digne de récompense. Quatre Messieurs promirent chacun un louis d'or à l'entrepreneuse , si elle réussissoit. O gens du monde , qu'il est difficile que l'innocence se conserve long-tems parmi vous !

La négresse ne perdit pas de tems ; dès le soir même , ce ministre de Satan , agissant avec moi comme avec un sauvage & un sibustier , vint me trouver dans ma chambre une nuit. M. de Rémousfin & ses amis

étoient aux écoutes à ma porte. Elle s'approcha de mon lit effrontément, & m'adressant la parole : Monsieur le Canadien, me dit - elle, je me suis bien apperçue que vous m'aimez, & je ne veux pas vous faire languir davantage. Ce début étonnant, si j'eusse été bien éveillé, auroit été plus propre à soutenir ma vertu qu'à la corrompre. J'aurois indubitablement repoussé les caresses d'une imprudente dont je connoissois la laideur; mais j'étois encore tout endormi, & par conséquent je n'ai qu'une idée très-confuse de la réception que je lui fis.

Cependant nos Messieurs qui ne croyoient pas avoir donné pour rien leur argent, ne pouvoient se lasser de rire entre eux de la piece qu'ils m'avoient faite. Le jour suivant, pendant le dîné, ils se mirent à faire la guerre aux Dames sur ce qu'elles n'avoient pas l'art d'amuser leur hôte. Effectivement, Mesdames, dit M. de Rémoussin, vous devriez, ce me

semble , nous épargner le soin d'inventer des passe-tems pour le retenir dans notre habitation. Il est bien honteux pour vous que vos charmes seuls n'aient pas le pouvoir de la lui rendre agreable. Ce qui nous en console , répondit en riant Madame de Rémouffin , c'est que le cœur de M. le chevalier n'est accessible qu'à la gloire. C'est une conquête interdite à l'amour. S'il est insensible à ce que nous valons , ajouta une autre Dame , du moins , ne nous fait-il pas l'injustice de nous préférer des monstres tels que vos maîtresses.

Vous avez trop mauvaise opinion de M. le chevalier , dit alors un autre homme , je juge de lui plus favorablement. Je parie que ces monstres ne lui déplaisent pas , & qu'il donne comme nous la pomme à l'amour Africain. Oh , pour cela , non , m'écriai-je d'un ton brusque ! il faudroit que j'eusse perdu le bon sens & la vue , pour être capable de faire un pareil choix ; & je ne saurois

croire qu'il y ait un homme au monde qui puisse trouver aimables de si vilaines créatures. Vous l'entendez, Mesdames, reprit M. de Rémouffin. Vous devez tenir compte à M. le chevalier de ce qu'il dit-là ; car il ne parle ainsi que par politesse, & par considération pour vous. Non, Monsieur, lui repartis-je ; il me semble que je dois me connoître. Encore une fois, je n'aime point ces beautés infernales, & ne les aimerai jamais.

A cette repartie, M. de Rémouffin appellant la négresse qui m'avoit séduit : Approchez, Angolette, lui dit-il, venez confondre M. le chevalier. Dites-nous la vérité, ma fille ; on ne vous fera pas le moindre mal ; mais si vous vous en écarterez, je vous ferai attacher à un poteau, & donner cinquante coups de fouet bien appliqués. Que s'est-il passé cette nuit entre ce Monsieur & vous ? Là-dessus Angolette fit en tremblant le récit de l'aventure nocturne, & sa

dit
en
soie
acc
tou
me
leur
nég
emb
les
table
vois
lon
caus
rois
repr
par
jours
en f
eus f
mal
blem
qu'on
Ne
tenir
leurs

dit même beaucoup plus qu'il n'y en avoit. Les Dames qui connoissoient la pèlerine pour une drôlesse accoutumée à joner de semblables tours, ne me firent pas l'honneur de me croire, quelque chose que je pusse leur dire, pour leur persuader que la négresse débitoit une imposture. Mon embarras, la surprise des femmes, & les risées des hommes, formoient un tableau assez plaisant. Pour moi, je n'avois aucune envie de rire; j'aurois volontiers étranglé l'effrontée qui étoit la cause de ma confusion. Quand j'aurois eu une faute inexcusable à me reprocher, elle eût été bien expiée par ma honte. Je fus deux ou trois jours sans oser regarder nos Dames en face. Le chagrin même que j'en eus fut si vif, qu'il me causa une maladie dont je serois mort infailliblement, sans les soins extraordinaires qu'on eut de moi.

Ne pouvant plus me résoudre à tenir compagnie aux Dames, lorsque leurs maris étoient absens, je me

promenois tout seul dans l'habitation. En me promenant, je cueillois & mangeois des oranges, & j'en mangeai tant un jour, que j'en eus la fièvre la nuit avec un cours de ventre affreux. L'estomac commença aussi à m'enfler, comme il arrive à la plupart des personnes qui viennent de France dans ces isles. Quand on vit que c'étoit le mal qu'on appelle dans le pays, mal d'estomac, on me donna deux negres des plus forts, qui me prenant sous les bras, me promenoient par force, & me faisoient monter & descendre par des chemins très-rudes, & pleins de hauts & de bas. Sans ce pénible exercice, qui est l'unique remede à ce mal, le malade tombe malgré lui dans un assoupissement, pendant lequel ses jambes deviennent enflées après l'estomac, & il en revient rarement.

Outre les negres qui me promenoient le jour, il m'en falloit d'autres pour me veiller la nuit, & ceux-ci n'avoient pas moins d'occupation

que les premiers. On étoit obligé de de me tenir de force , & quelquefois de me lier ; autrement je me serois bleffé ou tué peut-être dans mes accès de fièvre , qui , d'ordinaire , étoient très-violens. Dans mes délires , j'allois à l'abordage , & tantôt à la chasse avec des Iroquois. A la fin d'une de ces crises , & la connoissance m'étant revenue , j'apperçus la négresse Angolette auprès de mon lit. Dans le premier mouvement , je fus tenté de feindre que l'accès n'étoit pas encore passé , de la saisir , & de me venger à coups de poings du tour qu'elle m'avoit joué. J'avois même déjà commencé à crier en Iroquois : *Thetiateghin hahooniai kahoonrai , bacistah* (1). Mais remarquant que la pauvre fille s'empressoit fort à me secourir , je ne pus me résoudre à payer si mal ses services.

(1) C'est-à-dire , mes freres , aux armes , aux armes , feu.

Les negres, qui toutes les nuits étoient occupés autour de moi, n'étoient plus en état de travailler pendant le jour. Ce qui ne laissoit pas de faire tort à M. de Rémoussin. Heureusement ma maladie ne fut pas de longue durée, & je me rétablis enfin peu-à-peu. Pénétré des attentions de mon hôte & de mon hôtesse, ainsi que des bontés de toute la famille, j'aurois, je crois, renoncé à la mer pour demeurer toujours avec eux, quand Morpain vint mouiller au port de Paix. Il envoya plusieurs s'ibustiers s'informer de moi dans le pays; j'étois trop près de la ville pour que ses perquisitions fussent inutiles. D'ailleurs, on ne parloit aux environs que de l'Iroquois de M. de Rémoussin. Deux de mes camarades arriverent donc bientôt chez lui, & parurent transportés de joie en me revoyant.

Quoique leur arrivée fît peu de plaisir dans cette maison, puisqu'ils y venoient pour m'en arracher, ils y

fu
l'a
qu
de
m'
din
Ré
vo
n'o
po
lui
arr
que
con
tou
pou
mor
mor
les
de r
don
ven
n'ay
mais
rega
elle

furent fort bien reçus. Telle étoit l'amitié qu'on avoit conçue pour moi, que mon départ affligea tout le monde. Je ne puis y penser encore fans m'attendrir. Personne ne voulut me dire adieu. Il n'y eut que M. de Remouffin qui eut la force de me voir partir. Je lui protestai que je n'oublierois jamais ce qu'il avoit fait pour moi : je lui dis que je ne pouvois lui offrir que mon bras ; mais que s'il arrivoit qu'il en eût besoin, de même que de tout l'équipage, je le priois de compter sur moi : que je me ferois toute ma vie un devoir de répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Ce que j'exige de vous, mon cher chevalier, me répondit-il, les yeux couverts de larmes, c'est de ne nous point oublier, & de nous donner de vos nouvelles le plus souvent possible. Je souhaite que vous n'ayez pas besoin de nous, ajouta-t-il; mais quelle que soit votre destinée, regardez toujours ma maison comme si elle étoit à vous. En prononçant ces

paroles, il m'embrassa tendrement, & nous nous séparâmes. Pour comble de générosité, il me fit conduire au port de Paix, avec quatre chevaux chargés, l'un d'habits & de linge pour mon usage, & les autres d'oranges, d'eau-de-vie, & d'autres rafraîchissemens pour notre vaisseau.

Morpain fut ravi de me retrouver tel qu'il m'avoit laissé; je veux dire fort disposé à partager avec lui de nouveaux périls. Il me parut qu'il y avoit bien du changement sur son bord. Je ne vis que des visages inconnus. C'est le sort des sibustiers. Ils vieillissent rarement dans leur profession. Morpain m'apprit que mes premiers compagnons avoient péri presque tous dans trois combats où il avoit fait trois prises différentes, & qu'il cherchoit par-tout de braves gens pour les remplacer.

Comme ce n'étoit pas ma faute, si je n'avois point combattu avec eux, j'eus ma part ainsi que les autres, dans

les captures qui avoient été faites. Elles étoient assez considérables, & je ne fus pas peu surpris de me trouver riche si promptement. Je crus que le ciel m'envoyoit tous ces biens pour témoigner ma reconnoissance à M. de Remouffin. Je fis un troc de quelques meubles qui m'étoient échus, contre une montre d'or qui tomboit à un de mes camarades; je la mis dans une petite corbeille sous un rouleau de deux cents louis, & je fis porter mon présent à M. de Remouffin, par un bourgeois que je connoissois pour un homme qui faisoit ses affaires au port, & qui avoit soin de l'avertir de tout ce qui s'y passoit.

J'avois chargé mon commissionnaire de dire que nous étions partis, & qu'il nous avoit vus déjà loin du port; mais il n'obéit pas, puisqu'il me rapporta ma corbeille dès le soir même, avec une longue lettre, par laquelle M. de Remouffin me reprochoit mon procédé, qui lui faisoit

craindre, disoit-il, que je n'eusse pas reçu les marques de son amitié d'aussi bon cœur qu'il me les avoit données. Il me mandoit pourtant que pour ne pas tout refuser, il avoit retenu la montre. Cela étoit vrai; il avoit remis à la place vingt-cinq louis, & c'étoit plus qu'elle ne valoit; enfin il étoit écrit que j'aurois à ce galant homme toutes les obligations du monde, sans pouvoir dans la suite lui témoigner que j'en étois reconnoissant: car tant que j'ai couru les mers depuis ce tems-là, je n'ai pas eu occasion de relâcher au port de Paix, quelque envie que j'en eusse; & je n'ai recontré sur mer personne qui vint de ce port, à qui il n'ait demandé de mes nouvelles (1).

Quatre ou cinq jours après que j'eus rejoint Morpain, il se trouva

(1) En arrivant à Nantes en 1712, j'appris de quelques personnes de Saint-Domingue qui se disoient de ses parens, qu'il étoit mort depuis peu. Je l'ai regretté plus que mon pere.

en
fer
no
da
râ
au
de
un
des
à c
le
mo
qui
ce
nou
faire
& c
de l
dans
aux
le f
guen
Bord
jette
ville
M
Ta

en état de partir. Nous allâmes croiser sur les côtes de la Jamaïque, & nous y fîmes plusieurs prises pendant cinq mois que nous y demeurâmes. Nous vendîmes la dernière au petit Goave, dont M. le comte de Choiseuil étoit gouverneur. C'étoit un bâtiment chargé de vins de Madere; ce qui fit un plaisir extrême à ce seigneur, de même qu'à tout le pays. Il nous fallut plusieurs mois pour radouber notre vaisseau qui étoit en mauvais état. Pendant ce tems-là, M. de Choiseuil, pour nous occuper, résolut de nous faire faire quelques courses, sous un vieux & célèbre sîbustier, qui s'étoit retiré de la mer pour vivre tranquillement dans une riche habitation qu'il avoit aux environs du petit Goave. C'étoit le fameux Montauban, qui dans la guerre précédente, avoit conduit à Bordeaux cinq prises Anglaises, qui jetterent tant d'argent dans cette ville.

M. de Choiseuil eut bien de la

Tome I.

G

peine à tirer Montauban de sa retraite, soit que ce sibiustier n'aimât plus que le repos, soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devoit lui arriver. Cependant il se laissa vaincre : il accepta la commission avec une belle frégate de quatorze piéces de canon ; M. de Choiseuil qui l'avoit dans son port lui en fit présent. Elle se nommoit le Néron ; nous ne fûmes pas plutôt que Montauban alloit se remettre en mer, que nous nous engageâmes presque tous avec ce héros de sibiuste. Nous mîmes à la voile au bruit des fanfares & du canon de la place. On eût dit que nous étions assurés de la victoire.

Sur la route que nous faisons vers la Jamaïque, en passant à la vue d'un petit port, appelé la Quaye Saint-Louis, nous y découvrîmes un vaisseau Espagnol, qui y avoit relâché pour échapper à un garde-côte Anglais, qui lui avoit donné la chasse pendant deux ou trois heures. Ce navire Espagnol étoit de qua-

ran
qui
pia
cru
éca
pét
si
Ha
som
rép
pét
jusq
&
avi
que
nou
la J
nou
serv
de
peu
L
offr
de
équ
jusq

rante pieces de canon , & foible d'équipage , quoiqu'il fut chargé de piastres. Il est vrai qu'il n'avoit pas cru faire route tout seul , ayant été écarté de plusieurs autres par la tem-pête. Le capitaine nous fit demander si nous voulions l'escorter jusqu'à la Havane , nous offrant pour cela telle somme qu'il nous plairoit. Nous lui répondîmes , après avoir tenu un petit conseil là-dessus , qu'un voyage jusqu'à la Havane nous écarteroit trop & dérangeroit le dessein que nous avions , & pour l'exécution duquel un tems nous étoit prescrit ; que nous allions croiser sur les côtes de la Jamaïque , & que tout ce qu'il nous étoit permis de faire pour son service , c'étoit de le mettre sur celles de Cuba au port de Sant-Jago , ou peut-être à celui du Saint-Esprit.

Le capitaine Espagnol accepta nos offres , & Montauban qui étoit connu de la plupart des hommes de son équipage , leur jura sur notre vie que jusqu'à ce qu'ils fussent en sûreté, nous

ne les quitterions que pour courir sur les Anglais que le hasard nous pourroit faire rencontrer ; qu'en ce cas nous n'exigions d'eux que la complaisance de nous attendre, leur promettant de les rejoindre après nos expéditions. Les Espagnols, charmés de nous avoir pour défenseurs de leurs piastres, vugnoient joyeusement en notre compagnie, en faisant mille démonstrations de reconnoissance ; & pour nous engager encore mieux à leur être fideles, il ne se passoit point de jour qu'ils ne nous régallassent sur leur bord par détachemens.

Une nuit le gros tems nous écarta d'eux considérablement, & le lendemain sur les dix heures du matin, quand nous les revîmes, nous remarquâmes qu'ils étoient à deux portées de canon d'une frégate Anglaise, de trente-six pieces de canon. Lorsque nous eûmes rejoint les Espagnols, ils nous dirent qu'ils avoient fait semblant de vouloir aller aux

Ang
n'en
P
tant
vail
peu
voil
au
poss
rir
Nou
Espa
la m
d'abo
devi
tout
tiers
dier
que,
frere
s'app
d'am
vallen
diren
que n
homr

Anglais ; mais que dans le fonds ils n'en avoient eu aucune envie.

Pour nous, nous ne fîmes pas tant de façons. Nous poursuivîmes le vaisseau Anglais, & le joignîmes en peu de tems, bien qu'il fût assez bon voilier. Il faut que je rende justice au capitaine Espagnol : il fit tout son possible pour nous suivre, & courir avec nous la fortune du combat. Nous avions sur notre bord quatre Espagnols, avec qui nous avions passé la nuit à jouer. Ils ne furent pas d'abord spectateurs oisifs, mais ils le devinrent bientôt en nous voyant tout à coup une vingtaine de flibustiers sur le pont de la frégate, expédier des Anglais avec tant de vigueur, que, sans être soutenus par nos confreres & par le vaisseau Espagnol qui s'approchoit, nous les aurions forcés d'amener. Aussi les quatre *Senores Cavalleros* qui étoient sur notre bord dirent-ils à leur capitaine après l'action, que nous étions des diables & non des hommes. Le meilleur de notre prise

consistoit en 130 negres , que nous envoyâmes vendre à Saint-Louis , & encore n'en retirâmes-nous aucun profit, puisque nous n'entendîmes plus parler ni d'eux ; ni du vaisseau qui les portoit.

Si nous montrâmes aux Espagnols notre maniere de combattre , nous leur fîmes connoître après cela que la parole d'honneur n'est pas moins sacrée parmi les sîbustiers que chez les guerriers les plus polis. Un jour un des nôtres , j'en ai oublié le nom , s'étant échauffé le cerveau à force de boire avec les Espagnols sur leur bord , nous dit quand il fut revenu sur le nôtre , que si nous voulions suivre son conseil , nous ferions d'un seul coup notre fortune , sans nous exposer au moindre péril. Nous lui demandâmes là-dessus comment. En enlevant , reprit-il , le vaisseau Espagnol que nous escortons. Nous nous retirerons avec lui à Bucator , après nous être défaits de tout l'équipage.

Montauban , à ce discours , nous regarda tous fixement , comme pour

lire dans nos regards ce que nous pouvions penser d'une pareille proposition; & quoiqu'il n'y eût parmi nous personne qui n'en parût indigné: Messieurs, nous dit-il, je vous remets la place que vous m'avez donnée, s'il faut que je sois témoin de l'impunité d'une trahison proposée; mettez-moi plutôt à terre sur la première côte, je vous demande cette grace. Pourquoi nous quitter, Monsieur, lui répondîmes-nous? Ya-t-il ici quelqu'un qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? C'est au lâche qui l'a pu concevoir à se séparer de nous; qu'il aille chercher des complices ailleurs. Nous délibérâmes aussi-tôt sur le traitement que nous ferions à ce misérable, & il fut décidé que nous le mettrions à terre sans différer: nous jurâmes même qu'aucun de nous dans la suite ne le laisseroit recevoir sur un vaisseau de flibustiers. Nous cinglâmes sur le champ vers la Cuba, & quatre hommes l'ayant descendu dans la chaloupe, le menerent sur la côte, précisément au

cap de la Croix , où il demeura armé seulement de son sabre , & sans autres provisions de bouche que celles qu'il avoit encore dans l'estomac.

Les Espagnols , bien-loin de soupçonner pourquoi nous en usions ainsi avec un de nos camarades , intercédèrent fortement pour lui. Ils eurent beau nous presser de leur apprendre ce qu'il avoit fait , ils n'en furent instruits qu'à la vue de leur port par Montauban lui-même , qui en fit confiance au capitaine en le quittant , n'ayant pas jugé à propos de le lui dire auparavant , de peur de lui causer de l'inquiétude. Les Espagnols à qui leur capitaine révéla ce secret , nous firent des présens beaucoup plus considérables que ce que nous aurions pu exiger d'eux , & furent si contens de notre procédé à l'égard du traître flibustier , qu'ils répandirent le bruit de cette action dans toutes les isles avec des éloges infinis , comme si l'honnête homme en faisant son devoir méritoit des louanges.

Nous continuâmes deux mois encore à croiser sur cette mer. Nous eûmes pendant tout ce tems-là bien des momens de loisir, que nous avions coutume d'employer à nous réjouir, tantôt à jouer ou à boire de l'eau-de-vie, & tantôt à entendre raconter à Montauban ce qu'il savoit de l'histoire de la flibuste pendant la dernière guerre. Les récits qu'il nous en faisoit nous enchantoient. Nous prenions, entre autres choses, un grand plaisir aux détails des combats où il s'étoit trouvé, & dans lesquels il avoit fait des prodiges de valeur. Messieurs, nous disoit-il un jour, tandis que je me suis vu à la tête de braves flibustiers tels que vous, je puis vous assurer qu'il ne s'est point passé d'année, que je n'aye vu renouveler presque tout mon monde. Ce qui ne doit pas vous surprendre, puisqu'il y a deux à parier contre un, qu'un flibustier ne fait jamais trois campagnes complètes.

Ainsi, mes amis, poursuivit-il, je

vous conseille de vous borner , à mon exemple , & de vous retirer dès que vous aurez gagné quelque chose. Quand je me rapelle tous les périls auxquels je me suis exposé , je me regarde comme un homme unique en mon espece , d'avoir eu le bonheur de conserver jusqu'ici ma vie. Vous me blâmerez peut-être après ce que je viens de dire, d'avoir fait cette nouvelle entreprise avec vous ; mais M. de Choisenil a sur moi un pouvoir absolu. Il a souhaité que je lui donnasse cette marque de ma considération pour lui ; je n'ai pu la lui refuser. Ce n'est certainement pas l'avarice qui m'a fait quitter les plaisirs & les douceurs dont je jouissois dans ma paisible retraite. C'est encore moins pour rendre mon nom plus fameux , que je viens affronter de nouveau les hafards attachés à nos campagnes ; elles sont comme les mariages ; il suffit d'en courir une fois les risques. Si l'on est assez heureux pour en-

terrera une femme, deux femmes, on fait toujours une veuve de la troisième. Je rapporte ce discours de Montauban, pour faire observer au lecteur, que nous pressentons quelquefois les malheurs qui doivent nous arriver.

Nous rencontrâmes peu de tems après deux vaisseaux Anglais, l'un de vingt-quatre & l'autre de trente-six pieces de canon. Il y avoit de la témérité, ou pour mieux dire de la folie à les attaquer. Néanmoins l'attaque fut unanimement résolue, rien ne nous paroissant devoir tenir contre l'expérience & l'habileté de notre chef, qui, de son côté, oubliant les choses sensées qu'il nous avoient dites pour nous dégoûter des combats, fut celui qui témoigna le plus d'impudence d'en venir aux mains. Les Anglais nous virent prendre ce parti sans s'émouvoir, & nous firent éprouver qu'ils savoient bien ce que c'étoit d'avoir affaire à des sfluffiers. Nous nous en appercûmes à leur manœuvre, & au soin qu'ils prenoient de rendre l'abordage très-difficile en mettant

les boute-dehors, (1) dont ils étoient pourvus. Ajoutez à cela que leurs deux vaisseaux s'entendoient aussi bien que si le même capitaine les eût commandés. Quand nous faisons nos efforts pour en aborder un, l'autre nous lâchoit sa bordée. Leur mousqueterie nous incommodoit aussi; & elle étoit si supérieure à la nôtre, qu'ils tiroient trois cents coups de fusil contre nous cinquante.

Notre chef voyant bien alors que nous avions fait une sottise en nous engageant dans ce combat, redouloit de courage pour surmonter tous les obstacles qui nous empêchoient d'en sortir victorieux. Il écumoit de rage; & sentant bien qu'il en étoit à sa troisième femme, il nous auroit tous

(1) Ce sont de longues piéces de bois, des bouts de mâts, par exemple, posées de travers sur les ponts d'un navire, & qui s'avancant en saillies des deux côtés, empêchent qu'un autre bâtiment n'en approche.

laissé périr, si, par bonheur pour nous, il n'eût été tué d'un boulet de canon, après une grosse demi-heure de combat. Je fus aussi-tôt élu capitaine, non pour continuer à batailler si désagréablement pour nous, mais pour sauver le reste de notre monde, qui étoit réduit à une ciquantaine d'hommes, la plupart blessés & hors d'état de se défendre.

Voilà de quelle maniere la dignité de capitaine me fut déferée pour la premiere fois, avec condition expresse que mon premier ordre seroit de faire retraite, & que mon autorité se borneroit à reconduire au petit Goave notre vaisseau tout délabré, vingt-cinq estropiés, & même nombre de gens qui n'avoient reçu que de légers blessures, ou qui n'étoient nullement blessés.

Quand le capitaine d'un vaisseau flibustier a été tué, l'équipage en porte le deuil de la façon suivante. On amene la flamme à mi-mât, ainsi que le pavillon, qui, par ce

moyen , traîne tristement dans la mer. On dépouille le bâtiment de ses parois & banderolles, la manœuvre s'y fait dans un grand silence & très-lentement, & l'on tire un coup de canon de demi-heure en demi-heure. C'est ce qui apprit à M. de Choiseuil la mort du malheureux Montauban, avant que nous arrivassions dans le port. Ce gouverneur, je dois rendre ce témoignage à la vérité, pleura ce brave homme à chaudes larmes. Il ne pouvoit se consoler de l'avoir tiré de sa solitude pour lui faire faire cette campagne funeste. Il fut aussi fort touché de notre malheur.

Il me semble que je ne dois pas oublier ici de parler d'un usage qui est parmi les slobustiers. Quand ils ont perdu leur capitaine dans un combat, on vend le vaisseau, & tout ce qu'il y a dedans, avec les armes même, pour faire prendre soin des blessés, & payer ce qui est assigné à chacun pour ses blessures.

Voici le règlement qu'il y a là-dessus. On donne deux mille livres à un flibustier pour la perte d'un bras, d'une jambe, d'un œil, d'une oreille, du nez, d'un pouce, ou d'un petit doigt; & si quelqu'un demeure estropié de ses blessures, de droit il est reçu sur le premier vaisseau de flibuste, où, quoiqu'il soit inutile, il partage avec les autres également.

Monsieur de Choiseuil, après avoir fort regretté Montauban, nous offrit un autre vaisseau, nommé la Sainte-Rose, qui avoit été pris sur les Espagnols par les Hollandois, & depuis peu repris sur ceux-ci par les Français. Nous acceptâmes l'offre; mais il en falloit former l'équipage, ce qui demandoit deux ou trois mois. Au bout de ce tems-là, nous nous trouvâmes soixante-quinze hommes de bonne volonté, & nous mîmes aussi-tôt à la voile.

Tout le monde m'exhortoit à garder la place de capitaine, qui m'avoit été donnée après la mort de

Montauban. Je la refusai, ne me sentant pas encoere assez d'expérience pour me bien acquitter d'un pareil emploi, & l'on choisit sur mon refus un Canadien de Quebec, appelé Miner, bon homme de mer, & aussi prudent que courageux.

A la hauteur de la partie orientale de la Cuba, dont nous commençons à découvrir les côtes, nous apperçûmes un brigantin de quatorze pieces de canon. Nous le chassâmes long-tems, quoique la mer fût grosse. S'il y avoit pour lui du danger à ne pas amener ses voiles, il n'y en avoit pas moins à nous attendre. Aussi les mit-il toutes dehors. Cependant nous nous en approchions, & nous n'en étions plus guere qu'à la portée du canon, lorsqu'un coup de vent des plus furieux lui fit faire capot à nos yeux. Tout son équipage périt à la réserve de trois personnes, qui aimèrent mieux encore tomber entre nos mains qu'entre celles de la mort.

Nous fûmes si piqués de nous voir enlever cette proie , que nous apostrophâmes le sort dans les termes de la sibuste les plus énergiques. Nous aurions, je crois, dans notre mauvaise humeur laissé noyer ces trois misérables sans daigner les secourir , si nous n'eussions pas eu la curiosité d'apprendre toute la perte que nous venions de faire. Nous les sauvâmes donc dans cette intention , & l'on peut juger quel fut notre désespoir, quand ils nous dirent que leur capitaine étoit le fameux Charles Gandi , mulâtre de la Jamaïque , qui venoit de faire la traite sur les côtes de Caraqués avec cent mille piastras pour le compte d'un traitant. La perte de ce brave capitaine en étoit une plus grande pour les Anglais , que celle de tout cet argent.

Nous passâmes après cela trois ou quatre mois sans rien rencontrer qu'une grosse barque de pêcheurs que nous primes. Nous demandâmes au patron des nouvelles de Paneston ,

ville de la Jamaïque. Il nous dit qu'il n'en savoit point, quoiqu'il y fit dans l'année plusieurs voyages. C'étoit un homme de quarante-cinq à cinquante ans, lequel avec trois de ses enfans & deux valets, y portoit quelquefois du poisson sec. Nous étions las d'attendre vainement l'occasion de faire quelque bonne prise. Il vint en pensée à notre capitaine de se servir de ces gens-ci pour savoir s'il y auroit quelque chose à faire. Il retint les trois fils du pêcheur; & donnant au pere six de nos plus forts boüais, appelés mouffes sur les vaisseaux de guerre, il l'obligea d'aller à Paneston, en l'assurant que la vie de ses enfans dépendoit de sa conduite, qu'il n'avoit qu'à se charger de poisson, entrer dans le port à son ordinaire, & s'informer adroitement s'il ne partoît point quelque bâtiment, ou si l'on n'en attendoit pas dans peu. Vous n'avez, ajouta Minet, qu'à exécuter de point en point ce que je vous dis; & quand

vous viendrez me rendre compte de votre commission, je vous remettrai vos fils entre les mains. Mais prenez-y garde ; si vous vous avisez de nous faire la moindre trahison, nous les pendrons en votre présence à notre beaupré.

Le pêcheur étoit bon pere, il fit à merveille ce qu'on exigeoit de lui. Il est vrai qu'outre la menace qui lui avoit été faite, deux de nos bouïais, armés de poignards & de pistolets, avoient un ordre secret de le bien observer, & de le tuer, s'il faisoit quelque démarche suspecte. Ils nous rapportèrent que cinq vaisseaux Anglois, le plus gros de vingt-quatre pieces, & les autres de la moitié moins, se préparoient à mettre à la voile pour la nouvelle Angleterre, & qu'ils sortiroient du port incessamment. Nous ne les attendîmes en effet que huit jours ; le neuvieme, nous les appercûmes, & nous remarquâmes qu'il y en avoit un qui étoit au vent, & fort éloigné des autres.

Notre capitaine nous propoſa d'abord d'attaquer celui-là, diſant que nous en étant rendus maîtres, nous nous en ſervirions contre les quatre qui l'accompagnoient ; c'étoit le parti le plus prudent. Mais nous ne voulûmes pas le prendre. Nous craignons que les quatre bâtimens qui étoient enſemble ne nous échappaſſent, tandis que nous pourſuivrions celui qui alloit tout ſeul. D'ailleurs, les premiers étoient plus à notre portée, & les mains, comme on dit, nous dé-mangeoient. Le capitaine eut beau nous remontrer que l'ardeur de combattre, qui le plus ſouvent eſt indifférente dans les ſlibuſtiers, les empêche de peſer toutes les circonſtances, & leur attire ordinairement les malheurs qui leur arrivent. En un mot, il eut beau nous parler raiſon, perſonne ne fut de ſon avis. Enfin, quand il vit que nous demandions tous qu'il nous conduiſt aux quatre vaiſſeaux : Meſſieurs, nous dit-il, je vais vous y mener, quoique ce ſoit plus

donner à votre courage qu'à la prudence. Vous brûlez d'impatience d'aller au feu, vous en verrez un dont je ne vous promets pas de vous tirer.

Quoique les Anglais jugeassent bien que nous nous disposions à les attaquer, ils continuoient leur route aussi tranquillement que s'ils ne nous eussent point apperçus. Il ne sembloit pas qu'ils songeassent à nous, & toutefois ils prenoient des mesures pour nous faire repentir de notre audace. Ils savoient que, suivant notre coutume, nous ne manquerions pas de tenter l'abordage. Ils s'y préparèrent; & quand nous fûmes à la portée du canon, leur plus grosse frégate s'y présenta comme d'elle-même. Nous l'accrochâmes aussi-tôt, & sautâmes bien vite sur son pont. C'étoit justement ce qu'ils demandoient. Nous trouvâmes leur équipage si bien retranché entre les deux ponts, qu'il nous fut impossible de l'y forcer.

Ils avoient, outre cela, pris la

précaution de scier la barre de leur gouvernail, de sorte que ne pouvant manœuvrer, nous demeurâmes-là une demi-heure exposés à toute leur mousqueterie, occupés, les uns à briser à coups de haches le retranchement qu'ils avoient fait, & les autres à répondre par un feu très-inférieur à celui que faisoient sur nous les trois autres vaisseaux, qui passant de tems en tems à nos côtés, nous tiroient des bordées chargées à mitrailles, qui nous tuoient autant de monde que s'ils nous avoient choisis à leur gré. Nous fûmes contraints de repasser sur notre bord, de couper nos grapins, & de nous retirer en hissant notre voile de fortune (1). Nous étions dans un si mauvais état, qu'à peine nous trouvâmes-nous quinze capables de manœuvrer. Les sribustiers sont des gens

(1) Voile de réserve dont on se sert quand les autres ne peuvent plus servir.

si terribles pour des vaisseaux marchands, que tout maltraités que nous étions, nous ne laissâmes pas de tenir nos ennemis en respect. Ils sembloient craindre encore qu'il ne nous prît envie de retourner à la charge, & rendoient grâces au ciel de se voir débarrassés de nous; au lieu que s'ils nous avoient suivis, & qu'un seul de leurs navires nous eût harcelés un quart-d'heure, nous aurions été obligés de nous rendre à discrétion.

Ce second échec nous mit si bas, que M. de Choiseuil perdit toute espérance de nous relever. Le vaisseau fut encore vendu pour les blessés, du nombre desquels j'avois le bonheur de n'être pas. Nos malheurs consécutifs ne donnoient envie à personne de s'associer avec nous, & nous étions forcés de nous reposer en attendant qu'il vînt quelque vaisseau sibiustier relâcher au petit Goave. C'étoit une nécessité bien triste pour un homme aussi peu patient que moi. J'y étois néanmoins résolu, de

leur
ou-
nes-
oute
uns
tran-
& les
très-
t sur
, qui
côtés,
gées à
autant
voient
s con-
bord,
e nous
de for-
s un si
s trou-
de ma-
es gens

n se sert
s servir.

même que mes confreres , lorsque plusieurs sibusniers Français qui étoient à Saint-Domingue , m'écrivirent que si j'étois d'humeur à les aller trouver , ils me feroient donner un vaisseau de huit pieces de canon , dont le gouverneur de la place , Espagnol affable & généreux , avoit promis de leur faire présent , quand il les verroit en nombre suffisant pour se mettre en mer. Je ne pouvois recevoir de nouvelle plus agréable. J'en fis part à mes camarades ; mais il n'y en eut que quatre qui voulurent me suivre , quoiqu'il s'en trouvât dix-huit ou vingt en état de servir.

Ceux-ci nous dirent pour leurs raisons que tous les Français qui s'étoient ainsi fiés aux Espagnols , s'en étoient repentis tôt ou tard. Nous nous moquâmes de leur défiance , & eux de notre sécurité. Nous nous entreprêchâmes de part & d'autre , & nos discours ne furent pas moins infructueux que les sermons qui se font

font à la cour contre la flatterie & la dissimulation. Je fis donc bande à part avec les quatre sibusstiers qui étoient dans la même disposition que moi, et nous nous préparâmes à partir tous cinq au travers des terres.

La veille de notre départ, nous en avertîmes notre hôte, afin qu'il nous enseignât la route que nous devions tenir, & qu'il prît en même tems de nous des billers de ce que nous lui pouvions devoir; car dans ces lieux-là, tout sibusstier trouvoit alors crédit. On lui prêtoit volontiers tout ce qu'il vouloit, & ces sortes de dettes étoient payées préférablement à toute autre sur la première prise qui se faisoit, le débiteur même ayant été tué. Un jeune pensionnaire de notre auberge nous demanda le soir si nous aurions pour agréable qu'il se joignît à nous avec un de ses amis qui venoit d'arriver d'une riche habitation qu'avoient ses parens à quelques lieues de-là. Nous avons dessein tous

H

deux, ajouta-t-il, de nous rendre à la ville Espagnole; & pour faire ce voyage sans aucun risque, nous nous adressons à de braves gens comme vous, pour vous prier de nous souffrir en votre compagnie.

Outre qu'il capta notre bienveillance par son compliment, il s'offrit à nous défrayer sur la route, & même à prendre des guides à ses frais & dépens. C'étoit le moyen d'obtenir notre consentement. Nous ne pûmes le lui refuser. Comme il nous marqua qu'ils souhaitoient lui & son ami de partir secrètement, & que nous avions nous autres la même intention pour éluder les instances que M. de Choiseuil nous auroit pu faire pour nous retenir, nous convînmes avec le jeune homme que nous partirions après le souper la nuit suivante.

Notre hôte nous dit en particulier qu'il ne connoissoit pas son pensionnaire; mais que son ami étoit Créole, un enfant de famille qui avoit été

élevé à Paris, d'où il n'étoit de retour que depuis deux mois; qu'il étoit sur le point d'épouser une Demoiselle très-riche, & que cependant ce jeune homme paroïssoit avoir pour elle moins d'amour que d'aversion. Nous vîmes arriver le Créole le lendemain. Il étoit monté sur un bon cheval, & il avoit en croupe une grosse valise pleine de tout ce qu'il avoit pu emporter d'argent & de bijoux à ses parens. Il eut assez de peine à trouver un second cheval pour son ami; ce qui retarda notre départ jusqu'à minuit.

A peine étions-nous hors de l'auberge, que nous nous vîmes dans un nouvel embarras. Le pensionnaire ami du Créole, étoit très-mauvais écuyer. Il chanceloit à chaque pas sur sa selle; si bien qu'il fallut que l'un de nous montât sur son cheval pour l'y prendre en croupe. Ce qui joint à son air fluet & délicat, nous fit soupçonner dès-lors ce que nous découvrîmes peu de jours

après. Pour ne pas crever son cheval qui n'étoit pas des plus forts, on choisit le garçon le plus léger d'entre nous, pour lui rendre ce gracieux service qui portoit avec lui sa récompense. C'étoit un Rochelois alerte & mince, que nous appelions *Tout-en-Muscles*, à cause qu'il étoit très-fort, quoiqu'il n'eût pas cinq pieds de haut. Il avoit l'esprit fin & rusé. Il perça le mystère dès le premier jour; & sans nous faire part de sa découverte, il voulut en profiter. Les chaleurs nous obligeoient à marcher plutôt la nuit que le jour; ce qui favorisoit l'entreprise de notre camarade. Le mairaud disparoissoit de tems en tems comme un homme qui s'égare, & revenoit nous joindre un quart-d'heure après. Ces petites absences furent remarquées, & l'ami du Créole nous parut une fille déguisée. Il ne nous fut plus permis d'en douter, lorsqu'un matin nous nous aperçûmes qu'elle étoit partie la nuit avec

i
l
:
l
l

t
c
J
d
p
a
se
qu
D
ép
po
to

un
fia
ap
To

le Rochelois , les deux chevaux & la valise. Ce qu'elle voulut bien nous apprendre par un billet qu'elle nous laissa pour son amant , & dont voici les paroles :

J'ai fait réflexion , Monsieur , qu'étant mineur , vous ne pouviez en conscience m'épouser malgré vos parens. Je crois aussi que vous devez être las de voyager avec moi. Je vais donc pour vous faire plaisir prendre un autre guide. Je le dois , quand ce ne seroit que pour vous rendre à une famille qui vous pleure présentement , & à la Demoiselle qui vous est destinée pour épouse. Adieu , Monsieur , ne songez point à me chercher , je suis égarée tout de bon.

Ce billet nous fit bien rire. Les uns disoient que cette nouvelle fiancée du roi de Garbe avoit apparemment trouvé que Monsieur *Tout en Muscles* lui convenoit mieux

que son petit Créole. C'est le Rochelois, disoient les autres, qui, sans doute, a exigé d'elle cette lettre, afin qu'elle eût tout l'honneur de cette action, faisant un scrupule de mettre sur son propre compte le soing généreux d'avoir obligé une famille qu'il ne connoissoit point. Enfin, chacun donnoit son lardon à la pèlerine. Cependant nos ris firent bientôt place à des mouvemens de pitié, dont il ne nous fut pas possible de nous défendre.

Le jeune homme à qui ce billet étoit adressé, n'en eut pas si-tôt fait la lecture, qu'il demeura immobile d'étonnement; puis tout-à-coup passant de cet état à la fureur, il fit éclater un désespoir qui nous toucha. Il se seroit tué de sa propre main, si nous ne l'en eussions pas empêché. Il nous disoit ensuite qu'il nous suivroit à pied pour rejoindre son infidèle, & l'accabler de reproches. Après cela, cédant au foible qu'il avoit pour cette créature, il fonda en pleurs, & sanglotoit avec tant

de violence , qu'il nous attendrissoit tout fibustiers que nous étions.

Cette scene comique & sérieuse en même-tems , se passa dans une habitation où nous séjournâmes. Nous y employâmes un jour entier à le consoler , & à l'exhorter à retourner chez ses parens. Nous affoiblîmes peu-à-peu sa douleur en la combattant , & il se rendit insensiblement à la force de nos raisons. Nous lui demandâmes dans quel endroit du monde il avoit fait connoissance avec une ingrate qui ne méritoit pas ses larmes. Pour satisfaire notre curiosité, il nous conta, non sans pousser de tems en tems des soupirs , que c'étoit une fille de Paris : qu'il avoit aimé la perfide dès le premier instant qu'il l'avoit vue à Paris, où elle étoit soudoyée par un maltôtier : qu'il s'étoit attaché à elle , & qu'après avoir dépensé des sommes immenses pour la souffler à l'homme d'affaires, il en étoit venu à bout. Il ne m'en a pas moins coûté , ajouta-t-il , pour la

déterminer à me suivre en ce pays ci ; & pour achever mon histoire , je n'allois avec cette volage à la ville Espagnole que pour l'y épouser , en dépit de mes parens qui me destinent une autre presonne.

Quand nous vîmes le Créole disposé à s'en retourner chez lui , nous joignîmes ce que nous avions d'argent tous quatre à ce qui lui en restoit dans ses poches , pour engager deux guides , l'un à le conduire à petites journées , & l'autre à prendre les devants pour avertir sa famille de lui envoyer un cheval. En faisant une action si généreuse , nous ne songions pas que c'étoit nous couper le nez pour sauver celui d'autrui : comme en effet , faute d'argent , nous fûmes obligés de faire des repas de St. Antoine durant tout le reste de notre route.

En arrivant à Saint-Domingue , nous vîmes venir au devant de nous plusieurs sibusniers Français , qui nous parurent bien aises de notre arrivée.

Le Rochelois étoit parmi eux. Dès qu'il put nous parler en particulier, il nous avoua ce que nous savions, sans nous apprendre ce que la Parisienne étoit devenue, nous priant au surplus de lui garder le secret. Ce que nous fîmes, quoiqu'il ne le méritât point. Il avoit effectivement raison de craindre qu'on ne fût son aventure. On auroit bien pu lui pardonner le ravissement de cette Hélène; mais la valise emportée avoit un air de vol qui eût fait tort à sa réputation.

Le gouverneur de Saint-Domingue qui nous avoit attendu avec impatience, nous honora d'une réception gracieuse, & moi particulièrement. Il me donna vingt braves Espagnols à commander, avec soixante Français qu'il avoit rassemblés. Pour répondre à l'estime qu'il me témoignoit, j'usai de tant de diligence, que nous appareillâmes & mîmes à la voile en moins de quinze jours. Je reviens à notre Rochelois. Je fus fort

étonné de voir avec lui sur notre bord sa Parisienne qu'il faisoit passer pour son jeune frere , à qui , disoit-il il vouloit apprendre le métier de bonne heure. Le pauvre sribustier y fut pris comme le Créole : il devint éperduement amoureux de cette fille , à qui toute la journée il montreroit à faire des armes , quoique nous lui conseillassions en particulier de la laisser à la demi-part en qualité de boüais ou de garçon chirurgien. Ce conseil n'étoit pas de son goût. Car il en étoit si jaloux , qu'il falloit qu'elle fut toujours à ses côtés. Il souffroit cruellement lorsqu'il la voyoit parler à quelqu'un , & sur-tout à ceux qui , comme moi , étoient de sa confiance malgré lui. Sa jalousie lui faisoit passer bien de mauvais momens. Un jour pendant qu'il jouoit , s'étant aperçu que son jeune frere n'étoit pas devant ses yeux , il parut extraordinairement troublé. Depuis ce tems-là , il ne joua plus. Il est vrai qu'il nous arriva huit jours

ap
rac
av
jal
que
de
gar
nou
pou
me
le j
& l'
d'an
sans
du
Tou
bord
pon
emp
com
n'éta
d'esc
L'an
s'em
un c

après une aventure qui le guérit radicalement de la passion qu'il avoit pour le jeu, ainsi que de la jalousie.

En croisant sur les côtes de Car-aques, nous rencontrâmes un vaisseau de vingt-quatre pieces que nous regardâmes d'abord comme un bien à nous appartenant, attendu qu'il ne pouvoit nous échapper par le calme qui régnoit alors sur la mer. Nous le joignîmes bientôt à force de rames, & l'ayant accroché, nous l'obligeâmes d'amener en moins d'un quart-d'heure, sans avoir perdu que six des nôtres, du nombre desquels fut l'amoureux *Tout-en-Muscles* par sa faute. A l'abordage, il sauta avec nous sur le pont du navire Anglais; sa maîtresse emportée par la presse, se trouva comme forcée d'en faire autant; & n'étant pas accoutumée à cette sorte d'escalade, elle tomba dans la mer. L'amant la voyant qui se noyoit s'empressa d'aller à son secours; mais un des nôtres l'arrêtant, le menaça

de lui casser la tête , s'il se retiroit (1). Le Rochelois , entraîné par l'excès de son amour , méprisa la menace , & reçut à l'instant un coup de fusil dans la tête. Ainsi périt ce malheureux pour s'être abandonné à une passion qui convient encore moins à un sibusstier qu'à un autre homme.

Nous fûmes très-contens de notre entreprise. Je mis sur le navire Anglois une vingtaine des miens , & dans mon fond de cale la plupart des prisonniers. Nous conduisions notre capture comme en triomphe , quand nous découvrîmes un autre vaisseau , qui , profitant d'un petit vent qui venoit de se lever , faisoit force de voiles pour venir à nous. Nos prisonniers nous avoient dit qu'ils faisoient route avec un autre navire de

(1) Dans l'action , le moindre bouïais a droit de tuer tout sibusstier qui recule d'un pas.

trente-six pieces de canon dont ils n'avoient été séparés que depuis deux jours par le gros tems. Je ne doutai point que ce bâtiment ne fut celui dont ils nous avoient parlé. Et ce qui s'accordoit fort avec ma conjecture, c'est qu'il me sembloit que ce vaisseau cherchoit à rejoindre l'autre. Je fis donc amener toutes mes voiles, parce que notre figure qui étoit particuliere nous auroit trop tôt fait reconnoître. J'arborai aussi pavillon Anglais; & de peur que nos prisonniers ne se révoltassent pendant le combat, nous les mîmes tous aux fers. Outre cela, je faisois route vers la Jamaïque très-doucement; & les Anglais, trompés encore par l'habillement des leurs qu'ils appercevoient sur le vaisseau que nous avions pris, vinrent jusqu'à la portée du canon sans reconnoître leur erreur.

Alors faisant hisser toutes nos voiles à la fois, & mettant pavillon de France sur nos deux vaisseaux, nous allâ-

mes si brusquement au leur, que nous l'accrochâmes, & montâmes à l'abordage avant qu'ils connussent bien à quelles gens ils avoient affaire. En récompense, si-tôt qu'ils le furent, ils firent des efforts incroyables pour nous repousser. Ils étoient forts d'équipage. Par conséquent, ils nous tuèrent bien du monde. Ils nous auroient même fait déborder peut-être malgré tout notre courage, si nos canons, qui étoient sur le bâtiment pris, n'eussent aussi jeté leurs grapins, & sauté sur le gaillard, après avoir lâché deux ou trois bordées de canon. Les Anglais attaqués de l'un & de l'autre côté, ne tinrent plus guere, & furent obligés d'amener, quoiqu'ils fussent encore pour le moins trois contre un.

Nous ne laissâmes pas d'avoir dans cette occasion vingt-huit personnes de tuées ou blessées. Lorsque nous arrivâmes à Saint-Domingue, nous allâmes rendre compte de notre campagne au gouverneur, qui fut extrême-

ment surpris d'apprendre ce que nous avions fait. Il ne pouvoit concevoir comment cinquante personnes avoient été capables d'en enchaîner deux cents, & d'enlever avec huit pieces de canon deux vaisseaux, l'un de vingt-quatre, & l'autre de trente-six. Pour le profit qui nous revint de ces deux prises, il étoit si considérable, qu'indépendamment de ce qui avoit été de nature à être partagé manuellement entre nous, comme cela se pratique, je me souviens que l'amirauté pour ses droits sur le reste, tira près de cinquante mille écus.

On va croire, sans doute, qu'après avoir fait deux si beaux coups de filet, cinquante flibustiers vont devenir cinquante bons bourgeois qui vivront heureux & tranquilles. Pardonnez-moi : ce ne sont pas-là leurs maximes. Nous passâmes six ou sept mois à faire dans Saint-Domingue ce que feroient cinquante mousquetaires parmi la bourgeoisie.

d'une ville rendue à discrétion. Jeux, bals, cadeaux, querelles, tapages, nous n'avions pas d'autres occupations. Quand un Espagnol trouvoit mauvais que nous donnassions une sérénade à sa femme, & qu'il n'avoit pas l'honnêteté de nous ouvrir sa porte, nous montions chez lui par les fenêtres. Il y avoit tous les jours quelque pere ou quelque mari qui portoit ses plaintes au gouverneur. D'un autre côté, ceux qui n'avoient ni femmes ni filles jolies, & qui trouvoient leur compte dans nos dissipations, s'intéressoient & parloient pour nous. Ils se soucioient peu que nous fissions des ravages pendant la nuit, pourvu que le jour ils nous vendissent une piastra ce qui ne valoit pas un escalin.

La licence pourtant fut poussée si loin, que le gouverneur, après nous avoir inutilement priés d'être plus raisonnables, se vit obligé de nous défendre de porter des armes dans la ville. Encore eût-

il
fi
ci
ne
ne
en
de
tro
ma
dés
mai
le
plai
une
enjo
aucu
N
plu
bout
nous
nous
quan
ter
me
Rock
de M

il besoin pour en venir-là, qu'un sibusier fit une insulte à un officier de sa maison, lequel avoit le nez d'une longueur excessive. Ton nez me choque, lui dit le sibusier en le rencontrant, je veux à coups de sabre en ôter ce qu'il y a de trop. Allons, mon ami, l'épée à la main. L'officier qui étoit Espagnol, défendit son nez en brave homme; mais ne voulant pas être réduit à le conserver de cette façon, il s'en plaignit à son maître, qui fit publier une ordonnance par laquelle il étoit enjoint aux sibusiers de ne porter aucunes armes dans Saint-Domingue.

Nous obéîmes &c nous parûmes plusieurs fois en vrais courtants de boutiques devant le gouverneur, qui nous remercia d'abord du respect que nous avions pour ses ordres; mais quand il apprit que nous faisions porter nos épées par nos valers, comme avoient fait, en pareil cas, à la Rochelle les Canadiens de l'équipage de M. d'Iberville, il fut irrité contre

nous. Il ordonna de nouveau qu'aucun fibustier ne porteroit des armes dans la ville ; & il ajouta que si quelqu'un en faisoit porter, il en seroit puni par six mois entiers de prison ; de sorte qu'il nous mit hors d'état de nous battre dans la ville autrement qu'à coups de poing.

Cette juste sévérité du gouverneur produisit différens effets. Les bourgeois commencerent à ne plus tant nous craindre, & les femmes à nous aimer davantage. Notre vaisseau devint le théâtre des fêtes galantes, & telle femme que nous n'avions pu voir qu'en prenant son appartement par assault, sautoit à son tour par ses fenêtres, plutôt que de manquer au cérémonial de la politesse en ne nous rendant pas nos visites. Pour les Espagnols, irrités de ce que sans en être requis, nous introduisions avec tant de succès la politesse Française parmi leurs femmes, se défaisoient à l'Espagnol de ceux de nous autres qui se trou-

voient la nuit sous leurs mains. Nous perdîmes de cette gentille manière quatre ou cinq de nos plus galans fibustiers, de ceux qui pouvoient passer pour les petits-mâtres de notre troupe.

Comme nous connoissions les intrigues qui leur avoient été si funestes, nous résolûmes de venger leur mort. Nous ne le pouvions dans la ville sans une révolte ouverte, & nous étions en trop petit nombre pour oser nous révolter. Nous jugeâmes qu'il falloit attirer sur notre bord les jaloux que nous soupçonnions d'avoir assassiné nos camarades. Pour mieux tromper ces assassins, nous cessâmes de nous plaindre du malheur de nos confreres, nous affectâmes de paroître tranquilles. Nous disions même hautement que ceux d'entre nous qui faisoient du bruit dans la ville contre les ordres de M. le gouverneur, se rendoient bien dignes des accidens qui leur arrivoient. Sur de semblables discours,

les bourgeois nous crurent plus timides & moins terribles que nous n'étions. Ils s'imaginèrent même que nous voyant réduits au nombre de trente-cinq Français, nous jugions plus à propos de filer doux, que de faire les méchans. Ils étoient encore dans une autre erreur. Ils pensoient que les sibusiers Espagnols ne s'entendoient point avec nous; & toutefois ce furent ceux-ci qui nous livrèrent quatre des maris que nous regardions comme des sibusicides; & voici de quel stratagème ils se servirent pour nous les amener sur un des vaisseaux Anglais que nous avions pris. Ils leur proposerent de les y conduire vers la nuit en leur disant que nous leur vendrions à bon compte une partie des bijoux dont nous avions dessein de nous défaire secrètement pour frauder l'amirauté.

Ces bourgeois, qui ne demandoient pas mieux que de gagner avec nous, donnerent facilement dans le piège; & quand nous les eûmes en notre

pouvoir, nous primes un air rébarbatif. Nous les interrogeâmes juridiquement sur les meurtres commis dans leurs quartiers, & qu'on leur imputoit. Ce fut en vain qu'ils protestèrent de leur innocence; ils avoient affaire à des juges qui les avoient condamnés avant que de les entendre. Il ne s'agissoit plus entre nous que de convenir du supplice que nous leur ferions souffrir, lorsque reconnoissant parmi eux un petit homme mutin qui avoit une très-belle femme qu'il avoit toujours eu l'adresse de nous rendre inaccessible: Par ma foi, Messieurs, dis-je à mes camarades, si ces trois patrons-là ont des épouses aussi jolies que celle de celui-ci, je suis d'avis que nous leur fassions grâce de la vie, pourvu qu'ils nous les envoient chercher tout-à-l'heure; & je prétends qu'ils fassent la lecture au fond de cale, tandis que nous souperons avec elles.

Une si plaisante idée de vengeance fit rire tout le monde, & sauva les bourgeois Espagnols, qui, sans cela,

auroient infailliblement passé le pas. On ne songea donc plus à répandre du sang. On raisonna seulement sur l'arrêt que j'avois prononcé ; & chacun ayant opiné , il fut résolu que , pour éviter les inconvéniens , nous irions nous-mêmes , munis de bonnes procurations de la main des maris , souper chez eux avec leurs femmes à huis clos pour éviter le scandale. Nous primes un plaisir infini à voir les différentes grimaces que ces quatre époux faisoient en écrivant leurs procurations. Les plus jaloux sur-tout nous réjouirent par les frayeurs mortelles qui étoient peintes sur leurs visages. Tout cela pourtant ne fut qu'un jeu. Nous allâmes souper à nos auberges , bornant notre vengeance à retenir les maris pendant la nuit dans le vaisseau , & à leur faire croire que nous ne laisserions pas leurs procurations inutiles. Nous avions fait connoissance avec tant d'autres Dames , qu'on ne doit point s'étonner si nous n'eûmes pas la curiosité d'aller

V
 r
 k
 v
 d
 é

 D
 pe
 no
 du
 fil
 ch
 do
 po
 la
 eût
 por
 dor
 pas
 la
 être
 just
 P
 ven
 d'un

voir celles-là ; qui, lorsqu'elles revirent leurs époux, que nous eûmes soin de leur renvoyer. le jour suivant, n'eurent pas, je crois, peu de peine à leur persuader qu'ils en étoient quittes pour la peur.

Tandis que nous menions à St. Domingue une vie délicieuse, dépensant notre argent aussi vite que nous l'avions gagné, il nous arriva du petit Goave un renfort de douze sibusniers Français, qui nous arracherent à la mollesse. Nous abandonnâmes brusquement les plaisirs pour appareiller, & nous mîmes à la voile avec tant d'ardeur, qu'on eût dit que nous partions pour remporter une nouvelle victoire. On s'endort dans l'iniquité. Nous ne songions pas qu'ayant passé tant de tems dans la débauche, nous courions peut-être au-devant des châtimens que la justice divine nous préparoit.

Parmi les sibusniers qui nous étoient venus du petit Goave, il y en avoit un d'un caractère bien nouveau dans

cette profession. C'étoit un parfait philosophe, un méditatif Malebranchiste, qui n'avoit jamais vu d'épées nues, & ne connoissoit la poudre à canon, que par les expériences qu'il avoit faites sur le ressort de l'air qu'elle contient. Ce qui paroitra fort singulier, c'est que nous nous accommodions de lui à merveilles, quoiqu'il ne sût ni se battre, ni jouer, ni jurer, ni boire. Nous l'écoutions tous avec plaisir, sur-tout lorsqu'il parloit physique, & nous expliquoit la cause des éclipses, des vents, du flux & reflux de la mer; enfin des effets les plus surprenans de la nature. Ce qu'il faisoit en s'assujettissant le plus qu'il lui étoit possible aux expressions simples & convenables à la portée de ses auditeurs.

Sa conversation nous réjouissoit. Je n'oublierai jamais le discours qu'il nous tint la première fois qu'il nous raconta par quel hasard il se trouvoit avec nous. Il n'y pouvoit penser sans faire des exclamations qui nous divertissoient.

Il semble, nous dit-il, que je sois né pour faire connoître au monde toute la bisarrerie du sort. Après avoir été depuis mon enfance jusqu'à présent comme enseveli dans l'étude des belles-lettres, me voilà réduit aujourd'hui à courir les mers, non en curieux naturaliste, mais en qualité de sribustier. Quelle étrange métamorphose ! encore n'est-elle qu'une suite d'un autre caprice de mon étoile, dont je ne comprends pas moi-même comme j'ai pu être le jouet. Il s'arrêta dans cet endroit, & parut n'en vouloir pas dire davantage. Nous le priâmes de s'expliquer plus clairement, & nos instances furent d'autant plus fortes, que les sribustiers qui l'avoient amené du petit Goave, & qui savoient son histoire, rioient à gorge déployée de sa réticence ; ce qui nous faisoit penser que ce qu'il nous céloit, méritoit bien d'être entendu. Nos prières ne furent pas superflues. Il reprit la parole en ces termes.

Vous voyez, Messieurs, que je

ne me repaids pas volontiers en discours vains, & que je suis assez silencieux. Mais vous ne me connoissez pas encore. C'est dommage qu'on ne puisse ici pratiquer un cabinet éloigné du bruit & du mouvement continuel qui se fait sur votre vaisseau, vous m'y verriez enfermé de cinq ou six jours de suite, sans sortir & sans dire un seul mot à ceux même qui m'apporteroient à manger. Tel est mon goût. C'est ainsi que j'ai toujours vécu. Aussi ai-je toujours passé pour un mortel farouche, ennemi des hommes, & encore plus des femmes. Cependant, Messieurs, le pourrez-vous croire, je ne me suis exilé moi-même dans ce nouveau monde, que pour en éviter une que j'ai épousée dans un de ces momens malheureux, où le philosophe cédant lâchement au concupiscible, malgré sa philosophie, se laisse attacher au joug de l'hyménée.

Dans une ville de France assez loin de Paris, je pris pour femme.

une
bles
Je
per
&
qui
épo
plai
me
care
un
lire
noir
tant
je t
d'un
que
the
libe
la
ami
que
pou
jour
soir
enc

une jeune personne des plus aimables, en même-tems des plus vives. Je ne fus pas quatre jours sans m'apercevoir que j'avois fait une sottise, & que je venois d'embrasser un état qui ne me convenoit nullement. Mon épouse, à force de soins & de complaisances, devint mon bourreau. Elle me suivoit sans cesse, m'accabloit de caresses, & ne m'abandonnoit pas un instant à moi-même. Étois-je à lire dans mon cabinet, elle m'y venoit chercher en dansant & en chantant; elle m'arrachoit le livre que je tenois dans mes mains, & me disoit d'un air folâtre, qu'elle valoit mieux que tous les volumes de ma bibliothèque; de sorte que, pour lire en liberté, j'étois obligé de sortir de la ville, ou de me retirer chez un ami. Enfin, elle aimoit autant la société, que j'avois de goût pour l'étude & pour la retraite. Depuis qu'il étoit jour chez Madame, c'étoit jusqu'au soir une compagnie nombreuse. Passe encore si, ne trouvant pas mauvais

que ma femme vécût de cette sorte , j'en eusse eu de mon côté la liberté de vivre à ma fantaisie ; mais non , elle prétendoit que je suivisse la sienne , elle vouloit , disoit-elle , me convertir , me façonner , & sur-tout empêcher que la lecture ne m'incommodât. Comme vous êtes changé ! s'écrioit-elle quelquefois , c'est la lecture qui vous échauffe ; il faut que je brûle tous ces vilains livres qui vous tuent à vue d'œil.

J'avois beau enrager en moi-même & maudire mon mariage , ma folle épouse m'obligeoit à faire par complaisance tout ce qui lui plaisoit. Cependant après quelques mois , elle cessa de me tourmenter ; & désespérant de changer un philosophe endurci , elle me laissa lire tout à mon aise , sans s'obstiner davantage à vouloir me faire tenir une autre conduite , & sans songer à réformer la sienne. Au contraire , elle redoubla sa dépense , & fit une si prodigieuse dissipation de mon bien en repas ,

habits, meubles, jeux & spectacles, qu'en moins de deux ans elle me ruina. Je ne me voyois pour toute ressource, qu'une habitation que mon pere m'avoit laissée en mourant, & qui étoit habitée par un homme qui y avoit quelque part, & qui différant toujours à compter avec moi, ne m'avoit encore envoyé en Europe aucun argent.

Quand je vis donc, il y a cinq ou six mois, qu'il ne me restoit pas de quoi payer le quart de ce que ma femme devoit au boulanger, auboucher, au rôtiſſeur, à la lingere, &c. je partis sans lui dire adieu, pour m'épargner la peine d'entendre la musique qu'elle m'auroit chantée là-dessus; je m'embarquai pour Saint-Domingue, dans l'espérance d'y vivre heureux & tranquille, puisque j'y vivrois loin de ma femme. Mais en y arrivant, je trouvai que l'habitation sur laquelle j'avois compté avoit été vendue, & que le frippon de vendeur n'étoit plus dans le pays. Cette nouvelle

me frappa si vivement, que je pensai me repentir d'avoir quitté mon épouse. C'est tout dire. On ne parloit alors au petit Goave, que des richesses immenses que les Français gagnoient à la ville Espagnole. Je logeois avec plusieurs de ces Messieurs qui m'écoutent. Je leur avois conté mon infortune. Ils me plaignoient; & voyant que je ne savois de quel bois faire fleches, ils me proposerent de les suivre. J'acceptai la proposition; & je m'en applaudirois, si je ne craignois de paroître un confrere indigne de vous. Car enfin, je n'ai pas le cœur guerrier; je le sens bien. Je ne saurois entendre un coup de fusil sans trembler.

Ce nouveau sibusstier, s'il faut lui donner ce nom, parce qu'il étoit parmi nous, finit-là son histoire. Je pris ensuite la parole, & je lui dis qu'il seroit bien plutôt aguerri avec des sibusstiers, qu'avec sa femme; qu'il n'auroit pas été deux fois au cul d'un gros vaisseau, exposé à des

confiers de vingt-quatre livres de balle, qu'il ne seroit plus épouventé du bruit d'un coup de fusil. J'ajoutai néanmoins qu'il seroit maître de se tenir à la manœuvre, & de nous voir combattre, sans se mettre de la partie, jusqu'à ce qu'il fût fait aux mousquetades & aux coups de canon.

Nous étions plus impatiens que lui de rencontrer quelque vaisseau qui nous donnât occasion de quelle manière nous prétendions l'accoutumer au feu. Ce qui pourtant n'arriva que deux mois après. Un matin en doublant la petite isle des Tortues, il se présenta devant nous un bâtiment Anglais, auquel nous allâmes sans balancer. Le capitaine qui le commandoit, auroit cru se déshonorer en nous évitant. En effet, il ne voyoit qu'un petit vaisseau de huit pieces de canon, qu'il ne croyoit pas assez téméraire pour oser en attaquer un de quarante-six pieces, & de trois cents hommes d'équipage. Il ne con-

noissoit pas encore les sibusniers. Son maître & son contre-maître qui savoient quelle sorte de gens nous étions, eurent à ce sujet une prise très-vive avec lui, à ce qu'ils nous dirent eux-mêmes après l'action. Le maître remarquant que nous nous approchions toujours d'eux à bon compte, lui conseilla de se préparer au combat. Ne vous inquiétez point, lui dit le capitaine; devez-vous craindre une chaloupe que je pourrois faire hisser toute entière sur mon pont? C'est une chaloupe, si vous le voulez, lui répondit le maître un peu piqué; mais cette chaloupe contient une centaine d'hommes que vous allez voir sauter sur votre bord, pour vous épargner la peine de les y hisser; & si vous n'y prenez garde, ils vous culbuteront vous & votre équipage, tout nombreux qu'il est.

Après une assez longue altercation, la prudente sagesse du maître l'emporta sur la trop grande confiance

du
par
qu
atte
bon
cela
cap
&
nou
peu
la
rem
de
nou
qu'u
jette
pou
rasés
inur
cour
gran
faire
sabor
leurs
à cau
feu s

du capitaine Rodomont. Ils se préparèrent un bon retranchement ; après quoi il nous firent la galanterie de nous attendre , bien résolus d'empêcher l'abordage , ou du moins de faire pour cela tous les efforts dont ils étoient capables. La mer étoit fort agitée , & leurs premières bordées de canon nous firent moins de mal que de peur à notre philosophe. Mais dans la suite , nous fûmes presque entièrement désemparés de nos voiles & de nos manœuvres ; de sorte que si nous n'eussions pas saisi l'occasion qu'un coup de vent nous offrit de jeter nos grapins d'abordage à leur poupe , nous allions être totalement rasés. Leur canon leur devint alors inutile , à l'exception de leurs deux courriers , dont ils ne firent pas même grand usage , parce que je faisois faire feu sans relâche dans leurs sabords. Nous montâmes à la fin sur leurs ponts , non sans beaucoup de peine à cause des vagues , & en essuyant un feu si terrible de leur mousqueterie , que

j'y perdis du moins le tiers de mon monde. Nous ne commençâmes à respirer que quand nous combattîmes avec les armes blanches.

Dans le tems que nous nous battons, nous avec nos sabres, & eux avec leurs épées & des espons, le hasard voulut que le capitaine & moi, sans nous connoître, nous en vinssions aux mains seul à seul. Nous nous attachâmes l'un à l'autre, & j'avouerai sincèrement que je n'ai jamais eu affaire à un si rude joueur. Rebuté de lui voir parer tous mes coups, je commençois à ne lui en plus porter de fort rudes, & je sentoie que j'allois tomber sous les siens, lorsque tout-à-coup il eut la cuisse cassée d'un coup de pistolet. Ne pouvant plus se soutenir, il mesura la terre de son corps, ou plutôt le pont, & sa chute un instant après fut suivie de la mienne, tant j'étois affoibli par les coups de feu que j'avois reçus & par le sang que j'avois perdu. Cependant mes camarades presserent si

bien les Anglais, qu'ils les obligèrent à se retirer entre leurs deux ponts, où, les accablant de grenades & de flacons de poudre qui brûloient jusqu'à leurs habits, ils les contraignirent d'amener.

J'étois entre les mains du chirurgien, qui me voyant sans connoissance, employoit toute son habileté à me faire reprendre mes esprits, & quand il en fut venu à bout, je lui demandai si nous étions vainqueurs ou vaincus. Il m'apprit avec une joie, que l'idée d'une grande fortune lui inspiroit, que le vaisseau Anglais étoit à nous; qu'il revenoit d'Angole; que son lest étoit de morphil ou d'ivoire, & sa charge de cinq cent cinquante negres, avec beaucoup de poudre d'or. Véritablement on ne pouvoit faire une plus riche prise. Aussi mes confreres s'en applaudissoient-ils, en faisant éclater leur ravissement par des transports inexprimables. Mais, hélas! que leur joie fut de peu de durée! Ils n'eurent pas le tems de compter

leurs richesses. La fortune les leur enleva bien promptement. Elles ne furent à eux que depuis huit jusqu'à onze heures du matin, & ils payerent chèrement une si courte possession.

En voulant gagner la Quaye St. Louis, qui étoit le port François le plus proche de l'endroit où nous nous trouvions, nous allions justement à la rencontre du *Jarsey*, navire Anglois, gardé-côte, de cinquante-quatre piéces de canon. Ce vaisseau croisoit sur les côtes de l'Espagnole, avec une frégate de trente-six piéces. Notre bâtiment étoit si délabré, que nous n'eûmes pas même la pensée de chercher à leur échapper. Néanmoins dans notre désespoir, nous nous préparâmes à nous défendre. Je me fis porter sur le pont, où ne pouvant me soutenir, même assis, on m'accommoda de façon, qu'étant couché sur le dos, les bras libres, & la tête un peu élevée, je pouvois encore tirer quelques

quelques coups de fusil. Quinze hommes qui conduisoient notre prise, furent d'abord tentés de mettre le feu aux poudres, & de faire sauter le vaisseau; mais remarquant que nous nous apprêtions au combat, ils firent la même chose. Je n'avois avec moi que vingt-cinq hommes en comptant le philosophe & les blessés.

Le *Jarsey* vint à nous le premier; & nous voyant si peu de monde, nous attaqua sans attendre la frégate. Les quinze hommes qui montoient le navire pris, suffisant à peine pour manoeuvrer, ne lui parurent pas fort à craindre. Il ne s'attacha qu'à notre vaisseau; & comme il s'aperçut que; trop foibles pour songer à l'abordage, nous prenions par nécessité le parti de nous tenir sur notre bord, il ne manqua pas de se régler là dessus. Pour nous expédier plus promptement, il chargea son canon à mitrailles; & indigné contre nous de ce que malgré de tels préparatifs, nous ne nous disposions point à amener,

il se mit à nous passer sur le corps à chaque instant avec son gros vaisseau qui brisa le nôtre; il alloit indubitablement nous couler à fond, si nous ne nous fussions pas prudemment déterminés à nous rendre.

Le capitaine trouva notre prise bien maltraitée; & piqué de la résistance que nous avions osé lui faire avec des forces si inégales, il nous traita très-rudemment de paroles & d'effet. Il nous fit charger de fers tout blessés que nous étions, & nous laissa le reste du jour sans nous faire panser. Aussi périrent plusieurs de nos compagnons, de qui les blessures sans cela n'auroient pas été mortelles. Considérant toutefois le lendemain que nous étions réduits à une vingtaine tout au plus, il permit à notre chirurgien de prendre soin de nous, & nous fit ôter nos fers trois jours après.

Ce n'étoit qu'en chemin faisant que le *Jarsey* nous avoit pris, il s'imaginait que la fortune lui gardoit encore d'autres faveurs. Il continua

de
no
tri
qu
me
nou
le d
exa
d'au
tant
lui
la n
en
L
une
forti
pas n
autre
la h
avec
témé
à la
de r
mille
dans
un a

de croiser au nord de l'Espagnole, nous traînant après lui comme en triomphe. Nous desirions ardemment qu'il rencontrât quelque gros bâtiment Espagnol ou Français, afin que nous pussions nous révolter pendant le combat. Nos vœux ne furent pas exaucés, & le *Jarjey* ne fit point d'autre capture. Il demeura pourtant en mer si long-tems, que l'eau lui manqua. Il étoit obligé d'envoyer la nuit ses chaloupes à terre pour en faire.

La vue de nos côtes nous donna une si furieuse envie d'essayer de sortir d'esclavage, qu'il n'y eut pas moyen d'y résister. Un soir entre autres ayant reconnu au clair de la lune le lac Tiburon, j'entrepris avec trois autres sibusniers, aussi téméraires que moi, de nous y sauver à la nage, quoiqu'il fût éloigné de nous pour le moins de deux milles. Nous aurions peut-être réussi dans cette périlleuse entreprise, sans un accident qui nous arriva. Un de

mes trois camarades , qui étoit le meilleur de mes amis ; & très-mauvais nageur , ayant voulu être de la partie , s'épuisa bientôt. Nous n'étions pas au quart du chemin , qu'il m'appella. J'allai à son secours. Il s'appuya un instant sur moi pour se reposer ; après cela il se remit à nager ; mais sentant bien qu'il n'auroit pas la force de gagner le lac , il jugea plus à propos de reprendre ses fers que de les briser sottement en se noyant. Il cria donc , & découvrit notre fuite. On tira aussitôt quelques coups de canon pour avertir les chaloupes qui étoient à terre de venir nous reprendre. Ce qu'elles firent , non sans nous régaler de quelques coups de rames , pour servir de prélude aux souffrances qu'ils nous préparoient. On nous remit aux fers dès que nous fumes à bord du *Jarfey* , & l'on nous conduisit dans cet état à la Jamaïque.

Là , nous fûmes livrés à toute la mauvaise volonté qu'avoit pour les Français un vieux gouverneur à tête

ch
Fr
m
da
na
jou
no
Fra
plu
ven
din
éric
que
de
rep
tou
na
dim
recc
min
espe
don
nues
du p
à no
de

chauve, qui néanmoins étoit lui-même Français de nation. Il nous fit enfermer à trois lieues de Keneston, dans une prison où l'on mettoit ordinairement les negres déserteurs. Huit jours après, il nous manda pour nous exhorter à servir contre la France, m'offrant en particulier un plus grand vaisseau que celui que je venois de perdre. Nous lui répondimes tous sans hésiter que nous étions nés sous le pavillon blanc, & que nous y voulions mourir. Irrité de notre réponse, qui lui parut un reproche que nous lui faisons d'avoir tourné casaque à son prince, il donna ordre fort charitablement qu'on diminuât nos vivres & qu'on nous reconduisit en prison, par des chemins remplis de broussailles & d'une espece d'épine, appelée raquette, dont les points déchiroient nos jambes nues, & nous entroient dans la plante du pied. Si-tot que nous étions arrivés à notre prison, nous étions obligés de nous arracher soigneusement les

les uns aux autres toutes ces épines , parce qu'autant qu'il en restoit de pointes dans notre chaire , autant il s'y formoit d'abcès douloureux.

Le dessein qu'avoit le vieux renégat de nous contraindre à trahir comme lui notre patrie , nous procuroit si souvent l'honneur de lui aller , de cette manière , faire notre cour à Keneston , que nos plaies n'étoient pas plutôt guéries , que nous nous en faisons de nouvelles. Outre cela , les soldats qui nous conduisoient , ravis de se voir autorisés à nous maltraiter , nous tourmentoient de mille autres façons , étant persuadés qu'ils faisoient par ce moyen grand plaisir au gouverneur. Pendant l'espace de six mois que nous demeurâmes dans cet endroit affreux , cinq de nos camarades , du nombre desquels fut notre philosophe , succomberent aux maux qu'on nous fit souffrir. Ces prisonniers infortunés contribuerent eux-mêmes après leur mort à augmenter nos peines .

puisqu'on laissoit pourrir leurs cadavres à nos yeux, sans qu'il nous fût permis de les couvrir de terre, & de leur donner ainsi du moins la sépulture.

Le premier dont la mort finit sa misere, se nommoit simplement le baron. L'on assuroit qu'il étoit fils d'un gentilhomme de France qui portoit véritablement & à bon droit le titre de baron. Je ne me souviens pas de quelle famille il étoit, car je n'ai entendu prononcer son nom qu'une fois. Ce malheureux compagnon de nos disgraces n'eût pas rendu les derniers soupirs, qu'il fut étendu sur quatre perches, & exposé à la porte de notre prison. Nous n'eûmes pas la peine d'écarter de son corps les oiseaux & les autres bêtes carnacieres; le pauvre garçon n'avoit que la peau sur les os, & les chaleurs du climat en eurent bientôt fait un squelette.

La cruauté du gouverneur ne remplit pas son attente. Il ne put

jamais nous forcer à imiter sa lâcheté. Ce qui l'obligea de nous envoyer en Angleterre avec un convoi de quarante vaisseaux marchands qui y passoient sous l'escorte de quatre vaisseaux de guerre. On nous débarqua en Irlande dans les prisons de Kinsale, où nous trouvâmes une nombreuse compagnie. Il y avoit plus de quinze cents Français, & entr'autres tout l'équipage du *Covvantrik*.

En changeant de prison, nous ne fîmes que changer de bourreaux, avec cette seule différence que ceux de la Jamaïque nous avoient maltraités pour nous faire prendre parti contre la France; au-lieu que ceux de Kinsale ne le faisoient que pour s'amuser & satisfaire leur cruauté naturelle. Les soldats & le géolier, nommé Mestre Paipre, qu'on auroit avec justice pu appeler maître fripon, sembloit n'avoir en vue que de se défaire de nous peu-à-peu & sans éclat. Outre qu'ils appréhendoient les représailles, ils ne vouloient pas que

la reine en fût instruite ; car ils sa-
voient bien que cette princesse les
feroit punir , si elle apprenoit jusqu'à
quel point ils étoient barbares.

Il est certain que leur plus grande
récréation étoit de nous voir souffrir.
Ces démons se divertissoient à nous
faire battre pour un morceau de pain
ou de viande , comme on fait en
Angleterre les coqs , & en France
les chiens. Ceux d'entre nous qui dé-
voroient en secret leurs soupirs , sans
pouvoir se résoudre à donner à ces
inhumains des passe - tems si dignes
d'eux , n'étoient pas moins à plaindre,
puisqu'on les laissoit mourir de faim ,
comme des lâches , disoit-on , qui ne
méritoient pas qu'on les fit subsister.
On les affommoit de coups de cannes
tous les matins , quand on nous faisoit
passer en revue pour nous compter ;
& dans les froids les plus rigoureux ,
ou ne leur donnoit ni paille ni cou-
vertures ; au-lieu que ceux qui se
battoient bien pour avoir l'honneur
de contribuer aux divertissemens de

Nosseigneurs Mestre Paipre & les soldats, étoient un peu mieux traités.

Je vis ainsi périr misérablement plusieurs de mes camarades, qui nous conjuroient en mourant moi & nos autres sibusniers de venger leur mort, si nous avions le bonheur de sortir jamais de cette horrible prison. Nos bourreaux avoient établi une loi qui faisoit bien connoître qu'ils prenoient grand plaisir à cette sorte de spectacle. Le dispositif de cette loi étoit que celui de nous qui se battoit contre tous venans, & demeureroit vainqueur, seroit appelé le coq des prisonniers; & pour rendre ce titre honorable encore plus digne d'envie, ils y avoient ajouté le droit de faire les portions des autres, & de prélever pour sa bouche & pour celle de ses meilleurs amis, ce qu'il y auroit de moins mauvais, & cela jusqu'à ce qu'il eût trouvé son vainqueur.

Cette loi me fit prendre la résolution d'employer tout ce qui me

rest
&
mo
que
faci
deff
plac
rué
avo
disp
plus
Ang
arme
plem
Rien
né c
qui
coq
dése
plusi
Mest
Je
colet
ques
min
rois

restoit de force pour devenir le coq, & nous procurer à mes amis & à moi de quoi traîner notre vie encore quelque tems. Mais il n'étoit pas facile d'exécuter heureusement ce dessein. Il s'agissoit de chasser de cette place un gros Breton qui avoit déjà tué quatre ou cinq prisonniers qui avoient en la témérité de la lui disputer. Ce combat étoit d'autant plus propre à prolonger le plaisir des Anglais, qu'il falloit se battre sans armes, & que la victoire n'étoit complète que par la mort du vaincu. Rien ne pouvoit être mieux imaginé que ce réglemeut, parce que tel qui osoit entrer en lice contre le coq étant à peu-près de sa force, défendoit souvent sa vie pendant plusieurs heures. Quelle volupté pour Messieurs les spectateurs.

Je balançai long-tems à prêter le coler au redoutable tenant qu'il étoit question de terrasser. Quand je l'examinois attentivement, je désespérois de le vaincre. C'étoit un gros

noiraut qui me paroïssoit plus fort que moi. De plus, j'avois ouï dire que les Bretons étoient les plus adroits de tous les hommes à l'exercice de la lutte. Le tems me pressoit pourtant de me déterminer ; ma force diminueoit tous les jours faute de nourriture, & je voyois mes camarades sur les dents. Enfin, le hasard s'en mêla, & me fit prendre mon parti.

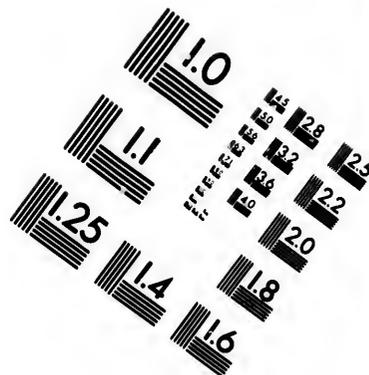
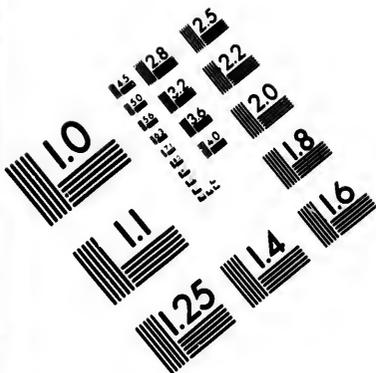
Une sentinelle m'ayant entendu murmurer au sujet des parts que le coq nous avoit faites, l'appella & lui dit que je le menaçois. Le Breton vint à moi, & me demanda en ricanant, si je n'aurois pas envie de me charger du soin de les faire à mon tour ; qu'il seroit bien curieux de voir si j'aurois assez de cœur pour cela. Cette bravade m'échauffa le sang ; je ne regardai plus le coq que comme un poulet, & je lui dis avec fureur que je le prenois au mot. Les soldats & quelques prisonniers firent à l'instant un cercle autour de nous. Je leur fis connoître que les Canadiens

na
ni
ter
&
con
de
plu
par
vai
auf
Me
me
J
emp
le f
je l'a
rem
les
qu'il
fort
leme
quer
glori
au b
Ne

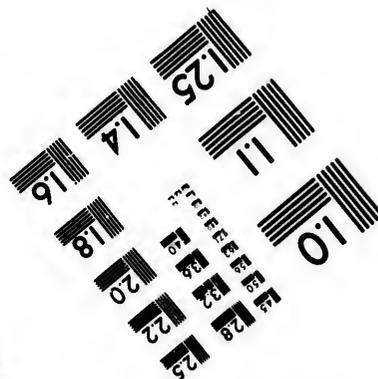
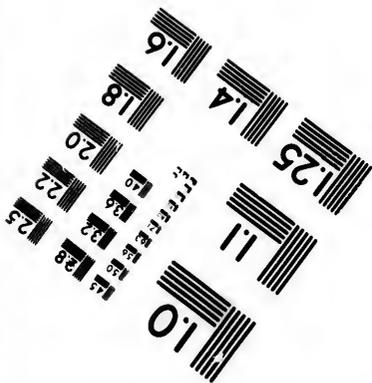
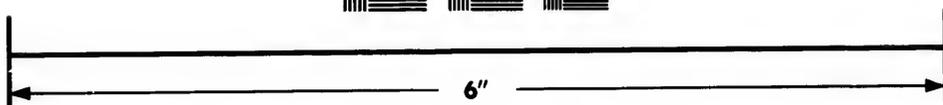
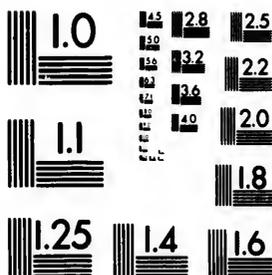
nadiens ne le cédoient aux Bretons ni en force, ni en adresse. Je l'é- tendis par terre tout de son long, & si rudement, qu'il y demeura comme mort. J'eus moi-même horreur de ma victoire, que je ne pus pousser plus loin, quoique pour la rendre parfaite la loi voulût la mort vaincu. Les spectateurs se contenter aussi de le voir sans sentiment, Maître Paipre l'ayant fait emporter, me proclama coq des prisonniers.

Je n'exerçai pas long-tems mon emploi. Ce n'est pas que quelqu'un me le fit perdre de la même façon que je l'avois gagné. La victoire que j'avois remportée remplissoit de terreur tous les prisonniers, qui s'étant imaginés qu'il n'y avoit point d'homme plus fort que mon Breton, n'étoient nullement tentés de se jouer à son vainqueur. Je conservai donc ma place glorieusement pendant quinze jours, au bout desquels je tombai malade. Ne pouvant donc plus m'acquitter





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

de mes fonctions , je perdis tous mes privilèges.

Nous voilà donc , mes confreres & moi réduits encore à souffrir la faim , & de plus le froid excessif qu'il faisoit alors (1). Ce qui ne seroit pas peu au dessein des Anglais. Il n'y avoit pas de jour qu'il ne mourût dix à douze prisonniers. Je me souviens que dans ces tristes momens , nous bornions nos souhaits les plus ardens à ne point manquer de paille fraîche & de pain. Je crois même que nous nous serions mieux trouvés de coucher sur la dure que sur la paille qu'on nous donnoit , parce qu'on la changeoit si rarement , qu'elle se réduisoit en poussière , & devenoit très-désagréable à sentir. Avec cela nous n'avions à quatre qu'une méchante couverture de poil de chien , si usée , qu'elle ne tiroit pas d'elle-même son plus grand poids. Dans ce pitoyable état , nous nous disions

(1) En Janvier 1710.

adien les uns aux autres, & nous comptions combien à-peu-près de jours chacun de nous avoit encore à vivre; moins touchés de la mort même que de l'impossibilité où nous étions de nous venger. Notre religion, je l'avoue, auroit dû nous obliger à faire un meilleur usage de nos peines; mais nous n'avions pas assez de vertu pour être capables d'un si grand effort.

Parmi les autres prisonniers, il y avoit de ces gueux de profession, qui n'ayant point oublié leur premier métier en prenant le mousquet, fatiguoient tellement par leur lamentations les personnes qui venoient dans les prisons, qu'ils attrapotent toujours quelques fardins, petite monnoie de la valeur à peu-près des liards de France. Ils trouvoient moyen par-là de prolonger leur misere. Un de ces misérables me voyant à l'extrémité, par conséquent hors d'état de me défendre, vint à moi, me reprocha la mort du coq Breton son parent,

qui s'étoit effectivement avisé de mourir depuis notre combat, & se mit à me frapper à coups de pieds sur l'estomac & sur le visage. Il falloit que je fusse bien mal, puisque je n'eus pas même la force de jurer.

J'étois cependant plein de connoissance, & j'entendois mes camarades, qui se sentant trop foibles pour pouvoir me secourir, s'entredemandoient s'il n'y avoit personne parmi eux qui fût assez fort pour se lever, & assommer ce malheureux. J'ignorois ce que c'étoit que la patience, & j'en fis un pénible essai pendant le reste de la journée. Je n'ai de ma vie prié Dieu de si bon cœur qu'alors. Je ne lui demandois seulement que de me renvoyer la santé pour un quart-d'heure. Le motif de ma priere ne la rendoit pas digne d'être exaucée. Aussi ne le fut-elle point.

Je voulus prendre le soir quelque nourriture, si l'on peut appeller de cette sorte la valeur d'une demi-once de mie de pain trempée dans de l'eau.

C
ou
fu
ma
des
en
dè
avo
pai
pre
secr
bala
s'off
çai
avec
niqu
serv
Lort
j'imp
du c
à fai
& n
ne f
avoic
la pi
livres

Cela ne laissa pas de me procurer trois ou quatre heures de sommeil la nuit suivante, de façon que le lendemain matin je crus que j'allois reprendre des forces. Sur les dix heures mon ennemi qui venoit apparemment de déjeuner de quelque aumône qui lui avoit été faite, se coucha sur la paille assez près de moi, & s'endormit presque aussi-tôt. J'en ressentis une secrete joie; & me disposant sans balancer à écraser un homme qui s'offroit à ma vengeance, je commençai à me traîner vers lui en roulant avec moi mon chevet qui étoit l'unique instrument dont je pusse me servir pour réussir dans mon dessein. Lorsque je fus près de ma victime, j'implorai intérieurement l'assistance du ciel, comme si je me fusse préparé à faire la plus belle action du monde, & ne doutant point que le Seigneur ne soutînt mon bras, de même qu'il avoit fait celui de Judith; mais quoique la pierre ne pesât que sept ou huit livres, il me sembla, quand je me

mis en devoir de la lever pour en casser la tête de mon ennemi, qu'elle étoit aussi pesante que le rocher de Sisiphe.

Quelle mortification pour moi de voir mon attente trompée ! Hé quoi, disois-je tout bas, après avoir cent fois enlevé de terre des poids de cinq cents livres, je ne puis aujourd'hui en lever un de sept ! Ciel, faut-il que ma foiblesse trahisse mon ressentiment ! Je fus si touché de cette pensée, & je sentis mon cœur pressé d'une si vive douleur, que je ne pus m'empêcher de fondre en larmes. C'étoit pour la première fois de ma vie que j'en répandois. Mes camarades, de leur côté, attentifs à mon action, s'étant aperçus que je n'avois fait qu'un effort inutile pour me venger, ne purent retenir leurs pleurs. Une scène si touchante attendrit le géolier qui passa dans ce tems-là ; il demanda pourquoi nous étions si fort affligés ; & quand il eut appris la cause généreuse de mon désespoir, car je ne lui en

fis pas un mystere, il me dit d'un air compatissant qu'il auroit soin de moi, parce qu'il aimoit les braves gens.

Mestre Paipre, par cette rare pitié; découvroit son caractere inhumain; s'imaginant voir dans mon procédé toute la barbarie & la férocité dont il étoit païtri, il ne pouvoit se défendre de s'intéresser pour un homme qui lui paroïssoit sympathiser avec lui. Deux heures après, il m'en donna de bonnes marques; on m'apporta de sa part dans une écuelle de la soupe de son propre pot, avec un petit morceau de bœuf par-dessus. Je bus un peu de bouillon, & suçai une partie de la viande, après en avoir fait part à mes confreres, dont il y en eut deux qui refuserent de manger, pour être, disoient-ils, plutôt délivrés de tous leurs maux. Véritablement l'un expira la nuit suivante, & l'autre se trouva deux jours après étouffé de quantité de terre & d'ordures qu'il avoit avalées.

Pour moi, livré aux maximes des Sauvages dont j'avois été imbu dès mon enfance, je me roidissois contre mon sort. Je ne respirois que la vengeance, & je ne mangeois que pour devenir en état de satisfaire cette passion. Je faisois ferment à mes malheureux fibustiers de ne pas laisser leur peines impunies, leur protestant que si je me prêtois au soin que le géolier prenoit de me conserver la vie, ce n'étoit uniquement que pour les venger. Serment que je n'ai que trop bien gardé dans la suite pour les péchés des premiers Anglais qui me tomberent entre les mains au sortir de ma prison. J'en demande pardon à Dieu présentement ; mais j'ose dire que je ne devins cruel qu'à leur exemple. On sait qu'auparavant je traitois avec beaucoup d'humanité les prisonniers que je faisois.

Quoique je me fusse attiré la compassion de Mestre Paipre, les égards qu'il avoit pour moi n'alloient pas pas jusqu'à me fournir des consom-

més
tifs.
si le
nou
ne
J'au
de
déra
soul
n'av
heur
enfi
J'
que
favo
bour
cher
aprè
le jo
S'ils
nible
mang
paro
aprè
solus
qui v

més, & autres alimens confortatifs. Sa générosité ne s'étendit pas si loin ; & ce qu'il appelloit me bien nourrir, n'étoit autre chose que de ne me pas laisser mourir de faim. J'aurois néanmoins été très-content de lui, s'il eût voulu à ma considération pousser la charité jusqu'à soulager mes camarades ; mais ils n'avoient pas eu comme moi le bonheur d'acquérir son estime. Je les vis enfin périr tous l'un après l'autre.

J'avois remarqué plus d'une fois que ceux des autres prisonniers qui savoient quelque métier, & que des bourgeois de Kinsale venoient chercher le matin, & ramenoient le soir, après les avoir fait travailler tout le jour, étoient les moins misérables. S'ils mendoient une vie dure & pénible, ils avoient la consolation de manger tout leur saoul. Ce qui me paroissoit le plus grand des plaisirs après celui de la vengeance. Je résolus donc de dire au premier artisan qui viendroit demander un ouvrier,

que j'étois de sa profession. La fortune qui me persécutoit me fit tomber en mauvaises mains. Il se présenta un armurier chez lequel personne n'avoit envie d'aller. Il passoit pour un brutal, qui prenoit des ouvriers plutôt pour les battre que pour les faire travailler. Je ne fus pas dans sa maison, que je m'apperçus bien que ce n'étoit pas une trop bonne pâte d'homme. Il avoit un son de voix rude, & l'air du monde le plus méchant.

Il me donna d'abord un canon de fusil à limer. Je m'y pris assez bien pour qu'il n'eût rien à me dire. Il est vrai que j'étois merveilleusement excité au travail, par la vue d'un grand chaudron qui étoit sur le feu, & dans lequel je voyois pêle-mêle de la poirée, des oignons, des choux, & des crouttes de pain. Tout cela me faisoit venir l'eau à la bouche, & m'inspiroit de l'ardeur pour la besogne. Enfin, le moment de manger, ce moment délicieux

arriva, & pour comble de bonheur, au-lieu de me donner une simple portion, comme je m'y attendois, on me fit l'honneur de me permettre de porter la main au chaudron, sans en prévoir les conséquences; car peut-être m'auroit-on taillé mes morceaux, si l'on eût deviné le ravage que j'y allois faire. Cependant l'armurier, sa femme, & sa fille, bien-loin de témoigner qu'ils se repentoient de m'avoir laissé la liberté de manger à discrétion, paroïssent se divertir à me voir dévorer ce qu'il y avoit dans le chaudron. La fille de l'armurier, sur-tout étonnée de son appetit, dit à son pere: Assurément cet homme-là n'est pas fait comme nous; il faut qu'il soit creux jusqu'aux talons. Il a lui seul beaucoup plus mangé que nous tous. Cela est vrai, répondit le patron, & il va sans doute travailler à proportion; autrement nous ne serons pas amis.

C'étoit bien mon dessein. J'étois trop content de mon dîné, pour ne

pas m'attacher au travail. Je voulois conserver une si bonne pratique ; & pour mieux faire ma cour au maître , je me serois volontiers mis en chemise , si j'en eusse eu une ; mais je n'avois plus depuis long-tems qu'une méchante veste de toile , que la modestie me défendoit de quitter. Je me mis donc joyeusement à l'ouvrage ; & pendant un quart - d'heure cela n'alla point mal. Je me sentoï ; seulement les bras un peu plus pesans qu'avant le dîné. J'étois si rempli de la bonne chere que j'avois faite , que j'aurois eu besoin d'une meridiene de trois ou quatre heures , pour me remettre en train de bien faire. Je ne respirois qu'avec beaucoup de peine , & le sommeil par malheur commençoit à vouloir me surprendre. J'avois beau pour l'écarter de mes sens , faire tous les efforts possibles , il répandoit sur moi ses plus doux pavots ; la lime me tomboit des mains. Je m'endormois debout. L'armurier , qui m'observoit , ne

trouvant pas son compte à mes petits
 assoupissemens, me réveilla la pre-
 miere fois d'un ton de voix si terrible,
 que d'un demi-quart-d'heure, il ne
 me prit envie de m'endormir; mais
 le sommeil étoit trop attaché à sa
 proie pour l'abandonner, & je cédaï
 de nouveau à ses vapeurs. Alors le
 patron employant pour me réveiller
 un moyen plus efficace, m'appliqua
 sur l'omoplate un coup de lime des
 plus furieux, & dont je fus griè-
 vement blessé. Il n'en falloit pas tant
 pour dissiper entièrement mon som-
 meil, & me mettre en fureur contre
 l'armurier. Je lui déchargeai à l'instant
 sur la tête un si rude coup du canon
 de fusil que je limois, qu'il n'eut
 pas besoin d'un second pour tomber
 à mes pieds sans sentiment.

Si-tôt que je le vis à terre, & noyé
 dans son sang, je sortis de sa maison,
 & pris la fuite sans savoir où je
 devois me réfugier; mais je n'allai
 pas loin sans être arrêté par une
 foule de peuple qui me suivoit, &

qui se donna la peine de me remener en prison. Tandis qu'on m'y reconduisoit, je me ressouvins que l'armurier en me présentant le matin à sa femme, lui avoit dit d'un air fâché, que Mestre Paipre faisoit plaisir à qui bon lui sembloit, & que ce Monsieur le géolier envoyoit des cinq & six ouvriers à certains bourgeois, pendant qu'il n'en accordoit qu'un à d'autres, & même de très-mauvaise grace. Je fis là-dessus le plan du plus hardi mensonge qu'on ait jamais inventé. Jeus l'effronterie de dire à Mestre Paipre que c'étoit à son sujet que j'avois eu dispute avec l'armurier, & que ce misérable manœuvre m'avoit dit de lui mille sottises que je n'avois pu souffrir.

Notre orgueilleux concierge prit feu sur ce faux rapport, & défendit qu'on me chargeât de fers, en disant tout haut que l'armurier avoit été traité comme il le méritoit. Lorsque je vis que le géolier ajoutoit foi bonnement à ce que je lui disois, je me mis

à lui détailler les discours insolens que le bourgeois avoit tenus de lui, & les réponses que j'y avois faites ; mais ne se sentant pas la patience que la longueur de mon récit exigeoit de lui, ou bien craignant d'en trop entendre, il m'imposa silence. Cela suffit, mon ami, me dit-il, je suis content de toi. Je reconnoîtrai le zele que tu as fait paroître pour moi en punissant un perfide voisin dont je saurai bien en tems & lieu tirer raison.

Les effets de sa reconnoissance suivirent de près sa promesse, & pour me récompenser d'avoir si courageusement pris ses intérêts, ou si vous voulez, d'avoir menti, il me donna un bon habit neuf, me fit manger à part, & doubler ma portion. Outre cela, il me permit de me promener à toute heure dans les cours de la prison. Une si honnête liberté ne tarda pas à m'inspirer un desir violent de m'en procurer une plus grande, & je n'en cherchai pas

long-tems les moyens. Il y avoit sous un toit une longue perche , sur laquelle les soldats étendoient quelquefois leur linge pour le faire sécher. Je n'eus pas besoin d'un autre échelle pour grimper sur les mur , & elle me servit pour en descendre dans la rue encore plus commodément. Après quoi , je m'éloignai de la ville à toutes jambes.

C'est ainsi qu'une belle nuit , je sortis des prisons de Kinsale. Je marchai jusqu'au jour au travers des terres, tirant toujours vers le nord , comme un homme qui avoit dessein de se rendre à Corke , d'où je n'ignorois pas qu'il partoit souvent des vaisseaux pour l'Amérique. Au lever du soleil , je gagnai un bois où je me reposai jusqu'à midi. J'y laissai l'habit de soldat dont Mestre Paipre m'avoit fait présent avec tant de générosité. J'étois pourtant un peu mortifié de le perdre ; mais après avoir considéré qu'il pouvoit me faire reconnoître , j'en fis un sacrifice

à m
min
ne

L

grif

de

qui

plu

fait

Le

que

J'e

fis

tel

si n

d'u

foi

po

de

me

lat

yr

s'a

m

fi

in

à ma sûreté. Je me remis en chemin, & le rest de la journée, je ne m'arrêtai dans aucun endroit.

La crainte de tomber entre les griffes des connétables m'empêchoit de suivre les routes ordinaires; ce qui étoit cause que je faisois six fois plus de chemin que je n'en aurois fait, si je n'eusse eu rien à redouter. Le soir, je soupai de quelques choux que j'attrapai en passant par un jardin. J'en mangeai les cœurs, & je me fis la nuit une couverture & un matelas des plus grandes feuilles. Une si mauvaise nourriture, & la fatigue d'une longue retraite me rendirent si foible, que le troisieme jour ne pouvant plus marcher, je fus obligé de me coucher dans une prairie qui me servit à deux usages, à me délasser, & à me faire subsister. Il est vrai que mon estomac ne pouvant s'accommoder long-tems d'un pareil mets, ne manqua pas de s'en défaire, si bien que je demurai dans une inanition qui auroit été infailliblement

suivie de ma mort, si un homme charitable averti par des enfans qui m'avoient vu manger de l'herbe, ne fût venu me secourir avec deux autres personnes qui me transportèrent dans un village voisin.

On me mit d'abord sur de la paille dans une grange, où un homme d'une taille fort au-dessus de la médiocre, & qui sembloit n'être qu'un domestique, s'approcha de moi. Il me questionna sur ma religion, & ne pouvant douter par mes réponses, que je ne fusse catholique, il me fit porter sur le champ dans une petite chambre, où s'étant rendu aussi-tôt qu'on m'eût couché dans un assez bon lit, il parut s'intéresser à ma conservation. La première chose qu'on me fit, fut de me débarrasser par un bon vomitif de toutes les herbes que j'avois mangées. Ce remède, quoique salutaire, acheva de m'ôter toutes mes forces, & je restai un quart-d'heure sans mouvement. Le grand homme croyant que j'allois

expirer ; ordonna à tous ceux qui étoient dans la chambre de sortir , puis s'étant approché de mon oreille , il me dit à haute voix de demander pardon à Dieu. Ce que je fis mentalement , ne pouvant prononcer une parole. J'entendis qu'il me donna l'absolution. Ensuite , il se retira.

Après sa retraite , d'autres personnes entrèrent avec du lait , dont ils me firent avaler quelques gouttes à force de me tourmenter. Cela étant fait , on jugea qu'on devoit me laisser prendre du repos , & certainement on me tira par-là d'affaire. Je dormis d'un profond sommeil qui dura cinq ou six heures sans interruption , & le lendemain je me trouvai hors de danger. Je m'attendois alors à revoir le grand homme dont je viens de parler ; mais il ne parut plus devant moi. Je jugeai que c'étoit quelque prêtre caché dans cette famille , ou dans le voisinage. Je ne fais pas même si ce n'étoit pas un évêque , qui , comme ceux de la primitive

église, n'avoit pour cortège & pour tout équipage que ses bonnes œuvres & sa vertu. Ce qui me feroit croire que c'étoit un prélat, c'est qu'après qu'il m'eut absous & exhorté à offrir mes souffrances au seigneur, il donna, si je ne me trompe, sa bénédiction à l'hôte qui étoit seul dans la chambre avec nous, & qui s'étoit mis à genoux pour la recevoir. Je dis, si je ne me trompe, car dans l'état où j'avois l'esprit, je ne pouvois guere compter sur le rapport de mes yeux.

Au bout de quelques jours, je me sentis bien rétabli. Alors les bonnes gens à qui j'en avois toute l'obligation, pour achever de remplir généreusement tous les devoirs de l'hospitalité, me mirent dans le chemin de Corke avec six schelings, un bon habit, deux chemises neuves, & un petit sac, où il y avoit plus de pain & de bœuf salé que je n'en pouvois manger jusques-là, puisqu'il ne me restoit plus que quatre milles à faire.

po
ten
d'h
né
lai
cra
m'e
po
éto
là
fuy
pas
dév
me
j'av
leu
en
der
pas
que
des
&
pa
&
gar

J'étois trop malheureux pour pouvoir conserver tout cela longtemps. Je n'eus pas marché trois quarts-d'heure que je rencontrai deux con-
nétables. Ils m'auroient peut-être laissé passer sans me rien dire, si la crainte de retourner en prison, ne m'eût fait quitter le grand chemin pour aller vers un bois qui n'en étoit pas éloigné. Je me rendis par-là suspect. Ils jugerent que je les fuyois, & que sans doute ce n'étoit pas sans raison. Ils m'eurent bientôt devancé, & ils me sommerent de me rendre à eux sans résistance. Si j'avois eu des armes pareilles aux leurs, je les aurois facilement mis en fuite, ou contraint à me demander quartier. Je ne laissai pourtant pas de me défendre tout défarmé que j'étois ; mais je n'y gagnai que des coups. Ils furent les plus forts, & me menerent dans la maison d'un payfan, où ils me lierent les pieds & les mains, & me donnerent en garde au maître jusqu'au retour d'une

expédition pour laquelle ils étoient aux champs. Ils lui recommanderent de veiller soigneusement sur moi , sous peine de prison , l'assurant au contraire qu'il seroit bien payé de ses peines , s'il ne me laissoit point échapper. Ils lui promirent même toute ma dépouille , pour mieux l'engager à me bien garder.

Le villageois fut enchanté de cette promesse ; & regardant déjà mon habit comme un bien qui lui appartenoit , il s'avisa , pour m'empêcher de le gâter la nuit , de vouloir me l'ôter par provision , pour m'en faire prendre un des siens qui étoit tout déchiré. Pour cet effet , commençant à me servir de valet de chambre avec quatre ou cinq personnes , il me délia les deux mains , & fit ce troc d'habits jusqu'à ma chemise inclusivement. Je souffris tout avec une patience admirable ; aussi mon géolier fut-il si content de ma docilité , qu'il eut égard à la priere que je lui fis de ne pas ferrer fort

étro
puff
j'eus
dans
la p
dans
don
joie
n'av
mag
pou
men
me
de p
étoi
de l
quit
Je
j'arr
là. l
dans
voie
port
d'att
chal
d'en

étroitement mes liens, afin que je pusse me coucher & dormir. Lorsque j'eus soupé des provisions que j'avois dans mon bissac, je me jettai sur de la paille, où fouillant par curiosité dans les poches du mauvais habit dont j'étois revêtu, quelle fut ma joie d'y trouver un couteau qu'on n'avoit pas eu soin d'en ôter. J'imaginai bientôt l'usage que j'en pouvois faire; je m'en servis utilement pour couper les cordes qui me lioient; & dès que j'eus lieu de penser que le paysan & sa famille étoient endormis, je sortis doucement de la maison, très-satisfait d'en être quitte pour mon habit.

Je repris la route de Corke, où j'arrivai d'assez bonne heure ce jour-là. Mais n'osant entrer dans la ville dans l'équipage où les paysans m'avoient mis, je passai la nuit sur le port, que j'examinai avec beaucoup d'attention. J'y remarquai bien des chaloupes qu'il m'auroit été facile d'enlever, si j'avois eu des camara-

des, & ce que je n'eus garde d'entreprendre tout seul. Quand je vis approcher le jour, je me retirai à l'extrémité d'un faubourg dans une espece de métairie. J'y cherchai un endroit où je pusse dormir à couvert, & m'y cacher, parce que j'avois besoin de repos. J'apperçus une petite étable ouverte, éloignée des autres maisons, & j'y entrai sans faire de bruit.

A peine y eus-je mis le pied, que j'entendis deux animaux grogner, comme pour m'avertir que la place étoit prise. Si j'eusse eu affaire à des gens raisonnables, j'aurois employé les prieres & les politesses, pour obtenir une petite portion de leur logement; mais me voyant dans la nécessité de me placer auprès d'eux sans leur permission, je m'avançai de leur côté, en prenant garde autant qu'il m'étoit possible, de les incommoder. Cependant avec toute ma bonne volonté, j'eus le malheur de marcher sur le pied de l'un
des

des
sen
col
tôt
pas
bou
Il e
apr
&
J
gite
mar
pay
vea
j'ave
abor
que
coul
cela
mon
pouv
ma
voir
un
men
malg

des deux, & le mal qu'il en ressentit fut tel, qu'il se leva tout en colere & sortit. Je me saisis aussitôt de sa place, & ne la lui rendis pas quand il revint après avoir boudé un quart-d'heure à la porte. Il est vrai qu'il s'étendit à mes côtés, après quoi nous fûmes tranquilles & bons amis le reste de la nuit.

Je passai la suivante au même gîte; mais comme je n'avois rien mangé depuis ma sortie de chez le paysan, la faim commença de nouveau à me dévorer les entrailles; j'avois beau pour les rafraichir boire abondamment d'une belle eau claire que je puisois dans un ruisseau qui couloit à deux pas de la métairie, cela ne faisoit qu'appaiser pour un moment mon estomac. Enfin, n'y pouvant plus résister, je sortis de ma retraite le troisieme jour, pour voir si quelqu'un ne m'offriroit pas un morceau de pain. Je me promenai long-tems sur le port, où, malgré la faim canine qui me tour-

mentoit, je prenois plaisir à considérer les vaisseaux qui se présentoient à ma vue ; & je n'en voyois pas un à la voile que je ne me représentasse qu'il étoit à moi. J'avois un air qui faisoit pitié, & je m'appercevois bien à la maniere dont quelques personnes m'envisageoient, qu'elles m'auroient volontiers donné l'aumône, si j'eusse pu me résoudre à la leur demander ; mais c'est à quoi ma fierté ne pouvoit absolument consentir. Je ne fus pourtant plus maître de moi, lorsqu'une servante vint renverser presque à mes pieds, un panier plein de balayeuses de cuisine, parmi lesquelles je remarquai quelques restes de légumes qui me tenterent à un point, que je me jettai dessus avec une extrême avidité.

Deux Quouakres (1) qui par ha-

(1) Ou Kakers ; espece de Sectaires en Angleterre, qui se piquent de pratiquer l'Évangile plus à la lettre que les autres. Ces Kakers sont très-fideles au Roi, qu'ils tutoient par respect en lui parlant.

fard
cet
actio
juge
rédu
honn
main
un
ler,
Je l
leur
mau
l'esto
suite
gnai
Je
tranq
La b
faire
corde
couch
dans
transp
contr
à frap
comm

sard passèrent auprès de moi dans cet instant, furent témoins de cette action. Pénétrés de la misere où ils jugèrent bien que je me trouvois réduit, & pour s'accommoder à la honte qui m'empêchoit de tendre la main aux passans, me jetterent chacun un scheling, sans s'arrêter à me parler, de peur de me faire de la peine. Je leur fis la révérence, & ramassai leur argent; avec quoi j'allai dans une mauvaise auberge, où je me bourrai l'estomac de viande & de pain. Ensuite tirant vers la métairie, je regagnai mon étable.

Je n'y passai pas cette nuit aussi tranquillement que les précédentes. La bonne chere que je venois de faire, en bannit la paix & la concorde: un moment après que je fus couché, une ardente fièvre s'alluma dans mon sang, & me causa un transport furieux. Je commençai contre le droit des gens à battre & à frapper mes deux hôtes, en criant comme si j'eusse combattu avec mes

Sauvages contre les Anglais. La raison me revenoit quelquefois ; & tandis qu'elle m'éclairoit, je gardois le silence ; mais si-rôt qu'elle me fauffoit compagnie , je recommençois à crier & à me débattre. Je fis apparemment ce train-là toute la nuit ; & pendant mes délires, il arriva bien des choses dont je n'eus aucune connoissance. Tout ce que je puis dire , c'est que le matin ayant repris l'usage de mes sens , je ne fus pas peu étonné , de me voir au milieu d'une douzaine de femmes qui se disoient les unes aux autres : *Thatman dies , thatman dies* (1).

De l'étable j'avois été transporté dans une chambre assez bien meublée , & mis dans un fort bon lit. J'appris que je devois ce secours plein de charité à une Dame Anglaise , veuve de M. Ecak , officier de Corke , qui venoit d'être tué dans la dernière campagne. Cette Dame avoit

(1) Le pauvre homme se meurt.

été élevée à Londres par une Française, qui lui avoit inspiré pour les Français une bonne volonté dont elle me donnoit alors des preuves. Elle m'assura que j'étois chez elle dans une sûreté parfaite, & promit de me faire repasser en France, aussitôt que ma santé seroit bien rétablie. Elle me fournit en même-tems du linge & des habits. Cette Dame charitable pouvoit impunément avoir toutes ces bontés pour moi. Ma figure mettoit sa réputation à l'abri de la médifance. J'étois si crasseux, si pâle, si maigre, si hideux, que j'avois moins l'air d'un homme que d'un spectre.

Je demurai plus de deux mois chez Madame Ecah, qui, pour éviter les reproches de sa nation si ennemie de la nôtre, me fit passer pour un parent de la femme Française qui l'avoit élevée. Pendant ce tems-là, je recouvrai entièrement ma santé. Alors ma généreuse hôtesse qui savoit bien que malgré l'intérêt qu'elle

prenoit à mon sort, je ne jouirois pas en Irlande d'une parfaite tranquillité d'esprit, fut la première à chercher l'occasion de m'en éloigner. Elle m'embarqua dans un navire qui parloit pour la Jamaïque, & dont le capitaine s'engagea par serment à me mettre à terre à l'Espagnole, où j'avois, à ce que je disois, un agréable établissement.

Je me gardai bien sur la route de dire aux Anglais qui j'étois, & pour quel dessein j'allois aux Antilles. Si le capitaine m'eût connu, malgré la parole qu'il avoit donnée à Madame Ecah, il auroit pu me faire trouver au fond de la mer, la fin d'une vie que je ne conservois que pour faire à sa nation la guerre la plus cruelle. En reconnoissant à Saint-Domingue le cap Tiburon, comme on fait ordinairement en allant d'Europe à la Jamaïque, il me fit descendre dans sa chaloupe, & porter à terre. De-là, je me rendis d'habitation en habitation au petit

Goave , où M. de Choiseuil fut extrêmement surpris de me revoir.

Il ne put sans frémir d'indignation entendre le récit que je lui fis des rigoureux traitemens que j'avois reçus à la Jamaïque & en Irlande. Je les lui peignis si vivement, qu'il applaudit à l'impatience que je lui témoignai de m'en venger, moi, & tous les misérables qui avoient péri dans ce long & cruel esclavage. Tandis que j'étois dans une si belle disposition, il me donna un vaisseau nommé *le Brave*, & pour associés quatre-vingt-dix hommes qu'il fut assembler en moins d'un mois, & qui tous étoient fort propres à seconder mes intentions.

J'eus bientôt mis à la voile avec de pareils camarades. Il y avoit plus de deux ans que je ne m'étois vu de coutelas au côté. Je brûlois d'impatience d'essayer sur des Anglais si je savois encore m'en servir. Au lieu d'en attendre l'occasion, qui pouvoit me faire languir long-tems,

je l'allai chercher sur les côtes de la Jamaïque, en croisant témérairement jusqu'à la vue de ses ports.

Le premier vaisseau que nous rencontrâmes, & qui étoit destiné à porter tout le poids de notre vengeance & de notre fureur, n'avoit que dix-huit piéces de canon, & cent trente hommes d'équipage. Le capitaine qui le commandoit, étoit un malin borgne qui avoit déjà eu affaire à des sibustiers. Dès qu'il vit que nous en étions, & que nous nous disposions à l'attaquer, bien éloigné de prendre chasse, il parut vouloir nous tenir tête, ou du moins parlementer avec nous. Effectivement il nous envoya sa chaloupe pour nous proposer de passer chacun son chemin. Il nous fit dire qu'il croyoit que nous ne pouvions prendre un meilleur parti les uns & les autres : qu'il savoit bien qu'il n'y avoit rien à gagner avec nous : & que si nous voulions détacher deux hommes pour aller sur son bord, il leur feroit

voir qu'il ne portoit rien qui valût seulement la poudre que nous tire- rions, attendu qu'il avoit malheu- reusement pour lui manqué sa car- gaison : en un mot, qu'il n'y avoit précisément que des coups à attraper de part & d'autre.

Le borgne disoit la vérité ; nous n'en doutions nullement, & il étoit de la prudence de n'en pas venir aux mains avec lui ; mais nous cherchions les Anglais, & nous avions plus d'envie de les maltraiter que de leur enlever leurs richesses. Ce capitaine ayant appris par notre réponse que nous rejettions sa pro- position, toute raisonnable qu'elle étoit, nous fit bien connoître que la crainte n'y avoit eu aucune part. Il vint à nous courageusement, & ne refusa point l'abordage. Néanmoins il s'en trouva mal, & il fut obligé d'ame- ner après un quart-d'heure de combat.

Notre prise en effet justifia ce que le capitaine nous en avoit dit : elle nous parut si pauvre, que nous la

fîmes sauter, après avoir mis à terre ce qui restoit de l'équipage, & avoir fait à ces malheureux des traitemens que le souvenir de ceux que tant de Français avoient reçus à Kinsal, rendoit à peine excusables. Je ne vous laisse la vie, leur dis-je, qu'afin que vous mandiez à vos correspondants d'Irlande, que je traiterai de cette façon tous les Anglais qui tomberont entre mes mains, jusqu'à ce que j'aie vengé du moins tête pour tête près de quinze cents prisonniers Français, qu'on a fait périr misérablement dans les prisons de Kinsale : qu'ils se souviennent du Chevalier de Beauchêne, ajouté-je, ils connoissent bien ce nom. Ce n'est ici qu'un prélude de ce qu'ils doivent attendre de moi. Nous nous écartâmes promptement des côtes de la Jamaïque, ne doutant point que les vaisseaux gardes-côtes ne vinssent bientôt nous chercher dans cette mer. Nous tinmes conseil, & il fut résolu que nous irions croiser vers les Canaries, où nous pourrions rencontrer, outre

les
tu
là
de

&

em

fal

che

rie

da

do

lad

ave

con

des

Fra

l'a

ge

ên

&

pa

re

&

au

g

les Anglais, quelques vaisseaux Portugais, qui revenoient rarement par là, disoit-on, sans avoir pris beaucoup de poudre d'or sur les côtes d'Afrique.

Le trajet fut très-fatigant pour nous, & les vents contraires nous y firent employer tant de tems, qu'il nous fallut presque en arrivant aller chercher des rafraîchissemens aux Canaries. Nous comprions nous reposer dans ces Isles, jusqu'à ce qu'une douzaine des nôtres qui étoient malades, fussent rétablis; mais il y avoit dans la ville de Canarie comme dans celle de Saint-Domingue, des femmes qui ne haïssant pas les Français, nous eurent bientôt attiré l'aversiôn des Espagnols. Nous jugeâmes bien d'abord que nous devions être là plus réservés qu'en Amérique, & user d'une grande circonspection, parce que la police étoit très-rigoureusement observée dans la place, & qu'on n'y respectoit pas comme aux Antilles le nom de sibusier. Le gouverneur lui-même sembloit affecter

de n'avoir pas pour nous tous les égards que nous nous imaginions que l'on nous devoit.

Il nous ménageoit si peu, qu'il fit sa querelle particuliere d'une petite discussion que nous eûmes avec des bourgeois, & qui fut cause que nous sortîmes de la ville plutôt que nous n'avions résolu. Je vais détailler cette affaire. Plusieurs bourgeois s'aviserent un jour de vouloir visiter notre vaisseau pour y chercher deux Demoiselles qui n'y étoient assurément pas, & qui voyant que l'on mettoit sur notre compte tout ce qu'on faisoit de mal dans la ville, avoient apparemment profité de l'occasion pour se faire enlever par leurs amans. Nous déclarâmes aux bourgeois qu'il n'y avoit ni femme ni fille sur notre bord, & qu'ils devoient s'en tenir à notre déclaration. Les bourgeois allerent se plaindre de nous au gouverneur, qui leur délivra un ordre de les laisser entrer dans notre vaisseau, & d'y fouiller par-tout. Ils vinrent au
nombre

nombre de plus de cent nous présenter cet ordre, que nous méprisâmes au lieu de le respecter. Là-dessus les bourgeois croyant nous intimider, nous parlerent de prison, de cachot, de fers. Ce que nous n'eûmes pas si-tôt entendu, que nous nous jetâmes sur ces fanfarons, qui firent mine d'abord de se mettre en défense. Nous en couchâmes une douzaine sur le carreau en moins de deux minutes, & le reste s'enfuit. Alors sans perdre de tems, nous prîmes le large, fort satisfaits d'avoir étrillé ces bourgeois.

Nous ne fûmes pas en mer, que nous nous apperçumes avec douleur qu'il nous manquoit trois de nos camarades. Nous étions sûrs qu'ils n'avoient point été tués dans l'expédition que nous venions de faire, puisqu'aucun des nôtres n'y avoit pas même été blessé; nous étions persuadés qu'ils étoient dans la ville. Pour les ravoir de haute lutte, nous croisâmes sur les côtes de l'isle, & rencontrant à

une lieue de la place une grosse barque espagnole, qui ne pensant pas avoir sujet de se défier de nous, se laissa sans peine aborder, nous nous en rendîmes maîtres. Nous la menâmes à la remorque jusqu'à la vue de Canarie, & nous envoyâmes dans une chaloupe deux Espagnols dire au gouverneur que s'il ne nous renvoyoit pas sur le champ nos trois sibusiers, nous allions mettre devant lui le feu à notre prise, & faire sauter avec elle soixante hommes qui en composoient l'équipage. La représentation ne convenant ni au gouverneur, ni aux Espagnols, ils nous rendirent nos trois confreres, qui nous ramenerent eux-mêmes notre chaloupe.

Nous côtoyâmes quelque tems la côte d'Afrique, d'où nous passâmes au Sénégal, de-là au fort de Gorée. Nous croisâmes ensuite le long des côtes de la Grande - Terre, où tandis que nous faisons du bois & de l'eau, quelques negres nous firent

en
an
Le
soi
l'é
qu
mê
Jac
enl
de
de
la
Ch
sea
lon
ne
soi
I
de
dir
qu
po
rar
do
de
vo

entendre qu'il y avoit un gros navire anglais dans la riviere de Gambie. Les peuples de la Grande-Terre haïssent les Anglais. M. de Gennes l'éprouva bien dès l'année 1695, quand il prit sur eux dans cette même riviere, l'isle & le fort Saint-Jacques qu'il fit sauter, après en avoir enlevé plus de quatre-vingt pieces de canon, & une assez grande quantité de marchandises. Nous remontâmes la riviere jusqu'à la petite isle aux Chiens, où nous trouvâmes le vaisseau que nous cherchions. Il fit une longue & belle résistance, quoiqu'il ne fut que de seize pieces, & de soixante hommes d'équipage.

Il y avoit à bord de ce bâtiment deux prisonniers Français, qui nous dirent qu'il y avoit plusieurs années qu'on les traînoit de mers en mers, pour les forcer à se racheter par une rançon exorbitante qu'on leur demandoit, & qu'ils étoient hors d'état de payer. Ils avoient été pris en voulant repasser en France du Canada,

où l'un s'étoit retiré pour éviter les suites d'un duel, & l'autre pour y chercher & en ramener en France par ordre du ministre, une personne dont la mort avoit rendu sa peine inutile.

Je questionnai beaucoup ce dernier, & plus je le considérai, plus il me sembla qu'il ne m'étoit pas inconnu. Montréal, Chambly, Sorel, Frontenac, il connoissoit tous ces lieux-là. Je le priai de m'apprendre son nom, & il me dit qu'il s'appelloit le comte de Monneville. Ce nom mit toutes mes idées en défaut ; mais je les débrouillai le lendemain en m'entretenant avec lui ; ce qui donna lieu à une reconnoissance qui nous fit un extrême plaisir à l'un & à l'autre. Comme nous parlions de l'expédition de M. de Frontenac contre les Iroquois, je lui dis que j'étois moi-même dans ce tems-là parmi ces Sauvages, à telles enseignes que je fus fait prisonnier, & ramené à mes parens par un officier nommé le Gendre.

A ce mot de le Gendre, il m'interrompit ; & me regardant avec encore plus d'attention qu'il n'avoit fait : c'est donc moi, s'écria-t-il, qui vous ai rendu ce service, car c'étoit-là le nom que je portois alors. Seroit-il possible, ajouta-t-il, que vous fussiez un de ces enfans que j'enlevai aux Iroquois ? Non assurément, lui répondis-je ; mais vous voyez en moi ce jeune homme qui faisant sottement l'Iroquois, quoique Canadien, pensa payer de sa vie le ridicule desir de passer tout de bon pour Sauvage. Ainsi je fais plus aujourd'hui pour vous, continuai-je en souriant, que vous ne fites alors pour moi, puisque je vous délivre des mains d'une nation que vous détestez, & qu'au contraire vous m'enleviez d'un pays que j'aime, & pour lequel je voulois mourir. J'avoue que je suis en reste avec vous, reprit-il, & je compte que vous me mettrez dans la nécessité de vous devoir encore davantage. Je le priai de me parler plus claire-

ment, & il m'assura qu'à la réserve du plaisir de me revoir, la liberté que je lui rendois, n'auroit point de charmes pour lui, tant qu'il en jouiroit hors de la France.

Je lui protestai que je ne prétendois pas l'obliger à demi: que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour trouver une occasion de le renvoyer dans sa chere patrie, & que c'étoit la moindre preuve qu'il devoit attendre de la reconnoissance que j'avois de tous les bons traitemens qu'il m'avoit faits dans un tems où il pouvoit me traiter en esclave. L'amitié que nous prîmes dès ce moment-là l'un pour l'autre, devint en peu de jours si forte, que nous commençâmes à vivre ensemble comme deux freres qui s'aiment tendrement. Nous le reçûmes sibus-tier, de même que le gentilhomme qui étoit avec lui; & sans avoir égard à la date de leur réception, nous partageâmes avec eux le butin, quoiqu'ils en fussent une partie.

Monneville avoit l'esprit vif, plein de faillies ; ce qui le rendoit fort brillant dans la conversation. La joie de se revoir libre , & l'espérance de retourner peut-être bientôt dans son pays , où il disoit avoir un beau château d'un revenu assez considérable , lui firent reprendre tout l'enjouement que je lui avois connu en Canada. Il nous amusoit si agréablement tous les jours par les histoires qu'il nous racontoit , que nous étions continuellement autour de lui , aussi attentifs à l'écouter , qu'une populace qui prête l'oreille aux discours d'un charlatan.

Un jour qu'il étoit triste & rêveur contre son ordinaire , je lui dis : Monsieur le comte , vous n'êtes plus avec nous ; vous songez sans cesse à votre retour en France ; vous comptez tous les momens qui le retardent. Ne m'en faites pas un crime , me répondit-il en soupirant. J'ai fait dans ma patrie un établissement dont j'avois à peine goûté la douceur , lorsqu'un

ordre absolu m'a fait repasser en Canada, & de-là je suis tombé dans les fers que vous avez brisés. Vous devez me pardonner l'impatience que j'ai d'aller éssuyer les larmes d'une mere & d'une épouse qui me sont infiniment cheres.

Il s'attendrit en prononçant ces dernieres paroles ; & comme il n'y avoit pas un sribustier qui n'eût conçu de l'affection pour lui, nous fûmes tous sensibles à ses peines. De peur de les irriter, nous le laissâmes s'occuper à loisir du souvenir de sa famille. Cependant nous étions tous curieux d'entendre le récit de ses aventures, & moi particulièrement. Ainsi voyant le lendemain qu'il avoit repris sa belle humeur, nous le conjurâmes de nous raconter l'histoire de sa vie. Messieurs, nous dit-il, vous me demandez un détail qui ne peut être que fort long. Vous vous repentiriez, sans doute, de votre curiosité, si j'avois l'indiscrétion de la satisfaire.

Plus Monneville se défendoit de contenter notre envie, plus nous le pressions de ne nous pas refuser ce plaisir. Tous mes camarades & moi nous lui fimes voir tant d'opiniâtreté là-dessus, qu'il se rendit à la fin à nos vives instances. Les sibustiers firent autour de lui un cercle sur notre vaisseau.

Conticuere omnes intentique ora tenebant.

Et il commença son histoire, ainsi qu'elle est écrite dans le livre suivant.

Fin du premier Volume.

